

64e année, No 1

Montréal, 17 mai 1952

DANS CE NUMERO :

- JAC. PLOUFFE ET GERARD PARADIS,
par LUCETTE ROBERT.
- LACHINE, PRES MONTREAL,
par ARTHUR PREVOST.
- LES SPORTS,
par OSCAR MAJOR.
- DE TOUT SON COEUR,
Roman par MARIE-REINE AGHION.

PER
S-400
EX 7

A-C.
e Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



Geraldine Brooks

VOICI LE PRINTEMPS!



Changez pour de la

Mobiloil

Le printemps est revenu! C'est le moment de donner un regain de vie à votre moteur! Vidangez votre vieille huile usée par l'hiver... et refaites le plein avec de la Mobiloil fraîche, à triple action. La Mobiloil est une huile à moteur anti-acide; elle laisse sur les pièces mobiles une pellicule qui les protège contre la corrosion. C'est aussi une huile à fort rendement qui protège—tout en les lubrifiant—les moteurs rapides et à haute compression, y compris ceux munis de poussoirs de soupapes hydrauliques. Son I. V. élevé* est une garantie supplémentaire contre l'usure excessive, lors des démarrages par grand froid ou durant les longs parcours effectués l'été, par une chaleur accablante. Demandez toujours la Mobiloil. Depuis plus de 40 ans "l'amie des automobilistes canadiens", elle est le résultat des recherches scientifiques accomplies par Socony-Vacuum.

*Indice de viscosité élevé

un produit SOCONY-VACUUM

fait par les fabricants des lubrifiants industriels et des lubrifiants de marine Gargoyle

"L'amie des automobilistes canadiens depuis plus de 40 ans!"



En vente à l'IMPERIAL OIL et dans tous les bons garages et postes d'essence

La plus ancienne oeuvre de charité au monde

A PRÈS l'entrée victorieuse de Godefroy de Bouillon dans Jérusalem en 1099, les Croisés, malades ou blessés, furent traités dans le petit hôpital de la ville sainte.

Une immense armée de Croisés avait quitté l'Europe, enflammée du désir de délivrer Jérusalem de la domination des infidèles, mais des milliers et des milliers d'entre eux périrent au cours du long voyage, tués par le désert, par la fièvre et par les flèches des Turcs.

Le petit hôpital chrétien de Jérusalem établi depuis l'an 600 accueillit les vainqueurs épuisés et leur prodigua les soins les plus dévoués. La renommée de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem suscita l'établissement de l'Ordre de Saint-Jean qui prolongea l'oeuvre de miséricorde de l'hôpital de la ville sainte.

Cette oeuvre a résisté aux siècles, et de nos jours, l'ordre de Saint-Jean continue de secourir les malades et les blessés et cela dans presque toutes les parties du monde. Dans notre pays, l'Ordre est toujours prêt à soulager la souffrance à sauver des vies et à enseigner à d'autres à faire de même. L'Ordre de Saint-Jean est composé des Brigades ambulancières Saint-Jean qui donnent les premiers soins et des soins à domicile et de l'Association ambulancière Saint-Jean qui s'occupe de l'enseignement du secourisme.

Le travail de l'Ordre s'adapte au pays et aux circonstances. Dans notre province, les enthousiastes du ski profitent des belles fins de semaine d'hiver pour envahir nos montagnes. Qu'un skieur manque un tournant, tombe ou heurte un arbre, il est toujours assuré, qu'il s'agisse d'une fracture, d'une foulure ou de toute autre blessure, de recevoir rapidement les soins experts d'un ambulancier de St-Jean, puis d'être ensuite conduit à un médecin.

Les ports de mer présentent un autre aspect du service de l'Ordre de Saint-Jean. Quand une immigrée débarque à Québec, épuisée, un peu malade, avec un bébé affamé qui demande à être changé et lavé, l'Ordre de Saint-Jean est là pour l'accueillir et faire preuve d'hospitalité. On la conduit au poste de secours improvisé, on lui donne l'occasion de se reposer, on donne à son enfant les soins nécessaires et on le garde pendant que la mère passe au bureau d'immigration.

Durant la période de navigation de 1951, plus de 16,000 immigrants sont descendus à Québec. Les cas exigeant des premiers secours furent nombreux et variés: chevilles foulées, côtes brisées, doigts blessés, infection, fausses couches, estomacs détraqués, gorges malades et bien d'autres afflictions.

Mais l'Ordre de Saint-Jean rend, dans la province de Québec, bien d'autres services. Si dans la province il y a 255 cas connus d'accidents par jour, il y a une foule de mésaventures qui ne parviennent pas à la connaissance du public. Partout où il y a foule, dans les réunions sportives, sur la route, partout où ils peuvent être utiles, les membres de l'Ordre de Saint-Jean sont là pour aider.

Sous la menace d'une autre guerre rendue plus terrible par la possibilité de l'attaque atomique, l'Ordre de Saint-Jean a entrepris une nouvelle tâche. Le Gouvernement fédéral lui a confié la charge d'enseigner aux membres de la défense civile, l'art des premiers soins. Des cours de premiers soins en vue de la défense civile fonctionnent déjà, mais il faudra recruter un bien plus grand nombre de membres pour parer aux éventualités.

Comme aux premiers jours de son existence à Jérusalem, il y a plus de 850 ans, l'Ambulance Saint-Jean, la plus ancienne organisation charitable du genre, continue de servir bénévolement l'humanité. Les hommes en uniforme noir, les femmes en uniforme gris et blanc, bien connus maintenant de ceux qui fréquentent les rassemblements sportifs, les parades et les foules, sont les travailleurs de Saint-Jean — des personnes qui donnent leur temps pour secourir leurs frères et cela sans espoir de récompense et devant même la plupart du temps, payer leur uniforme.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

JEAN CHAUVIN

Directeur

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU

Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Pique-nique tout le long de la route.



Paysages pittoresques tout le long de la route.

Monument aux morts de la Première Grande Guerre.



Le spectacle des chutes Niagara.

Monument de Champlain à Orillia.

Le sanctuaire des Martyrs canadiens.



Ontario, pays d'avenir avec un passé glorieux!

Le sol ontarien a été le théâtre d'un grand nombre de faits qui figurent au tableau de l'histoire de la Nouvelle-France. Samuel de Champlain venait à peine de fonder Québec qu'il dirigeait ses pas du côté de notre province. A sa suite venaient les missionnaires jésuites qui devaient prêcher l'Évangile avec tant de succès aux peuplades huronnes pour subir plus tard le martyre aux mains des féroces Iroquois. Ontario reçut également la visite des principaux explorateurs et hommes de guerre de la période française et conserve de nombreux souvenirs de leur passage.

Au cours des dernières années, le gouvernement ontarien a entrepris de restaurer les sites historiques et de les faire connaître du public. A

ce sujet, il faut mentionner la restauration en cours du fort Sainte-Marie sur les bords de la rivière Wye, près du sanctuaire des Martyrs canadiens de Midland, car ce travail suscite un vif intérêt dans toute l'Amérique du Nord.

En plus de restaurer les splendeurs du passé, le gouvernement ontarien voit à assurer le confort de ceux que ces choses intéressent. Par l'entremise des services du ministère du Tourisme, il voit à ce que nos voyageurs d'outre-frontière soient accueillis avec courtoisie, aient à leur disposition tout ce dont ils ont besoin et ne paient pas plus qu'ils ne doivent pour les services reçus.

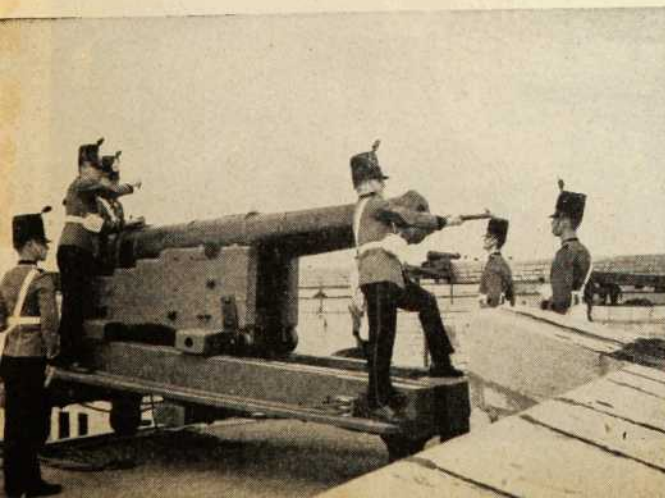


L'HON. LOUIS-P. CÉCILE, C.R.,
ministre du Tourisme et de la
Publicité d'Ontario

Tous les renseignements donnés avec tout l'empressement possible. Pour obtenir ces publications, écrivez au ministère du Tourisme, 484B Parliament Bldgs., Toronto, Ontario.

Le fort Henry à Kingston.

L'écluse à bascule de Peterboro.





Un ménage de chanteurs ne saurait être heureux sans une discothèque bien garnie et déjà la petite Ghislaine écoute les commentaires et les explications que lui donne son papa pendant que maman jette un oeil approbateur.

(Photos L. Alain, Le Samedi)

PORTRAIT DE VEDETTE

JACQUELINE PLOUFFE et GERARD PARADIS

par LUCETTE ROBERT

JE ME SUIS DEMANDÉ si je devais intituler mon article: «Le rossignol et la fauvette», puisque ces deux artistes ont roucoulé sur les ondes avant de le faire dans l'intimité d'un foyer, où leur charmante fillette, Ghislaine, vient de fêter ses quatre ans. Comme Gérard Paradis est le frère de Bruno, réalisateur à Radio-Canada, nous lui demandons si sa famille compte d'autres gens de théâtre; mais, dans cette belle lignée, dont il est le quatorzième de treize enfants vivants, il est seul à exercer la profession de comédien.

Gérard Paradis termina ses études à l'École du Plateau et commença, à seize ans, des études de chant avec Mlle Marier, Monsieur Issaurel et Albert Corneillier; les deux derniers furent également professeurs de Jacqueline Plouffe. Monsieur R. Payot, directeur de Dupont Broadcasting, lui donna son premier «tour de chant», alors qu'il avait vingt ans. Il s'agissait d'un programme hebdomadaire, à C.K.A.C., que le jeune ténor consacra à la chansonnette. Jacqueline Plouffe, ayant remporté le 2e prix au concours de chant de C.K.A.C. (dont le 1er prix fut attribué à Simone Flibotte), les deux jeunes gens firent connaissance à Radio-Canada qui donnait une saison d'opérette et avait confié le cours d'ensemble à Mme Liliane Dorsenn. Ils y prirent leurs premières leçons de comédie et ne se contentèrent pas que «fleurette», puisqu'il naquit de leurs rencontres un programme quotidien à C.K.A.C., «Radio-Variés», dont ils écrivaient entièrement le texte et dont les chansons étaient accompagnées par Phil Ladouceur.

Cependant, c'est aux Variétés Lyriques que les deux artistes connurent leurs plus constants succès, bien que ceux-ci soient d'un ordre différent: Jacqueline Plouffe jouant les rôles romantiques et son mari les rôles comiques. Doué d'une voix de ténor, digne d'un chanteur de charme, son sens aigu de la comédie le fait exceller dans les compositions, et celles-ci l'ont transformé, tour à tour d'un garçon de seize ans à un vieillard de quatre-vingts ans, depuis ses débuts, (dans Barbe-Bleue) il y a sept ans, dans cette compagnie. Quant à Jacqueline Plouffe, soprano lyrique, elle vient de tenir le 1er rôle (avec Rudy Hirigoyen) dans Brigand d'Amour.

On ne peut parler de vacances à un couple qui habite la jolie banlieue de Cartierville, pourvue de tout ce qui fait les joies de la

campagne: de beaux arbres et une rivière. Gérard Paradis y fait, paresseusement, du jardinage et s'amuse à des travaux de menuiserie, chez lui ou dans son magasin («Ghislaine», Lingerie pour Dames) qui porte le nom de sa fille. Sa femme et lui ont fait, pendant cinq ans, des tournées avec la troupe de J. R. Tremblay (J. B. Latour, de «Métropole») à travers la Gaspésie, la Beauce, les Cantons de l'Est, le Lac Saint-Jean et les villes-frontières du Nouveau-Brunswick. Inutile de dire que le répertoire, écrit par Monsieur Tremblay, avec Mme Tremblay et Juliette Béliveau comme principales interprètes, est d'une veine comique! Ces randonnées de quinze à trente-sept jours au maximum se font dans des conditions agréables, les deux artistes n'ayant qu'à se louer de la générosité et de l'équité du directeur.

Jacqueline Plouffe et Gérard Paradis sont des artistes que la radio a fait connaître à tant d'auditeurs qu'il serait oiseux d'énumérer tous leurs rôles. Mentionnons ceux du Théâtre Ford, à Radio-Canada, et les personnages de Véronique et du barbier, Aristobule Lamoureux, dans «Val d'Amour», programme du Sirop Lambert, à C.K.V.L. Gérard Paradis a dû abandonner quelques rôles pour se consacrer aux Joyeux Troubadours («Colgate»), à Radio-Canada, dont le programme quotidien prend une partie de la journée; et si vous êtes sceptiques, écoutez comment se prépare cette émission:

Répétition de 9.30 h. a.m. à 11 h. a.m. Sketch à répéter, solo de violon, chansons de la diseuse Estelle Caron, etc. Le répertoire de Gérard Paradis comprend sept chansons par semaine (trois par deux jours) qu'il doit choisir et apprendre l'après-midi, tout en continuant ses leçons de chant et en participant à trois ou quatre opérettes par saison. Il a une discothèque de musique d'opéra, d'opérettes et de mélodies qui sont pour lui une distraction et un enseignement. Mais, si ce programme léger des Joyeux Troubadours se prête mieux à la chansonnette qu'à de la musique sérieuse, il se paie le luxe de chanter de temps à autre quelque chanson de Fauré ou de Duparc pour son plaisir et notre enchantement.

Pour terminer, je demande une anecdote à cet heureux couple qui a connu intimement des chanteurs comme Jansen, Dassary Hirigoyen et Germaine Roger. C'est en jouant «Mamzelle Nitouche» avec cette dernière que Gérard Paradis conduisit sa femme à la maternité. Jouant un petit rôle au début de l'opérette, et un autre différent à la fin, il demanda à MM. Goulet et Daunais de lui épargner le premier de la soirée. Après la naissance de sa fille, à 7.30 h. du soir (ce sont des heures qu'on n'oublie pas!), l'artiste se rendit au Monument National pour le troisième acte de l'opérette, et comme il avait à jouer une scène d'ivresse, il ajouta au texte: «Si ma fille me voyait!» pour entendre toute la troupe enchaîner la réplique et le forcer à élaborer sur le sujet...



Entre deux émissions, Gérard Paradis s'occupe activement de son commerce de lingerie et comme sa voix charme ses auditrices, nul doute que son sourire accueillant constitue un solide argument de vente.



Vue fragmentaire de la station de pisciculture du Ministère provincial de la Chasse et de la Pêche. Au premier plan, les bassins remplis de poissons ; au centre, les aquariums et à droite, le Musée de Lachine. Vue sur le lac Saint-Louis et la rive sud.

LACHINE et sa station de pisciculture

par ARTHUR PREVOST

LACHINE, municipalité autonome de la banlieue montréalaise, reçut ses premiers colons en 1666 et c'est de là que, trois ans plus tard, Cavalier de La Salle s'embarqua pour son premier voyage à la découverte de ce qu'il croyait être la Chine. C'est aujourd'hui, en 1952, une ville de plus de 30,000 âmes et dont la station de pisciculture, où se fait l'élevage du maskinongé pour le repeuplement des nombreux lacs de la Province, est une des plus importantes du Québec. On y trouve deux hôpitaux, l'Hôpital St-Joseph et l'Hôpital Général et une douzaine d'églises et écoles de diverses confessions.

La première chapelle fut construite en 1676 et le village de Lachine fut incorporé en 1848. Comme le savent tous les écoliers, Lachine fut éprouvé, tout au long de son histoire par de nombreux désastres dont aucun n'égale celui de 1689 connu sous le nom de « massacre de Lachine » où des Iroquois semèrent la mort nuitamment dans la petite bourgade naissante. Pour rappeler ce souvenir et bien d'autres encore, le manoir Lachine a été transformé en musée, en 1948, par les soins du maire Carignan.

Il nous a été donné de converser avec M. Bernard Gélinas qui est un peu, lui aussi, l'incarnation de l'histoire ancienne et contemporaine de Lachine et à qui nous devons notre documentation sur sa station de pisciculture.

« Au printemps, nous dit-il, des oeufs de maskinongés sont déposés dans des récipients où l'eau, maintenue à une température de 15° Centigrade, cir-

cule sans arrêt. Ces oeufs éclosent au bout de dix jours environ. Quant aux récipients, ils sont placés sur des tables au-dessous de robinets à débit constant. Ils ont la forme de verres de dégustation dont la coupe reposerait immédiatement sur la base, mais il s'agit là de verres monstres, d'environ 24 pouces de hauteur. Ces oeufs de maskinongés sont transformés en alevins lesquels vivent dans des auges ou bacs où on les nourrit de vairons (minnows). Le maskinongé ne consomme que de la nourriture fraîche et il ingurgite chaque jour l'équivalent de son poids en nourriture. Il fallut, l'an dernier, pour les nourrir, plus de 200,000 vairons. »

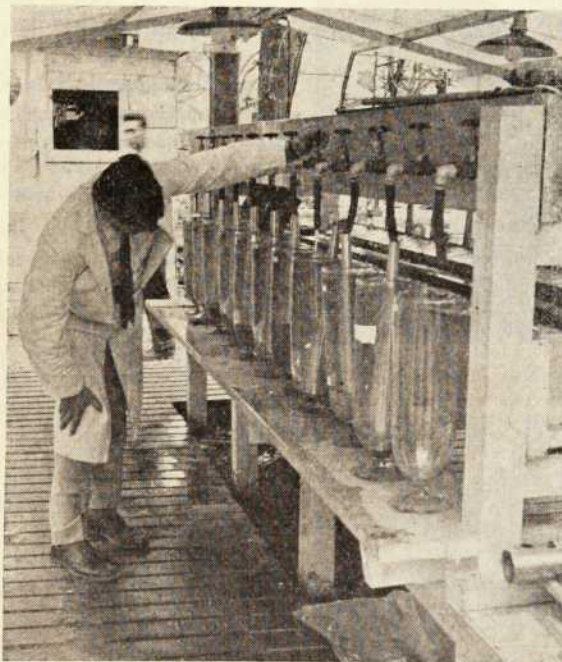
L'an dernier, la station de pisciculture de Lachine a ainsi fait l'élevage de 22,500 maskinongés qui ont servi à repeupler une vingtaine de lacs de la province. L'an dernier également, cette station a reçu plus de 225,000 visiteurs.

L'ensemble se compose de plusieurs pavillons, viviers, aquariums, bacs à alevins, bassins, incubateurs, ateliers, etc. Parmi les visiteurs dont nous parlions tout à l'heure, il faut compter quelque 6,000 écoliers et écolières qui viennent prendre là des leçons d'histoire naturelle et visiter en même temps le musée municipal.

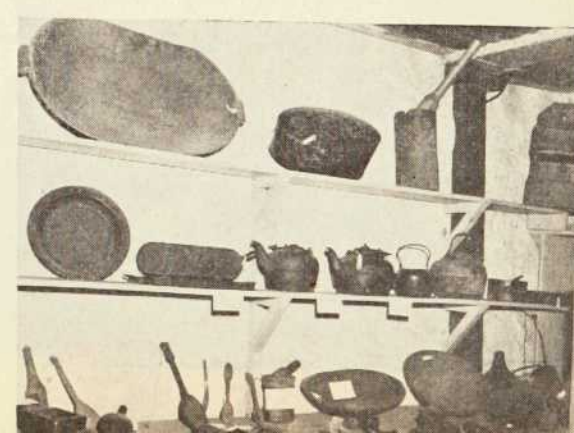
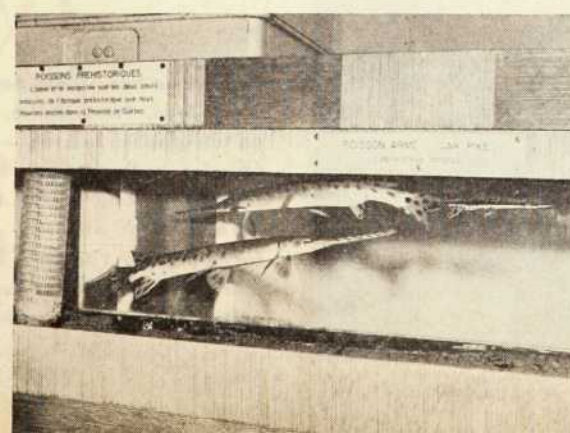
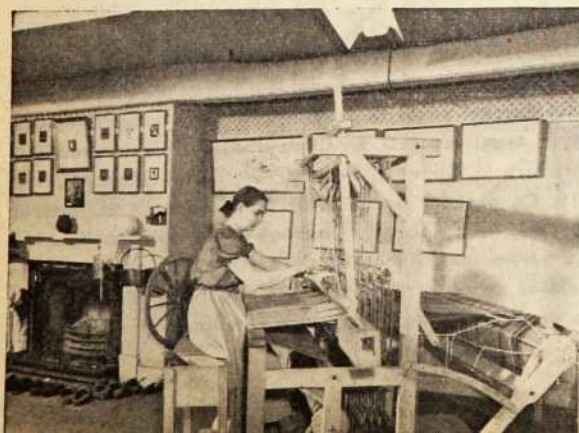
Le manoir Lachine, où est logé le musée, fut construit de 1670 à 1680 par Charles LeMoine et Jacques LeBer sur la seigneurie de Cavalier de La Salle. On y trouve une salle consacrée à Lachine et une autre à Montréal, une pour les objets religieux, une autre pour les instruments aratoires, les ustensiles, les outils et tout ce qui servait quotidiennement aux colons d'autrefois, sans oublier la reconstitution d'un salon bourgeois. Grâce à M. Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'École du Meuble et de la Centrale d'Artisanat de la province de Québec, des démonstrations de tissage et filage furent données l'été dernier dans une salle de ce musée ou en plein air. Pour en revenir à la station de pisciculture, disons qu'on y trouve pas uniquement des maskinongés. Ses viviers contiennent une cinquantaine de variétés de poissons dont les plus curieux sont les « poissons armés », espèce préhistorique dont la forme ne s'est guère modifiée depuis des millénaires. Le surintendant en est M. Josaphat Guindon, lequel relève du Ministère provincial de la Chasse et des Pêcheries.

ARTHUR PREVOST.

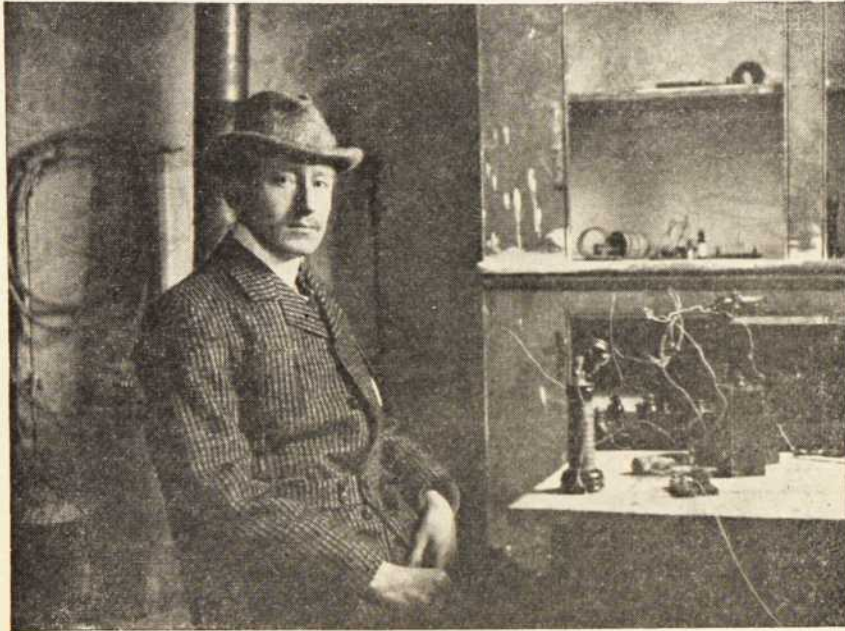
Les oeufs sont placés au printemps, dans des récipients où l'eau circule continuellement à 15 degrés centigrades. Ces oeufs éclosent au bout de dix jours. Les alevins sont ensuite placés dans des bacs. Le maskinongé ingurgite chaque jour l'équivalent de son poids en nourriture. L'an dernier, on a élevé 22,500 maskinongés à Lachine. — Dans un grand salon du musée, près de la cheminée et des sabots de bois, une jolie Canadienne donne une démonstration de tissage. Ces séances ont été organisées par M. Jean-Marie Gauvreau, directeur-fondateur de l'École du Meuble. Les démonstrations de tissage se donnent aussi à l'extérieur du musée quand la température le permet.



Ci-dessous : Quelques poissons armés qui attirent beaucoup les visiteurs. Ces poissons préhistoriques ont conservé la même forme qu'ils avaient il y a 25,000,000 d'années. Ces poissons comme plusieurs autres, sont gardés à titre d'exhibits ou pour fins d'expériences. On en compte pas moins d'une cinquantaine de variétés différentes qui l'an dernier ont fait l'admiration de plus de 225,000 visiteurs. — Plusieurs visiteurs de la station de pisciculture visitent le musée de Lachine situé sur le même terrain. L'an dernier 50,000 personnes visitèrent le musée fondé par le maire Anatole Carignan de Lachine. Nous voyons ici des ustensiles anciens utilisés surtout dans les cuisines il y a plus d'un siècle.



MARCONI et SIR WILFRID LAURIER



Sans l'intervention du gouvernement Laurier en 1901, Marconi ratait son expérience de transmission transatlantique sans-fil.

LA JEUNESSE ACTUELLE aborde la vie en suivant les sentiers déjà tracés, longtemps après la réalisation des découvertes scientifiques qui ont façonné le monde paradoxal dans lequel nous vivons. Il suffit d'un simple geste pour inonder une pièce de lumière, diffuser le son, ou projeter des images au moyen de radio, radar, ou télévision. Or, ces inventions destinées à rendre l'existence plus commode, aussi plus intéressante, sont le résultat accumulé d'un labeur accompli successivement par plusieurs générations d'hommes audacieux auxquels la civilisation contemporaine doit beaucoup de gratitude.

Ils étaient âpres à la lutte, ces hommes d'hier qui savaient affronter les obstacles sur un terrain rudement disputé.

Plusieurs de ces vies sont de véritables romans de courage, d'intelligence, de persévérance et d'énergie. Tous ont disparu mais leur oeuvre demeure, et surtout leur exemple.

Le premier message télégraphique sans-fil à traverser l'Atlantique

Il convient aujourd'hui de rappeler la mémoire d'un grand inventeur, celle de signor Guglielmo MARCONI.

En effet, il y eut 50 ans le 12 décembre dernier, que l'inventeur italien recevait, près de Saint-Jean, Terre-Neuve, le premier message transatlantique de télégraphie sans-fil.

Les journaux de l'époque nous apprennent que Marconi a reçu un message la répétition de la lettre « S » qui, dans le code de télégraphie Morse dont se sert Marconi, est figurée par la reproduction de trois brefs signaux, correspondant à trois points en Morse (c'est-à-dire la lettre « S »), de la station sans-filiste établie à POLDHU en Angleterre.

Marconi était arrivé à Terre-Neuve, une semaine plus tôt et avait transporté tous ses appareils à Signal Hill, une petite station située à l'entrée du port de St-Jean. Pendant plusieurs jours, à la suite d'instructions qu'il avait données à son électricien, il s'était tenu à l'écoute dans l'espoir de recevoir le message si impatiemment attendu. Le 12 décembre 1901, il pouvait annoncer au monde entier que son expérience avait complètement réussi.

C'était l'une des plus grandes découvertes du siècle. Lors de ses premières tentatives, Marconi n'avait pour but que de communiquer au moyen de la télégraphie sans-fil, d'un navire du milieu de l'océan aux côtes, mais il avait espéré faire parvenir les dépêches d'une rive à l'autre.

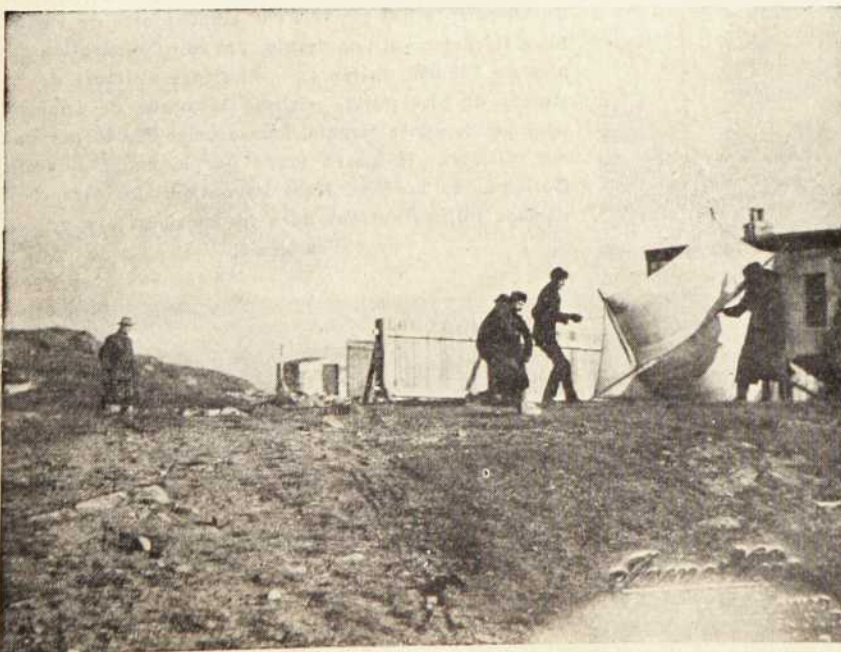
Chez les savants on doutait de l'invention à cause de la courbure de la terre. Une dépêche de l'époque, en provenance d'Orange, N.-J., disait que le grand inventeur américain Thomas A. Edison doutait de l'exactitude des dépêches annonçant que Marconi avait reçu un message par télégraphie sans-fil, à travers l'océan.

Pour cette découverte, l'inventeur avait reçu des messages de tous les coins du globe.

Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, fut le premier à féliciter l'inventeur italien désormais célèbre.

Quelques jours plus tard, Marconi communique à la presse cette nouvelle stupéfiante; les journaux l'accueillent avec scepticisme. Pour dissiper les doutes

De haut en bas : C'est dans une installation de fortune, le 12 décembre 1901, près de St-Jean, Terre-Neuve, que Marconi reçoit le premier message transatlantique de télégraphie sans-fil. — J. V. Argyle et J. O. G. Cann transmettent la première émission radiophonique à travers le Canada, à partir de l'usine Marconi, rue William, à Montréal en 1919. Ce premier poste avait pour indicatif les lettres XWA. (Photos Abbott & Rogers). — Le premier message télégraphique de 1901 fut capté par l'antenne d'un cerf-volant. A gauche de cette photo, on peut voir Marconi surveillant le lancement de ce cerf-volant. — L'appareil radar que l'on voit ici permet aux navires de naviguer dans un épais brouillard et d'éviter les banquises.



par ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE

il faut que l'inventeur construise une base véritable à Terre-Neuve. Mais voilà que surgit un autre embarras : la société Anglo-American, propriétaire du câble transatlantique qui part de Terre-Neuve, somme Marconi de cesser ses expériences sous peine de poursuites. Fort heureusement, sir Wilfrid Laurier, qui avait eu vent de l'imbroglio, ordonna à son ministre des Finances, l'hon. W. S. Fielding, de lui venir en aide en lui souscrivant un octroi de \$80,000 pour construire une station de radio à Glace-Bay, en Nouvelle-Ecosse. L'inventeur accepte l'offre avec enthousiasme et gratitude. Puis il rend visite au premier ministre Laurier, à Ottawa, d'abord pour le remercier et ensuite s'entretint avec lui, sur le projet d'un nouveau poste de télégraphie sans-fil qu'on doit établir à Glace-Bay. Avant de retourner en Nouvelle-Ecosse, Marconi se rend à New-York pour assister à un banquet donné en son honneur par l'Association américaine des ingénieurs électriciens. Les hommes de science les plus distingués y assistent, sous la présidence de l'inventeur de la lampe à incandescence, Thomas A. Edison.

En février 1902, Marconi commence à diriger les travaux du nouveau poste sans-fil, qui est terminé en mai, mais ce n'est que le 1er juillet de la même année, après des jours et des nuits d'essais, que la communication est enfin établie avec Poldhu (Angl.) où l'on parvient à capter tous les messages.

Pour cette occasion sir Wilfrid, accompagné de quelques ministres fédéraux dont l'hon. W. S. Fielding, ministre des Finances, l'hon. M. Brodeur, de la Marine, ainsi que l'hon. Jacques Bureau, ministre des Douanes, se rendent à Glace-Bay pour cette date restée mémorable où l'on inaugura officiellement le premier poste sans-fil transatlantique.

Brillante carrière

GUGLIELMO MARCONI, né à Bologne le 25 avril 1847, Italien par son père, Irlandais par sa mère, venait d'accomplir un autre triomphe dans la commercialisation de la théorie de la télégraphie sans-fil. Il prouvait que la communication à longue distance pouvait être établie et par ce moyen, avait rendu possible la radio, le radar et la télévision.

L'idée de Marconi était que le système de télégraphie à travers l'espace pouvait être établi au moyen d'ondes électro-magnétiques. L'existence de ces ondes avait été révélée par Heinrich Hertz en 1886, par Sir Oliver Lodge, Branly et autres.

Marconi fut le premier homme à trouver les moyens pratiques par lesquels on pourrait les utiliser, afin de fournir une méthode nouvelle et révolutionnaire de communication télégraphique.

Les expériences à Terre-Neuve ont abouti à la création du plus puissant moyen de communication qu'ait jamais possédé l'homme.

Terre-Neuve est devenue une province du Canada et le Canada a ainsi participé, dès le début, aux expériences sur le nouveau médium. La première émission radiophonique sur ce continent fut faite dans une petite station de la rue William, à Montréal, en 1919.

Le Canada a aussi enregistré un autre record dans ce domaine. En effet, le Dr Crippen, alors en route pour Québec, devint le premier criminel à être capturé grâce à la communication sans-fil.

L'Amérique du Nord a développé l'un des plus étranges résultats des expériences de Terre-Neuve quand, le 22 janvier 1946, un poste de radar à Belmar, N.-J. entra en communications avec la lune. Ce contact fut réalisé par l'Armée américaine.

Tout cela se passait longtemps après 1896, alors qu'un jeune homme nommé Marconi, satisfait des expériences qu'il avait poursuivies, chez lui à Bologne, offrit son invention au gouvernement italien. Ce dernier refusa et le jeune homme, désappointé, fit voile vers l'Angleterre.

Les autorités anglaises, conscientes de la valeur potentielle de sa découverte, mirent des fonds illimités à sa disposition. Les premières démonstrations eurent lieu sur le terrain du General Post Office, St-Martin-le-Grand, Londres. Puis, l'"Express" de Dublin publia quotidiennement un rapport télégraphique des régates de Kingston (Angleterre). Marconi établit également la communication entre la résidence d'été de la reine Victoria sur l'île de Wright et le yacht royal "Osborne" portant le prince de Galles (futur Edouard VII) au cours des fameuses régates de l'été 1898.

En février 1902, à bord du paquebot Philadelphia, il recevait les signaux de Poldhu jusqu'à une distance de 2,000 milles ; et, en juillet 1902, il inaugurait le service régulier transatlantique assuré par les stations de Glace-Bay et de Poldhu. Ces stations furent remplacées, en 1907, par les puissants postes de Clifton (Angl.) et Glace-Bay, N.-E.

La radio se développa rapidement mais la seconde Grande Guerre lui donna un avancement considérable manifestant son importance dans une douzaine de domaines. Des hommes d'Etat, tels Churchill, Roosevelt, Hitler et Mussolini, haranguèrent des millions d'hommes dans des discours radiodiffusés. Les communications radiophoniques, sur les champs de bataille, devinrent l'un des facteurs les plus importants dans la stratégie de guerre.

Le Radar, d'abord employé secrètement comme arme de guerre, est maintenant devenu un guide indispensable aux navires, aux avions et d'autres communications en temps de paix. Les communications par radio, telles qu'employées par la police moderne, est devenu l'instrument le plus important dans la lutte contre le crime.

A l'âge de 20 ans, au cours d'une expérience physique, l'inventeur déplore la perte d'un oeil. A l'automne de 1904, Marconi qui éprouve le besoin de se reposer après avoir mis au point plusieurs inventions nouvelles, se rend à la station de T.S.F., de Pool, près de Bornemouth, en Angleterre. C'est là qu'il rencontre Mlle Béatrice, fille de Lord et Lady Inchiquin. Ils se marient peu après et partent aussitôt pour la Nouvelle-Ecosse où il s'emploie à améliorer les installations de la base de Glace-Bay.

En 1912, tandis qu'il travaille, à New-York, à mettre au point de nouveaux appareils (comme le radiogoniomètre, destiné à augmenter la sécurité des navires en mer), on apprend la catastrophe, le 15 avril 1912, du Titanic en plein océan. Cette tragédie démontra à quel point Marconi avait raison d'insister pour que tous les bateaux fussent munis d'un poste de radio. En effet, les S.O.S. lancés par le Titanic en perdition amenèrent sur les lieux des navires de sauvetage qu'on n'aurait pas pu alerter autrement. Les 706 survivants qu'il accueillit à New-York le saluèrent en criant : « Nous vous devons la vie ! » On lui décerna la médaille d'or. L'admiration et la reconnaissance du monde entier lui étaient acquises. L'Angleterre le fit chevalier, l'Italie le nomma sénateur, et le roi Humbert lui accorda le titre de marquis, et il reçut la décoration du prix Nobel pour la physique.

C'est en 1919 que le poste Marconi XWA transmet le premier programme radiophonique hors de Montréal, le premier du genre en Amérique ; 1200 mètres, 250 watts, avec l'indicatif CFCF, le même que présentement.

Le radar

Cette compagnie fut aussi la première à installer des pylônes servant au Radar dont l'un est logé sur le toit de l'édifice Sun Life à Montréal et les deux autres à Yamachiche, près de Trois-Rivières, et à Québec, sur la Citadelle.

Marconi décéda, le 8 décembre 1937, à Rome, laissant une femme et deux enfants, un fils et une fille.

La T.S.F. sur les mers

La Radio sur la mer constitue la première et la plus importante conquête humaine de la T.S.F.. L'appel de

S.O.S. (Save Our Ship) secourt des milliers d'êtres en péril, préserve des biens d'une valeur inestimable.

L'histoire de la navigation, riche en épisodes émouvants, exalte l'héroïsme des opérateurs de T.S.F. restés à leur poste, jusqu'à la mort.

En 1898, un bateau-phare de Grande-Bretagne lance pour la première fois des signaux de détresse. Peu après, lors d'une collision entre deux navires, la T.S.F. fait ses preuves par le sauvetage des naufragés. Depuis, nombre de bâtiments de tous genres sont munis d'appareils ; dix ans plus tard, la Marine Marchande en compte 1,500.

En 1900, lors de la collision du paquebot Republic avec le Florida, 781 personnes doivent la vie aux appels de T.S.F.

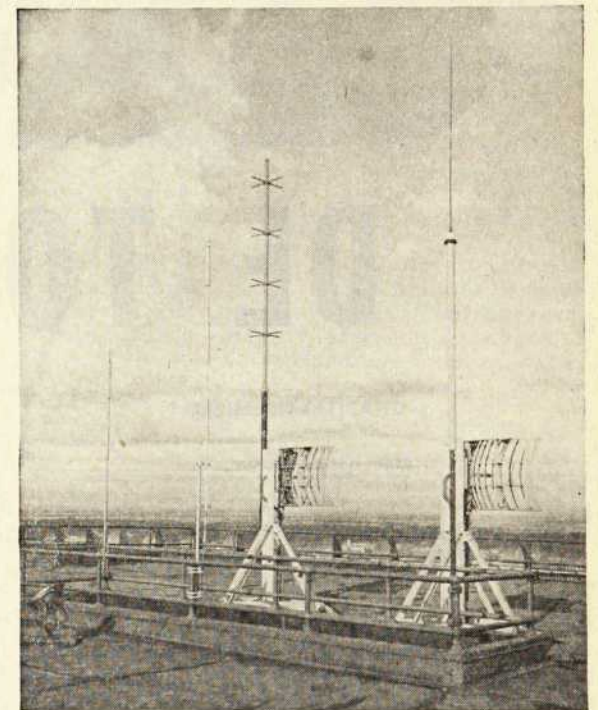
Le 15 avril 1912, horrible catastrophe. Le Titanic vient en collision avec un gigantesque iceberg lors de son premier voyage transatlantique.

L'auteur de ces lignes, télégraphiste à un poste de sans-fil dans la métropole américaine, était au quai de la 14e rue à New-York, à l'arrivée des rescapés, le 17 avril 1912. Il fut témoin de la manifestation enthousiaste que l'on fit à Marconi, qui se trouvait à New-York. Celui que l'on a appelé le père de la télégraphie sans-fil y reçut une véritable ovation.

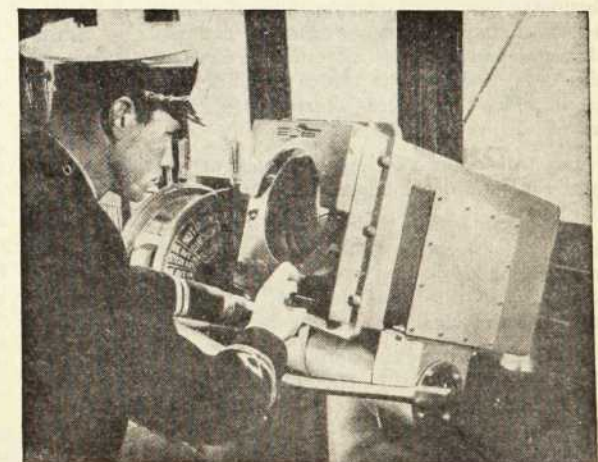
La Conférence Radio-Télégraphique Internationale, organisée en juin 1912, à Londres, exige l'usage de la T.S.F. pour la sauvegarde sur mer. Aujourd'hui, c'est chose faite. Tous les navires possèdent leur installation radiotélégraphique S.O.S.

On estime que, depuis 1900, le nombre des vies sauvées grâce aux appels de détresse dépasse 20,000, sans compter les rescapés de la guerre navale.

ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE.



Les antennes qui s'élèvent sur le toit de l'immeuble Sun Life à Montréal, peuvent servir au radar aussi bien qu'à la radio et à la télévision. (Photo Millar)





Dessin de JEAN MILLET

Le " coup de foudre " ne se rencontre pas que dans les romans. Privilège de ceux qui savent sentir sans s'en remettre toujours à la raison, il se produit dans la vie courante comme le démontre cette histoire si simple et touchante.



Roman sentimental

par MARIE-REINE AGHION

DE TOUT SON COEUR

CHAPITRE PREMIER

Une bonne lettre...

"MAM'ZELLE GRISOLLES !... Mam'zelle Grisolles ?... On vient de déposer une lettre pour vous.

Joignant le geste à la parole, la concierge secoua avec énergie l'antique cordon de laine rouge, qui fit entendre aussitôt un son aigrelet, et cogna vigoureusement du poing contre l'huis.

Au son de la bonne voix rude, vibrant à travers la porte, et du tintamarre qui l'avait suivi, trois têtes surgirent des deux lits bretons posés contre deux des panneaux de l'atelier. D'abord celle de Noëlle Grisolles, d'une blondeur nordique. De fins cheveux, éparpillés comme des échevaux dénoués de soie floche, encadraient un mince visage aux traits réguliers, aux yeux larges et profonds, dont le regard semblait tamiser un rêve. Puis, celle de Nicole Vélisly, brune bouclée, dont l'expression malicieuse et spirituelle maintenait, jusque dans le sommeil, des traits dessinés pour le rire. Et enfin, émergeant finalement des bras de Nicole, la tête d'un embryon de chat apparut. Deux paupières élastiques s'ouvrirent, découvrant des yeux verts sablés d'or.

Les trois têtes s'étaient aperçues, se sourirent et se saluèrent sur des modes différents.

— Bonjour ! cria Nicole, en s'étirant vigoureusement. Alors, on ne peut même plus faire la grasse matinée, le dimanche ? Cette femme a une voix de torrent, que dis-je de torrent ? de tremblement de terre !... Eh ! Noëlle, tu rêves encore ?

— Non... J'attendais simplement que tu me laisses placer un mot, dit Noëlle en souriant affectueusement. Bonjour, Nicole. C'est dimanche, il est vrai... Mais tu te souviens, n'est-ce pas, que j'attendais une lettre... et avec quelle impatience ?

Ce disant, preste comme un écureuil elle avait sauté hors du lit et cueillait, sous la porte, la lettre que la concierge y avait glissée. Puis elle revint aussitôt s'asseoir au pied du lit de Nicole. Leurs deux têtes, si différentes, se penchèrent semblablement sur le rectangle de papier gris.

— Une jolie écriture, apprécia Nicole.

Noëlle décacheta l'enveloppe, tandis que Nicole bondissait à son tour dans l'atelier, afin de repousser les rideaux de cretonne fleurie qui tamisaient, l'été, une lumière parfois trop crue.

Mais on était à peine au printemps, ce printemps parisien, fait de rayons nouveaux et de pleurs anciens. Et la lumière qui pénétra dans la vaste pièce, composant tout l'appartement des deux jeunes filles, s'avéra aussi douce, aussi pâle que les cheveux de Noëlle.

— Nicole ! murmura alors la voix tremblante de Noëlle, Nicole... C'est... une bonne nouvelle...

— Hourra ! clama l'enthousiaste Nicole. Nous allons arroser ça par un bon « caoua » !

Nicole Vélisly, Noëlle Grisolles... deux jeunes filles, deux amies d'enfance. L'une, — Nicole, — orpheline dès ses dix-huit ans et poussée brusquement hors d'une existence dorée vers la gêne soudaine, avait su faire front à la tourmente en cherchant aussitôt un métier qui pût la faire vivre. Des amis l'avaient présentée au maître-verrier Jean-Paul Chalandry. Celui-ci avait apprécié ses maquettes et l'avait engagée comme dessinatrice. Son travail original lui valait souvent les compliments du « patron » et lui assurait une existence paisible et agréable.

Ce fut alors qu'elle songea à faire venir à Paris son amie Noëlle Grisolles qui vivait depuis quelques années, ainsi que sa mère, chez ses grands-parents.

Noëlle cherchait une situation, depuis la mort de son grand-père. Nicole lui avait aussitôt écrit :

« Paris est grand, ma chère Noëlle. Il faut que tu viennes ici pour te débrouiller plus aisément. Songe que je n'ai pas trouvé tout de suite, moi. Enfin, il sera bon que tu te présentes, lorsqu'on te convoquera, à la suite de tes démarches. Prépare donc ton baluchon et... débarque !... »

Et, certain jour d'avril, Nicole, toute rayonnante du plaisir de retrouver une ancienne amie, s'était dirigée vers la gare de Lyon. Les deux amies étaient tombées dans les bras l'une de l'autre. Tout de suite, Noëlle avait parlé d'une pension de famille, mais Nicole s'était récriée :

— Une pension de famille, alors que je possède un « home » ?... Et ma responsabilité, qu'en fais-tu ?... Tu es plus jeune que moi...

— Oh ! d'un an, à peine ! avait condescendu Noëlle, en souriant de l'impétuosité de Nicole.

— Cela suffit pour me faire ton aînée. Aussi, ton devoir est-il de m'obéir, pour l'instant. *Primo*, nous prenons un taxi... *Secundo*...

Secundo, c'avait été l'arrivée dans l'atelier, gaîment perché au haut des six étages de l'immeuble, comme un nid au faite d'un grand arbre. Noëlle avait aussitôt souri à l'installation artistique et confortable et s'était joyeusement détendue près de l'amie retrouvée, — si bonne, sous ses dehors autoritaires et taquins.

— Tu vois, avait dit Nicole, d'un ton sans réplique, je possède deux lits bretons. Je comptais faire une bibliothèque du second mais nous le transformerons, pour toi, en couchette. J'étais très seule, sans oser me l'avouer... Et voici qu'il me tombe du ciel une soeur, que j'aime tout plein et avec qui je vais pouvoir partager mon logis, en attendant que la vie te

gâte à ton tour... Je te répète donc à quel point je suis heureuse de te voir enfin chez nous...

Et l'installation de Noëlle s'était faite, le jour même, dans le rire et la joie. Il y avait trois semaines de cela...

CHAPITRE II

Contentement

UN SOIR, Noëlle, qui cherchait anxieusement un emploi, accueillit son amie avec un bon sourire tremblant d'espoir.

— Nicole... J'ai peut-être trouvé le rêve, moi aussi... Enfin, le rêve pour moi, qui ne suis pas une grande artiste comme toi...

— Tu es une intellectuelle, c'est autre chose.

— Cet après-midi j'ai rendu visite à un chartiste célèbre qui, par l'entremise d'une annonce, réclamait une secrétaire à tous les échos. Il s'agit d'Olivier Marest, le célèbre...

— Je connais bien son nom, interrompit Nicole, très attentive.

— Je lui avais écrit, à la suite de l'annonce. Or, ce matin, après ton départ, la concierge me remet un pli... Je l'ouvre... C'était un rendez-vous pour l'après-midi! Je n'ose pas te dire que j'y suis arrivée près d'une heure à l'avance...

— Bécassinette! dit lentement Nicole. Alors tu as attendu...

— Mais, non! Figure-toi qu'un vieil homme, qui semble être l'homme de confiance de M. Marest, m'ayant aperçue dans le petit salon d'attente, où je me morfondais, vient à moi et me dit: «C'est pour le poste de secrétaire, que vous vous présentez, mademoiselle?» Sur ma réponse affirmative, il m'annonce que M. Marest a reçu quarante-huit lettres et n'en a retenu que vingt-cinq!... Que vingt-cinq!... Tu vois d'ici l'effarement qui s'est peint sur ma physionomie! Je devais avoir l'air si désemparée, que le bonhomme, apitoyé, a commencé par m'interroger. Et moi, je lui raconte tout... Oui, tout: Maman qui vit tristement loin de moi, près de ma grand-mère, bien âgée; la mort de mon grand-père; mes recherches pour trouver un emploi qui me permette de vivre et de venir en aide à celles que j'aime et qui sont loin de moi. Nicole, je crois qu'il y a, dans la vie, des moments où la Providence place sur votre chemin les êtres les mieux faits pour vous porter bonheur, ou vous venir en aide... Ce vieux bonhomme à cheveux blancs, dont les yeux d'un bleu fané étaient si tendres, sous ces sourcils en broussaille, a véritablement été, pour moi, l'ange gardien...

«Grâce à lui, qui précéda immédiatement mon entrée dans le cabinet de travail de M. Marest, j'ai senti... — pourquoi? — que je n'étais plus tout à fait l'inconnue qui se présente sans références. Dès que la porte s'est ouverte, dès que j'ai vu le bon regard de l'écrivain, tout de suite posé sur moi avec intérêt, sa main tendue amicalement, son geste pour me désigner un petit fauteuil placé près de son bureau, j'ai éprouvé l'impression très douce que j'avais retrouvé un ami de toujours, un ami qui savait tout, qui comprenait tout et devant qui je pourrais toujours demeurer naturelle, sans effort. Mais, ce que notre bon vieux n'a pu créer, c'est le courant de sympathie immédiat qui s'est établi entre nous, dès que nous sommes restés seuls.

«— Vous êtes licenciée ès lettres, n'est-ce pas? m'a demandé M. Marest qui semblait, pour la forme surtout, consulter ma lettre.

«— Oui, monsieur.

«— Et je vois que vous avez déjà fait de bonnes études philosophiques... Mais dites-moi, mademoiselle, accepteriez-vous la tâche ingrate d'être la secrétaire d'un archiviste? C'est-à-dire, en somme, de devenir l'archiviste d'un archiviste?... Bon, vous souriez; je vois donc que ma comparaison ne vous épouvante pas!

«— Pas du tout, car je suis très patiente, de nature.

«— Eh eh! c'est là, déjà un bon point.

«— De plus, j'ai le goût de la recherche, dans le travail, j'ai l'habitude des grandes bibliothèques, je sais dresser un catalogue, préparer un fichier...

«— Merveilleux! Vous devez être une précieuse secrétaire.

«Il s'est tu, paraissant réfléchir. Et moi, Nicole, je me sentais, soudain, envahie par une confiance absolue. J'avais l'impression que je n'avais plus rien à dire, — n'ayant guère parlé, d'ailleurs... Je savais, seulement, que je pouvais avoir, en lui, toute confiance...

— Si vite? s'étonna Nicole, légèrement railleuse. Sans mieux le connaître? Quelle imprudence!

— Oui, je te comprends... Mais, peut-être m'as-tu mal devinée aussi, ma chérie? Il ne s'agit pas d'une homme habituel...

— Un homme est un homme, interrompit nettement Nicole.

— Oui, mais celui-là... Il a un aspect si différent des autres! Je le crois profondément sérieux. La travailleuse que je suis a tout de suite deviné, en lui, le travailleur acharné, l'homme de mérite, discret et modeste à la fois... Comment expliques-tu qu'en ce moment où j'ai senti mon avenir suspendu à sa décision, je n'ai pas tremblé une seconde, pas douté un instant du résultat?... Comment l'expliquer? Pre-science? Intuition?

— Télépathie? proposa Nicole.

— Non, je ne vais pas jusque là. Mais enfin, il est étrange que, lorsqu'il s'est enfin décidé à me dire: «Écoutez, mademoiselle, je ne puis vous donner une réponse ferme dès ce moment, — bien que je sois certain de vous préférer, comme secrétaire, à tout autre, — mais enfin, il faut que j'examine consciencieusement, les candidatures de vos collègues que j'ai fait déranger, afin de les entendre aussi

«— Ne soyez pas trop inquiète et attendez ma lettre. Elle ne saurait tarder et ne vous décevra pas, je pense... Je suis certain, voyez-vous, de vous revoir avant peu.

«— J'en suis certaine aussi, je ne sais pourquoi...

«Il a souri, en me regardant plus attentivement, et m'a tendu la main en silence. J'étais très émue, sans bien comprendre pourquoi. Je le revois encore, très grand, avec cette belle expression dans le regard, cette expression éclairée par un reflet intérieur, qui ne trompe pas...»

— Ne t'emballe pas, ma petite Noëlle! avait sagement dit Nicole. Tu sais, à Paris, lorsqu'on nous dit: «Je vous écrirai», c'est souvent une fin de non-recevoir.

Et parce que son amie venait de souffler ainsi sur ses illusions, Noëlle, attristée, avait baissé la tête et n'avait plus rien dit, ce soir-là.

Et, pourtant, c'était Noëlle qui avait eu raison!

Lorsque, bondissant hors du lit breton, Noëlle avait couru chercher l'enveloppe glissée sous la porte, elle avait déjà compris que son rêve de travail se réalisait.

Voici ce qu'écrivait le chartiste:

L'ÉGLISE DES BLES

*Les champs sont beaux. Voici le moment de l'été
Où les blés, dépouillant l'humble forme de l'herbe,
Révèlent leur noblesse et leur fécondité.*

*Dans leur verdure jeune, ils sont déjà superbes,
Et portent comme un chef couronné de rayons
L'épi nouveau promis aux splendeurs de la gerbe.*

*L'église est au milieu des blés. Que de sillons,
Depuis qu'elle se dresse au centre de la plaine,
Ont creusés sous ses murs les générations!*

*Combien de laboureurs, succombés à la peine,
Ont quitté, pour le champ qu'on ne laboure pas,
Les champs où frissonnait la récolte prochaine!*

*Et d'autres sont venus, et, les pas dans leurs pas,
Ont levé les épis pères d'autres semences,
En attendant leur tour de s'en aller là-bas.*

*Or, sachant que la mort n'est rien qu'une apparence,
Sûre que si les blés ont l'immortalité,*

Les hommes qu'ils auront nourris de leur substance,

*Doivent renaître aussi dans l'éternel été,
L'église, souriant à la moisson nouvelle,
Attend dans la prière et la sérénité*

La résurrection des morts couchés près d'elle.

LOUIS MERCIER.

«Mademoiselle,

«Je savais, ainsi que je vous l'ai dit, que vous reviendriez prochainement dans l'austère cabinet de travail que vous connaissez, maintenant. Je suis persuadé que vous saurez être une très précieuse collaboratrice, pour un chartiste, et puisque, me dites-vous, vous possédez la patience — don si rare — vous serez certainement à la hauteur de la tâche ingrate qui vous attend.

«Cette lettre devant vous être déposée dimanche, dans la matinée, voulez-vous venir me voir dès lundi? Je vous attendrai à partir de neuf heures...»

Une heure plus tard, les deux jeunes filles s'accoua-daient à la balustrade du petit balcon de fer qui entourait leur studio.

A leurs pieds, le boulevard Montparnasse montrait sa joyeuse et sereine agitation des dimanches matins.

— Que ferons-nous de notre dimanche? demanda Noëlle, grisée par le soleil qui les entourait.

— Une idée! Si nous allions passer l'après-midi à «La Boîte à Joujoux»? Nos amis Decleaux nous reprochent de ne jamais assez les voir... Vite, vite, préparons-nous et prenons le train pour Montmorency!

— Et la chatonne?

— Emportons-la... Je possède un panier spécial, dans lequel elle sera fort bien, sur un coussin...

Sitôt dit, sitôt fait, Nicole se baissa pour cueillir la petite chatte, qui jouait à ses pieds avec un peloton de laine et roulait d'étranges yeux clairs dans son pelage noir.

— Allons, viens, négrillonne, lui dit-elle. Partons. Tu as droit, toi aussi, à une bonne journée de campagne...

CHAPITRE III

"La boîte à joujoux"

PITTORESQUE à souhait, avec son aspect de chalet normand égaré aux environs de Paris. «La Boîte à Joujoux» était sise à mi-chemin entre Soisy et Montmorency. De hauts murs, couverts de houpes de clématites, l'abritaient des regards et, l'été, le jardin s'emplantait de fleurs, de fruits, de chants d'oiseaux.

Jean Decleaux, surnommé Jean-Jean, était très fier de sa «Boîte à Joujoux». Sa femme, Andrée Decleaux, convertie en nouvelle fermière, s'entendait à merveille à l'élevage des poussins, après avoir été modiste.

L'arrivée des deux amies, carillonnant gaiment à la porte de la grille, mit le branle-bas dans le petit domaine. Andrée et Jean qui sacrifiaient au repos dominical, en somnolant sur leurs «transatlantiques», dans le jardin, se levèrent en même temps et se dirigèrent aussitôt vers la porte du jardin.

— Bonjour, gens heureux! avait clamé Nicole, en tendant sa main à travers les barreaux de la porte. Bonjour, gens sans histoire!

La porte ouverte, ce fut une véritable fusée d'éclats de rire, de confidences, de protestations de joie réciproque et d'émerveillement sur «Minouche», la chatonne enfermée dans le panier. Lorsqu'on ouvrit le couvercle, elle huma l'air avec grâce, en fronçant et défronçant son petit nez rose, se détendit soudain comme un lapin mécanique et sauta dans l'allée, à la plus grande joie du ménage Decleaux, habitué, cependant, à voir vivre autour de lui les bêtes en liberté. Mais, cette petite chatte était une «citadine» et possédait une grâce bien à elle.

— Nous serons seuls, tous les quatre, affirma Andrée. Quelle bonne journée, nous allons passer, mes amies!

— Hum! pas si seuls que tu le crois, peut-être..., informa son mari. Ecoute, plutôt... Ecoute...

De l'autre côté du mur mitoyen, en effet, s'élevait une voix discrète, au diapason modéré.

— Allô? Allô? La «Boîte à Joujoux»?... Voisin, voisine, êtes-vous là?... Comment vous portez-vous? Quel dimanche de conte de fées, n'est-ce pas? Quel soleil!...

Jean-Jean avait fait trois pas dans la direction du mur.

— Salut, voisin!... Venez donc nous dire un bonjour!

NOUVELLE

L'autocar de Riules

par JEAN FEYRIN

L'AUTOCAR qui dessert le bourg de Riules ne passe jamais à l'heure prévue. C'est tantôt plus, tantôt moins... Et cela parce que le conducteur du véhicule, concessionnaire de la ligne, est un vieux bougre de Béarnais prénommé Félix, qui se fiche pas mal de l'horaire et roule au gré de sa fantaisie.

On avait bien remué ciel et terre pour essayer de ramener à la raison ce diable d'homme. Le maire, le curé, le conseiller général, toutes les personnalités du canton s'en étaient mêlées. Ça n'avait fait ni chaud ni froid; la comédie avait con inué comme si rien n'était.

Maintenant, depuis quinze ans que ça dure, la chose est acceptée. Bien sûr, certains se récrient encore de temps en temps, mais ils protestent sans conviction; en leur for intérieur ils savent bien que le car arrive quand bon lui semble et qu'il ne peut en être autrement.

Pendant, ce qu'il y a de régulier, c'est l'arrêt de la voiture. C'est une justice à rendre. Invariablement, elle va se ranger devant le bureau de poste, le capot à la hauteur de la grande boîte aux lettres bleue. Et, chaque fois, Félix descend, livre le courrier, s'occupe des voyageurs, tandis que son commis, grimpé sur l'impériale, manipule bagages et colis. A voir s'affairer le vieux et son second, on oublie, un instant, les bizarreries du service, on a l'impression qu'avec eux ça ne traîne pas. D'autant plus que le chauffeur presse son monde, le bouscule un brin, se hâte de fermer les portières et repart, jouant du klaxon à rompre les oreilles.

C'est seulement en cours de route que le bonhomme en prend à son aise. Son car flâne tout au long du chemin où chaque auberge est un prétexte à commissions. Il y a toujours quelque chose à remettre ou à charger. Autant d'auberges, autant de haltes réglées selon l'humeur de Félix qui bavarde volontiers avec ses pratiques et ne refuse pas de trinquer si l'occasion se présente.

Bref, deux fois par jour — sauf dimanches et fêtes — l'autocar s'arrête à Riules, en se donnant des airs de visiteur important qui n'a pas une minute à perdre: le matin, à l'aller, entre onze heures et midi; le soir, au retour, entre six et sept.

Donc il ne faut pas s'étonner si l'on rencontre à ces heures-là, aux abords de la poste, des gens qui, patient et devisant, attendent le passage de Félix...

Ce matin, parmi le petit groupe qui espère, Max le Parisien, a salué la coiffeuse Mme Lou:

— Tiens! monsieur Max, fait-elle.

Mme Lou dirige l'unique salon de coiffure pour dames de l'endroit. Autrement dit, toutes les chevelures des coquettes de Riules et des environs lui passent par les mains. Mme Lou est blonde, potelée à souhait, sourit à tout propos parce que ses dents sont de vraies perles et qu'elle entend montrer ce trésor. Des âmes charitables font remarquer le peu d'expression de son regard ou les taches de rousseur de son visage, mais ce sont-là des roseries toutes féminines, sans influence sur le charme de la coiffeuse.

Max, c'est celui qui est tombé dans le village, un soir de 1942, après avoir franchi la fameuse ligne de démarcation. Il s'était évadé d'un stalag de Bavière et fuyait la zone occupée. (Ici, on était alors du côté prétendu libre). Au début, personne ne croyait qu'il resterait. Pensez, un Parisien! Qui aurait imaginé qu'il allait se plaire dans un pareil trou? Et voilà que le gars s'était au contraire installé photographe. Justement, ça manquait un photographe à Riules... On a fini par l'adopter, surtout les femmes, car il est joli garçon. De plus, il a un sacré talent, il fait des portraits qui sont des merveilles « des photos d'art », comme il appelle ça.

Mme Lou accapara le Parisien et entama la conversation:

— Je suis venue chercher ma nièce. Mon frère me l'envoie pour les vacances. Ça ne lui fera pas de mal, deux mois à la campagne... elle doit avoir besoin de prendre des couleurs. Ces gosses de la ville, c'est pâlot;

on dirait qu'ils n'ont pas deux gouttes de sang... Par exemple, une mignonne petite.

Max est galant homme:

— Elle a de qui tenir. Si elle ressemble à sa tante...

Ce compliment réveille le beau sourire de la coiffeuse qui proteste doucement:

— Flatteur!...

Le Parisien consulte sa montre. Onze heures et demie.

— Je crois que j'ai entendu la corne, déclare quelqu'un.

On se tait et l'on prête l'oreille. Les yeux interrogent le bout de la route par où surgira le car de Félix. Max contemple le décor familial: à toucher la poste, le mur de l'école allonge son feston de tuiles brunâtres; plus loin, la grille du docteur brandit ses piques enlacées de vigne vierge; la villa blanche du notaire s'élève au milieu des roses; et puis, de chaque côté de la route, s'alignent les platanes dont la robe grise et verte s'écaille.

— Alors, reprend la coiffeuse, vous aussi, vous attendez?

— Oui et non. Je viens quelquefois, simplement pour voir... Ça m'amuse.

— Il est vrai, soupire-t-elle, que nous n'avons guère de distractions... Vous devez regretter Paris?

— Paris? J'ai presque oublié. Aujourd'hui, je suis un provincial... Je connais même votre patois!

Cela est dit d'un ton plaisant qui ne trompe nullement Mme Lou. « Toi, mon petit, songe-t-elle tu caches ton jeu ».

Voyez-vous, l'étrange, c'est que M. Max n'ait à son actif la moindre trace d'aventure. La coiffeuse est persuadée qu'il y a quelque chose là-dessous. Parce qu'enfin ce n'est pas normal, ce garçon de vingt-huit ans qui n'a point d'histoire et qui pourrait en avoir dix! La bouchère, la sage-femme se languissent à cause de lui; la fille du notaire en est « toquée » et Lou, elle-même, s'il avait voulu...

— Le voilà! annonce tout à coup une voix.

En effet, l'autocar, auréolé de poussière, débouche au loin, entre les platanes de l'avenue. Le bruit du klaxon retentit, se prolonge jusqu'au moment où la voiture stoppe à la place habituelle. Mme Lou lance une dernière oeillette à Max et se précipite pour accueillir sa nièce:

— Que tu as changé! s'exclame-t-elle. Tu es aussi grande que moi.

La « petite » est une jeune fille qui s'inquiète de sa toilette:

— Oh! ces cars. Regarde, tante, je suis toute froissée!

Félix jette les sacs postaux au facteur accouru. Le commis se démène, là-haut, sur la toiture du car, parmi les bagages... Le photographe suit du regard les gestes de chacun, voit la coiffeuse entraîner sa nièce vers la grand'rue. Mains aux poches, il est planté comme un badaud; en réalité, il n'est pas tellement présent, son esprit vagabonde et, déjà, le spectacle ne l'intéresse plus.

— Hé! le Parisien, crie soudain l'employé de Félix. Toi qui n'as rien à faire, attrape cette valise et conduis la demoiselle aux « Trois Lapins ».

Max s'empresse, tend les bras. Ça, une valise? c'est une plume!

[Lire la suite page 30]



*L'ombre de celle qu'il aime
est venue le rejoindre dans le
petit village où il
s'efforçait d'oublier.*

Dessin de JEAN MILLET

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

Ce que tout athlète devrait apprendre par coes.

En sport professionnel ou amateur, les luttes doivent toujours être courtoises. Il n'y faut apporter ni rancune, ni haine, ni animosité. Au reste, ce n'est qu'à cette condition que les adversaires peuvent faire du joli travail. Quand la passion s'en mêle, on lutte toujours mal. Si l'on ne doit rien céder à son adversaire, il ne faut, en aucun cas, sortir des règles qu'impose le code de notre sport, ni surtout de celles qui tendraient à avoir le petit caractère de déloyauté. La rancune est mauvaise conseillère. Il n'en faut pas avoir. Elle est blâmable dans le monde des joueurs professionnels. Elle n'a pas sa raison d'être dans celui des athlètes amateurs, si peu nombreux soient-ils.

Certains athlètes tentent de faire croire aux spectateurs payants qu'il existe, entre des joueurs et des officiers du Canadien et des Leafs de Toronto, une dose de haine. Tel n'est pas le cas, croyez-nous. S'il en était ainsi, on en verrait de belles ! Si les joueurs du Toronto ne voyaient pas d'un bon œil les couleurs du club tricolore, si certains athlètes du Canadien bouillaient devant les couleurs torontoises, ce serait de mauvais ton. De plus, quelle entaille cet esprit de haine ferait à la Bonne Entente.

Non, ce soulèvement de la question raciale ne mène à rien. Le fruit du travail de nos édiles gouvernementaux, au sujet de l'entente cordiale entre les deux plus grandes nations du Canada, deviendrait sec à la suite de quelques joutes Toronto-Canadien.

La même chanson existe au sein du baseball. Une défaite ne déprécie pas un concurrent, au point qu'il en prenne ombrage. Elle n'ôte rien à la qualité intrinsèque de l'homme, qui peut être victime d'une circonstance défavorable, d'un coup malheureux dont son adversaire a profité. Les échecs de ce genre arrivent. On est pas toujours tombé sur sa vraie valeur. Et la défaite n'est pas sans appel. Une rencontre prochaine peut amener l'interversion des rôles. Le tombeur devient le tombé, si toutefois les deux antagonistes sont près l'un de l'autre, et qu'une sensible différence ne les sépare pas. Et puis les défaites les plus inattendues ne restent pas souvent sans une cause indépendante de la qualité de l'homme qui les subit. On a beau être au milieu de sa forme, il peut parfaitement arriver que, le jour où on lutte, on soit mal disposé. La mécanique humaine est ainsi faite que personne n'est à l'abri d'une défaillance.

Les inspirations ne sont pas heureuses, on lit mal dans le jeu adverse. Bref, on n'y est pas, on ne travaille pas, comme on a l'habitude de le faire, comme la réelle qualité qu'on possède permet de le faire.

Le meilleur homme n'est pas à l'abri de ces mauvaises dispositions. On escomptait une victoire, c'est une défaite qui se produit. Doit-on en conserver un sentiment contre le camarade qui vous l'a infligée ? Ce serait avoir vilaine nature. Et si les choses devaient se passer ainsi, ce serait enlever à la lutte le caractère essentiellement sportif qu'elle doit conserver. Les jeunes amateurs doivent se rappeler que la lutte terminée, on se tend la main. C'est un geste banal, mais il doit

emprunter toute sa valeur à la sincérité avec laquelle on le fait.

Savoir bien lire dans le jeu de l'adversaire permet d'économiser des efforts qui auraient été gaspillés en pure perte. On n'y parvient qu'avec une expérience acquise par une longue pratique sur le terrain, non dans les livres.

Les jeunes surtout, et même un grand nombre de moins jeunes, doivent bien se convaincre que la joute est dirigée par un gérant, qu'ils doivent l'écouter à la lettre, qu'il soit de nationalité canadienne-française ou autre.

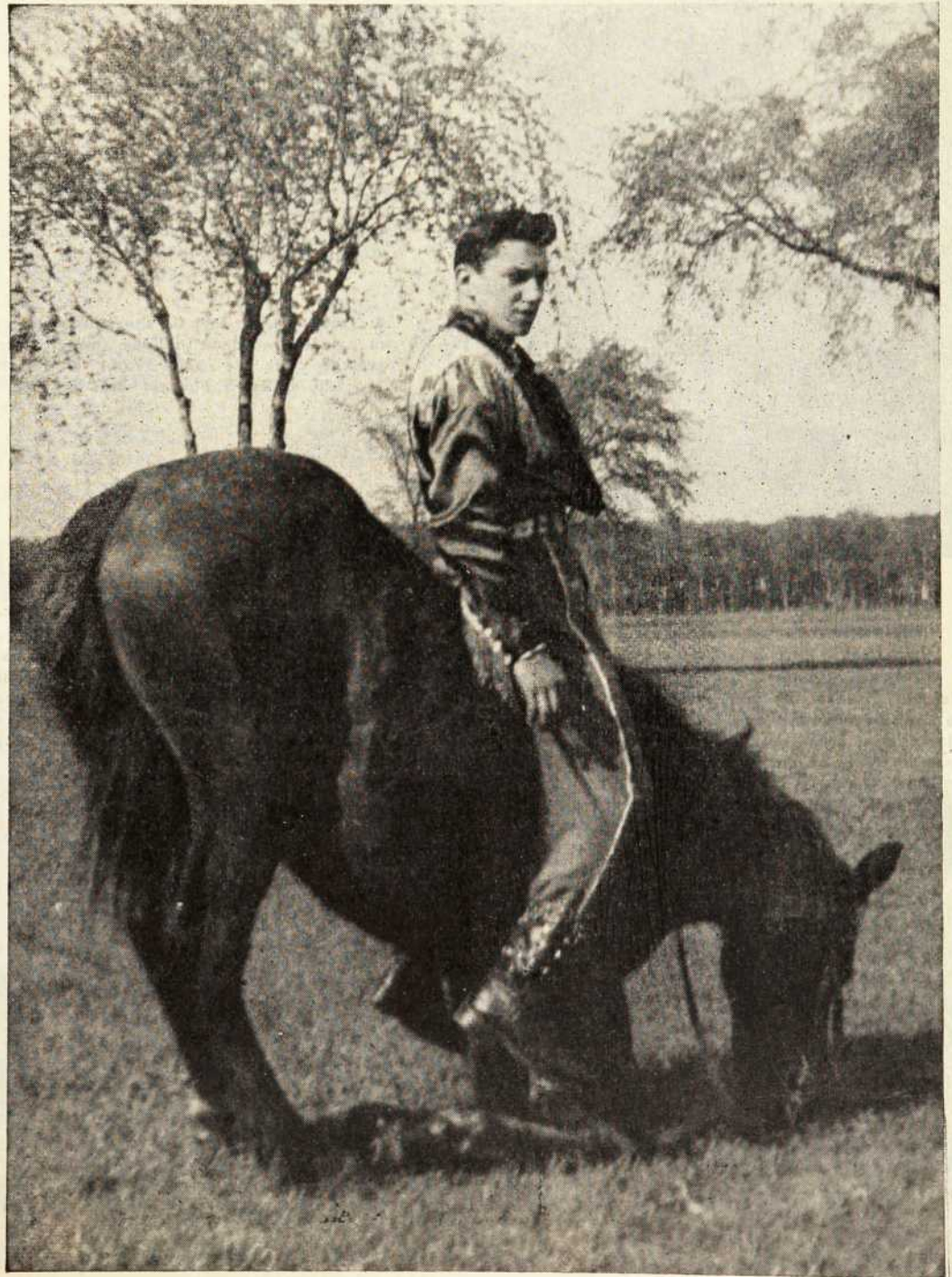
Vous nous demanderez, peut-être par curiosité, quels sont ceux qui soulèvent le plus souvent les questions de race ? Depuis 42 ans que nous sommes dans le baseball, nous pouvons vous affirmer que la majorité des fois, les joueurs canadiens-français ne sont pas responsables de cet état de choses, qui tend à devenir dangereux. Nous savons pertinemment, qu'un certain nombre de joueurs américains — pas tous, heureusement, disons cinquante pour cent — n'aiment pas à se faire conduire, sur un losange, par des gérants à noms français. Et ces ignorants sont, l'été, grassement payés par des proprios canadiens-français, dont la clientèle

est 95% canadienne-française. Et ces mêmes étourdis croient dur comme fer qu'ils connaissent leur baseball mieux que leurs mentors.

Nous avons plusieurs preuves à l'appui, qu'il serait un peu long d'énumérer, dans cette courte chronique. Del Bissonnette, gérant des Trois-Rivières de 1951, Roland Gladu, du Sherbrooke, Stan Bréard, du Drummondville et votre humble serviteur à Granby durant un mois, ont eu maille à partir avec trois, quatre ou cinq de leurs joueurs de l'an dernier. Le vent s'est apaisé, heureusement.

Pour mettre un stop à ces réflexions, qui ne plairont pas à plusieurs, nous vous dirons, des plus brièvement, à titre de conclusion : Des joueurs qui n'ont pas assez d'esprit d'observation — pourquoi ne pas employer le mot intelligence ? — pour saisir les signaux de leurs gérants, des signaux faciles, mon Dieu !, ne méritent pas de porter des costumes de baseball, en étant payés de \$400 à \$800 par mois. Ce sont des indisciplinés ! Et ces bibites, en baseball organisé, ne vont pas plus loin qu'au prochain coin !

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet. Et nous coucherons sur papier nos impressions, sans amertume aucune.



LUCIEN DROUIN, 9612 Boyce, adore son cheval comme vous aimez votre adoré (e). Mais cet amour est partagé par son entraîneur, Claude Fortier. En autant qu'il ne soit pas question de triangle, passe, après tout ! Ce M. Drouin est le propriétaire d'un jeune cheval, qu'il a dressé lui-même. "Beauty", c'est le nom de l'un de ces solipèdes les plus fidèles de l'homme, peut exécuter 35 jeux différents, à l'âge de deux ans et demi... Présentement, Lucien Drouin, met la dernière main à une grande tournée dans notre province et dans plusieurs autres. Il entre dans ses intentions de présenter "Beauty" dans quelques films canadiens... L'un de ses précieux collaborateurs n'est autre que son frère, Gaston Drouin, fameux culturiste, un autre Tarzan, qui préfère se conserver en excellente santé à exécuter des mouvements de culture physique plutôt que de s'épivarder dans les boîtes de nuit... Le spectacle de Drouin comprend, en outre, de la musique, du chant, un peu de danse et de comédie décente. Son nom de théâtre est le suivant : Tricker-man. Nous nous demandons pourquoi Drouin a emprunté un vocable semblable ! En ce bas monde, il y a eu un si grand nombre, il y a présentement tant de tricker-men !

Çà et Là
par
L'IMAGE



La bicyclette à l'honneur en Amérique. Ce véhicule tant répandu en Europe s'avère maintenant fort utile pour circuler dans nos rues encombrées où il est impossible de stationner. A gauche : un jeune homme de Porto-Rico a imaginé cet ingénieux dispositif pour faire ses livraisons. A droite un respectable professeur d'université à Chicago gagne un temps précieux et évite les ruées vers les autobus.

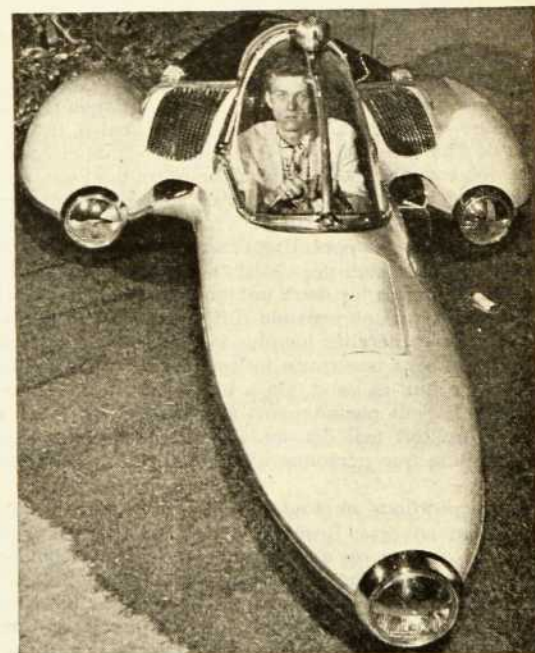
L'un perché, l'autre courbée, ils vont sans doute parvenir à opérer une jonction difficile. Voici une des scènes souvent touchantes qui se déroulent dans le zoo de Boston



TRANSPORTS MODERNES.

A gauche : le porte-avions Oriskany un des derniers-nés de la marine américaine. Ce navire rentre d'un voyage en Méditerranée et est ici photographié dans le port de New-York.

A droite : une voiture de sport construite par un amateur et dont la ligne rappelle étrangement celle de nos avions à réaction. 120 milles à l'heure, coût \$5,000.



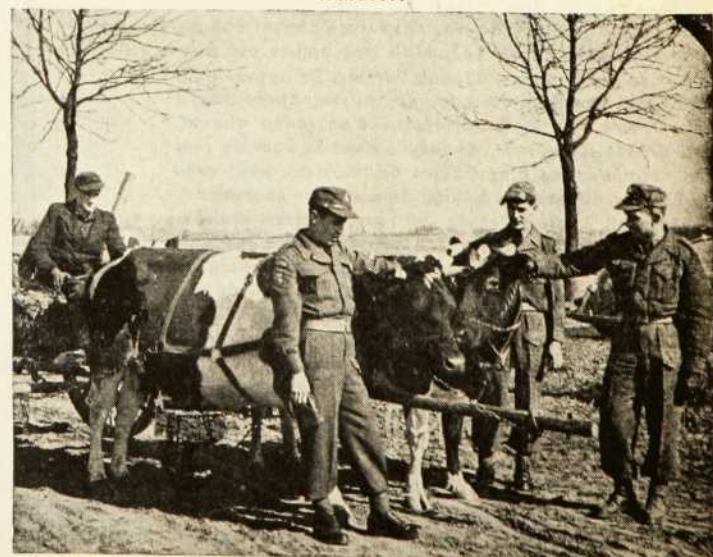
Majorie Haines, 24 ans, est membre de l'équipe équestre des E.-U. aux Jeux Olympiques. On la voit ici parlementant avec sa fidèle et photogénique monture.



Sur les plateaux d'Hollywood. De gauche à droite : MM. Henri Letondal, la vedette canadienne, Edmond Gwenn, acteur anglais, et P.E. Gingras du C.N.R. dont nous parlons par ailleurs dans ce numéro.



En Allemagne, trois soldats canadiens s'intéressent à cette voiture qui leur semble quelque peu démodée. Dans ce pays en plein relèvement, les boeufs eux-mêmes doivent fournir un effort. De gauche à droite : le sergent J.-P. Mailhot, de Trois-Rivières, les soldats Ross Horner et Andrew Cazabon respectivement d'Edmonton et de Windsor.





Le carnet
de
**Jean
Bricole**

Il est toujours bon que les enfants aient un coin bien à eux, où ils peuvent s'amuser sans être dérangés (et sans désorganiser toute la maison!) Un de mes amis a ménagé un coin de sa cave pour ses fillettes et l'a doté d'une coiffeuse faite avec deux caisses à oranges, une tablette pour les relier et un miroir. Les fillettes et leurs petites amies sont ravies d'une telle installation.

Cet ami ingénieux a, le mois dernier, construit une "maison" pour enfants dans sa cour, à l'aide de quatre traverses sur lesquelles une toile tendue formait le toit. Pour le devant, il s'est servi de vieilles draperies dans lesquelles il a taillé deux ouvertures pour imiter les fenêtres.

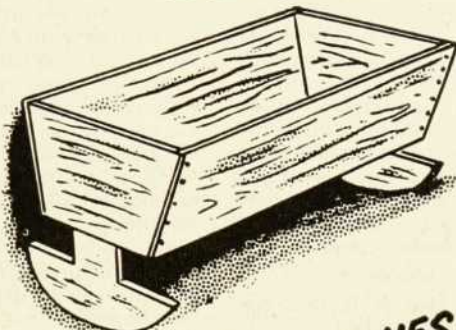
Il a aussi montré à son fils comment faire des fourchettes et des cuillers à salade avec de la latte. Des ustensiles pris à la cuisine servirent de modèles. Le travail fut fait avec une scie à

découper, un canif, du papiersablé... et beaucoup de patience! Maintenant, la plupart des garçonnets du voisinage en fabriquent de semblables.

La semaine dernière, alors que je visitais un camp du C.A.R.C. j'ai admiré le travail d'un aviateur qui avait décoré une pièce de façon fort attrayante et originale à l'aide d'appliques de son invention. Il avait collé des illustrations de magazines sur du contre-plaqué de 1/4". Une fois la colle bien sèche, il avait découpé et sablé le contour. A l'arrière, il avait collé trois petites pièces en bois pour les empêcher de toucher directement le mur, ce qui leur donnait un relief saisissant. Ces appliques étaient suspendues au mur par de petits anneaux et deux couches de vernis clair protégeaient les illustrations tout en leur donnant du lustre.

AUTOUR DU FOYER

BERCEAU



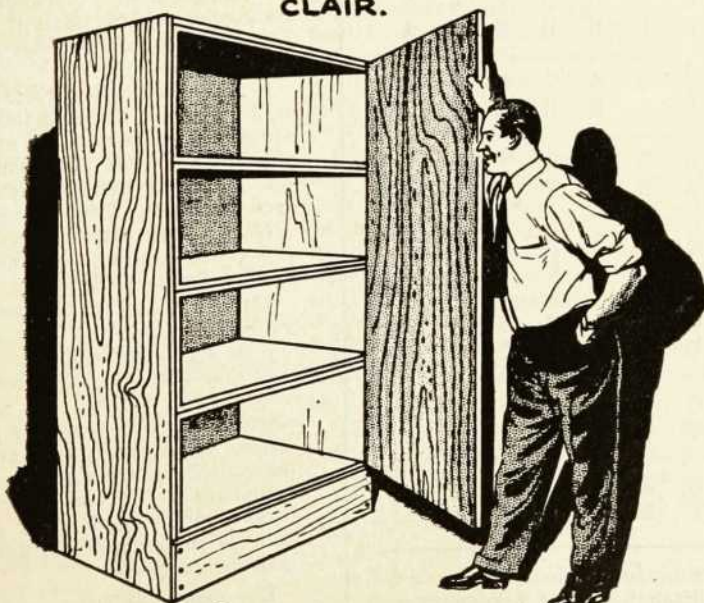
APPLIQUES MURALES

COLLEZ LE DESSIN SUR DU CONTRE-PLAQUÉ DE 1/4". TAILLEZ LES CONTOURS AVEC UNE PETITE SCIE À DÉCOUPER. PLACEZ AU DOS 3 PETITES PIÈCES DE BOIS DE 1/4" D'ÉPAISSEUR. DEUX COUCHES DE VERNIS CLAIR.



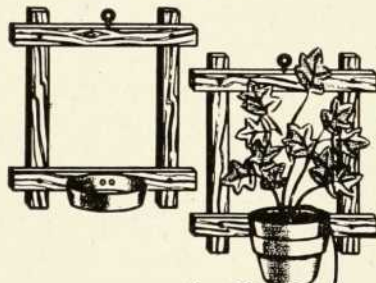
UN "COIN" POUR LES JEUNES

TRAVERSES EN BOIS DE 1", SUR LESQUELLES ON PEUT CLOUER LA TOILE. FAÇADE: VIEUX TISSU PERCÉ DE 2 OUVERTURES POUR LES FENÊTRES.



ARMOIRE À TOUTES FINS

FAITE DE CAISSES À ORANGES OU D'EMBALLAGE, PLACÉES LES UNES SUR LES AUTRES ET MONTÉES SUR UNE BASE. CÔTÉS, DESSUS ET PORTE EN CONTRE-PLAQUÉ DE 1/4".



JARDINIÈRE SUSPENDUE

FABRIQUÉE DE 4 LATTES CORROYÉES DE 15" DE LONG, VISSÉES ENSEMBLE EN LES FAISANT DÉPASSER DE 3". L'APPUIE-POT EST UN ANNEAU DE 1" DE LARGEUR DÉCOUPÉ DANS UNE BOÎTE DE CONSERVE.

UNE SÉRIE DE CONSEILS PRATIQUES
PRÉSENTÉS PAR

Molson's

COMME SERVICE AU PUBLIC

DE TOUT SON COEUR

[Suite de la page 9]

— Avec plaisir.
— A qui parlez-vous donc ainsi ?
questionna Nicole, intriguée, en rejoignant Jean Decleaux.

Elle ne voyait personne, en effet, un véritable rideau de lierre succédant à l'épaisseur des branches d'un cèdre et interceptant une bonne portion du mur.

— Ah ! ah ! dit Jean-Jean, en se frottant les mains. C'est une surprise. Une... bonne surprise !

— Ça, c'est à voir ! contredit Nicole, taquine. Peut-être aurais-je préféré la solitude... ?

Elle interrompit tout net sa diatribe. Un bond... Un saut léger... Déjà, une forme svelte, quoique indécise encore, contournait le cèdre, avant d'apparaître devant le petit groupe.

Le « voisin » était un grand jeune homme, vêtu avec élégance et une minutie assez recherchées. Il unissait en lui l'aspect souple et musclé du sportif à l'apparence de l'artiste mondain.

— Monsieur Christian Rolfso, présentait Jean-Jean, après avoir subi le vigoureux shake-hand du jeune homme. C'est un grand artiste que vous avez devant vous, Nicole... Mademoiselle Nicole Vélisy et Mademoiselle Noëlle Grisollès, acheva-t-il.

Andrée conviait les deux jeunes filles à s'asseoir et déplaçait avec adresse trois autres « transatlantiques », secondée par Christian Rolfso, qui s'était empressé à l'aider.

— Et maintenant, dit la jeune femme, quand tout le monde fut installé, ne perdons pas trop des yeux l'héroïne du jour, avant de la présenter officiellement à son tour à notre ami Sam, le chien de garde. Sans cette précaution élémentaire, il se pourrait qu'il la prit pour une souris...

Christian ouvrit de grands yeux.
— L'héroïne du jour ? prononça-t-il lentement, luttant contre son accent nordique qui l'empêchait de parler vite. C'est... c'est une de ces demoiselles ?
Nicole et Noëlle riaient de tout leur cœur.

— Non, put dire enfin Nicole, en se baissant pour ramasser Minouche, qui jouait à ses pieds avec un caillou. La voilà, l'héroïne en question !

— Oh !... Très charmante petite chose ! s'exclama le jeune homme, en tendant ses deux mains. Donnez-la moi... mademoiselle ?

L'inquiète Minouche passa aussitôt dans les paumes de Christian.

— Quel beau portrait on ferait avec ceci ! murmura-t-il, en caressant amicalement la chatonne.

— Un portrait avec ce bout de chat, guère plus grand qu'une truffe et aussi noir ? interrogea narquoisement Jean-Jean, en avançant une lippe dédaigneuse.

— Mais oui, cher voisin. Un très beau portrait... surtout si mademoiselle consentait à poser avec.

— Ah ! ah ! tout s'explique, marmonna Jean-Jean, pour lui-même.

— Je vois mieux cela, en effet, dit Andrée, en souriant.

— Moi aussi, reconnut Christian, avec ingénuité.

Il était vraiment très sympathique. Et ce qui attirait le plus, en lui, c'était cette exquise simplicité, ce naturel qui ne s'embarrassait d'aucune gaucherie, d'aucune hypocrisie.

Il posa, tout naturellement, ses yeux sur Nicole et demanda :

— Alors ?... Est-ce convenu, petite Mademoiselle ? Vous voulez bien ?

— Je voudrais bien, rectifia gentiment Nicole. Mais il m'est impossible, pour le moment, de songer à poser. Je travaille sérieusement et...

— Prenez toujours ça ! dit Jean-Jean, en riant gaiement. Ah ! c'est une rude

leçon pour les semi-oisifs que nous sommes, que l'exemple de cette vaillante Nicole ! Et comme elle sait bien vous envoyer ça !

— Mais non, Jean-Jean... N'exagérez pas... Je voulais simplement dire...

— Compris ! admit Jean-Jean, paternel. Ne protestez pas. Du reste, en parlant d'oisifs, j'allais un peu fort, aussi. Car notre voisin Christian Rolfso est le plus travailleur des oisifs. Savez-vous qu'il a rapporté de sa Norvège natale, (car il est Norvégien, peut-être l'aviez-vous déjà deviné à son accent ?) plus d'une cinquantaine de toiles ? interrogez-le...

— Il faut voir... On n'admire pas ainsi, de loin, sans connaître, protesta le jeune peintre. Voulez-vous, tous, me faire l'honneur de visiter mon atelier ?

— Tout à l'heure, tout à l'heure ! clama Andrée, énergiquement, en apercevant la servante qui s'en venait vers eux, les mains chargées d'un grand plateau. Après le thé, si vous le voulez bien.

En un instant la table rustique fut couverte de fine porcelaine au ton du genêt breton, d'assiettes diversement emplies et d'une tarte aux cents yeux flamboyants.

— Le bon goûter ! s'exclama Nicole, en battant des mains. Viens vite, ma Minouche, viens en prendre ta part.

Sa jeunesse radieuse, ce don du primesaut qu'elle possédait au plus haut point semblaient ravir Christian.

— Un sandwich ? lui proposa Andrée, en tendant vers lui une assiette.

— Merci non, chère madame. Je prendrai plus... plus volontiers (c'est comme cela qu'il faut dire, n'est-ce pas ? interrogea-t-il en riant)... plus volontiers un... « tartin »...

Et tous de rire... Vivant aux environs de Paris depuis moins d'un an, Christian parlait encore un français très fantaisiste, qui égayait ses voisins, convertis en professeurs, pour l'occa-

sion. Aussi Andrée, malicieuse, riait-elle franchement de sa réponse, car elle l'avait presque provoquée. Il disait, couramment : « Un tartin, un bobin, un sardin, pour une tartine, une hobine, une sardine ».

Christian avait rougi.
— J'ai encore dit quelque chose de... très ridicule, je suis sûr...

— Mais non, protesta Nicole. J'en dirais bien d'autres, moi, si je parlais le norvégien !

Il lui fut reconnaissant de sa spirituelle boutade et sourit à nouveau.

— Comment faut-il dire ? demanda-t-il, en employant inconsciemment le ton du petit garçon qui pose une question.

— Comme ceci : une tartine, répondit Nicole.

— Très bien : une tartine.
— Bravo ! Un bon point, élève Christian...

Il parut charmé d'entendre prononcer son nom par elle, et rougit légèrement. Son clair regard limpide se troubla. En avait-il assez rêvé des Parisiennes, dans cette bonne ville d'Oslo, tandis qu'il menait conjointement, ses études universitaires et celles qu'il suivait dans l'atelier d'un peintre norvégien !

Le goûter terminé, il renouvela, plus chaudement encore, son invitation.

— Si nous passions chez moi ?... Oh ! ne craignez rien, nous prendrons le chemin des deux portes. Le mur, c'est bon pour mes longues jambes !

Il s'adressait toujours, maintenant, de préférence à Nicole qui semblait l'étudier, à son tour, avec un certain intérêt et le trouvait très attirant, avec son accent désarmant, sa grande simplicité, ce « je ne sais quoi », qu'elle n'avait encore jamais rencontré jusque là.

Elle répondit, en souriant :
— Je vois, vous êtes de la race des grimpeurs, comme Minouche !

Car, la petite chatte, de son côté, s'agrippait au lierre et faisait mine de vouloir atteindre le faite du mur. Presentement, devant l'inquiétude de Nicole, Christian la rejoignit en deux enjambées, la cueillit d'une main habile et

la glissa dans la large poche de son veston de sport.

— Consignée ! dit Nicole gaiement. Ma foi, gardez-la ainsi, pour l'instant : je serai plus tranquille...

Ils étaient arrivés devant la grille de la villa voisine. Dès l'entrée, les deux jeunes filles furent charmées par la disposition du beau jardin, au centre duquel s'élevait un atelier d'artiste, tandis que la villa, elle, était dissimulée derrière un véritable fouillis de verdure.

— Et maintenant, vous allez voir ce que vous allez voir ! prévint mystérieusement Jean-Jean.

Les murs de l'atelier étaient recouverts de toiles de différents formats — des paysages, pour la plupart — tous traités avec une grande originalité et une certaine candeur de trait et de coloris. Des bleus tendres se mêlaient à des roses dragées et à certain vert pâle, aussi suave que le ton du péridot.

Noëlle demanda :
— La Norvège est-elle réellement aussi lumineuse et gaie ? Ou bien...

— Ou bien, est-ce vous qui l'avez vue ainsi ? compléta Nicole, visiblement charmée.

Mais Christian Rolfso avoua simplement, en riant :

— Je vois la vie avec des yeux clairs...

Entraîné par Andrée, qui désirait lui faire admirer un beau « Coucher de Soleil », Noëlle n'avait pas entendu la réponse du jeune homme. Mais, Nicole leva soudain les yeux. Son regard rencontra celui de Christian et, durant une seconde, ils communiquèrent en une merveilleuse entente intérieure qui les fit doublement s'étonner, avec la même ingénuité.

« Je ne la connaissais pas, pensait-il, il y a quelques heures, et maintenant... je crois l'avoir toujours connue ! Est-ce étrange ? »

Et Nicole songeait :
« Que me prend-il ? Comment puis-je éprouver tant d'amitié et tant de sympathie envers cet inconnu ? C'était bien la peine de gourmander Noëlle, ces jours derniers, lorsqu'elle me parlait d'Olivier Marest ! »

Mais, tout en se faisant la leçon, Nicole ne pouvait s'arracher à la contemplation de ce regard qui pénétrait son âme avec une si profonde douceur...

Pour cacher son trouble, elle tenta de reporter son attention sur les toiles exposées et bredouilla :

— C'est très, très beau... Grand talent... Quelle facture ! Quelle pâte !

— Sincèrement ? demanda Christian, de sa voix sereine. Mais il ne faut pas parler peinture comme les critiques !

— Comment cela ?

— Oui, vous employez leurs mots : pâte, facture, etc. Qu'importent les mots ? Qu'importent les critiques et, même, ma peinture ? Depuis un moment, je sais que pour moi, une seule chose importera désormais... C'est... vous.

Nicole avait pâli.
— On ne plaisante pas, avec certains mots, balbutia-t-elle.

Christian la regarda au fond des yeux.

— Je ne plaisante pas...

Elle détourna la tête. Comment pouvait-elle le croire ? Ils se connaissaient à peine, bien qu'elle subit aussi, comme lui, cette étrange attirance qui les reliait, maintenant l'un à l'autre : reconnaissance mutuelle de deux natures semblables, de deux coeurs faits pour se comprendre ou, mieux encore, pour se compléter...

Elle essaya de rire :

— Les Nordiques ont la réputation de pratiquer savamment le flirt... Moi pas...

— Les Nordiques, comme les Français, ne sont pas tous bâtis sur le même modèle, assura Christian, d'une voix suave.

A ce moment, Jean-Jean, qui s'en venait vers eux, s'arrêta à deux mètres et crut spirituel de lancer gaiement :

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	2	6	3	5	2	4	7	2	6	3	8	2	7	4	2
U	L	C	S	U	A	E	L	C	O	O	N	H	E	S	A
8	4	2	6	3	7	2	6	4	3	2	5	7	2	6	3
F	S	R	M	Y	C	I	P	A	E	T	N	H	E	T	Z
2	8	3	6	2	4	3	7	2	6	3	5	2	7	4	2
E	L	P	E	S	Y	E	A	T	A	R	E	T	N	E	O
7	5	2	6	3	7	2	8	4	3	2	6	5	2	7	4
T	L	U	A	S	C	J	I	Z	E	O	C	E	U	A	E
2	7	3	6	2	7	3	8	2	6	4	2	7	5	2	6
R	L	V	Q	S	M	E	R	R	U	N	E	E	T	C	I
3	7	2	6	4	2	7	3	2	6	5	2	7	8	4	5
R	L	O	T	C	M	E	A	P	T	T	E	S	T	O	R
7	4	7	2	6	3	7	2	7	5	2	6	3	7	2	4
W	R	E	N	E	N	R	S	F	E	E	R	T	S	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Oh! pardon!... Je dérange un flirt?
— Là! vous voyez..., protesta Nicole, furieuse, Jean-Jean nous croit en plein flirt! C'est du joli!...

Profitant de ce que son voisin avait tourné les talons et s'éloignait, Christian offrit à la jeune fille l'eau merveilleuse de son regard.

— Et quand cela serait? Est-ce que vous songeriez à me renier? Moi, pas...

Il se saisit de la main de Nicole, la pressa fortement entre les siennes. Puis, comprenant qu'elle cherchait à la retirer, il se reprit, essaya de plaisanter et, la déposant comiquement sur une table, dit:

— Voilà... Je vous rends votre main... Et à partir de cet instant-là, — et durant toute la fin de l'après-midi, — Christian s'efforça de respecter ce qu'il croyait être une profonde indifférence, chez la jeune fille.

— Ah! le coeur des femmes, le coeur des femmes! Comment arriver à le deviner? se demandait-il, un peu triste, en se joignant à ses voisins pour raccompagner, le soir venu, Nicole et Noël-le à la gare.

Ce ne fut que lorsque le train eut quitté Montmorency, pour se diriger vers Enghien, que Nicole poussa un cri:

— Oh! Noëlle!...
— Quoi donc?...
— Ce jeune escogriffe... Oui, enfin, l'artiste-peintre, le Nordique!

— Eh bien?
— Eh bien, il a oublié de me rendre Minouche!...

— Oh! c'est vrai! reconnut Noëlle, désolée, en baissant la tête, afin de prendre sa part de l'étourderie. Mais, rassure-toi, ma chérie, il a l'air très bon: je suis certaine que ta chatonne sera soignée comme par toi-même. Il est vraiment sympathique, ne trouves-tu pas? Eh! Nicole... tu dors déjà? Je te parle de...

— ...du bon jeune homme des familles, flûta Nicole, faussement ironique. Parions qu'il est ravi de l'aubaine et qu'il va débarquer, dès demain à Montparnasse, histoire de nous ramener l'enfant prodigue?

Or, Christian n'en fit rien...
Etait-ce par inadvertance, ou bien par préméditation, qu'il avait laissé dormir le bébé-chat dans sa vaste poche? Toujours est-il que, lorsqu'il se retrouva seul, dans sa villa, il sursauta, en entendant les miaulement aigus de Minouche.

Alors, il la retira de ce berceau improvisé, la caressa doucement, baisa le petit front noir et soyeux et, l'installant auprès de lui, sur un coussin, lui murmura tendrement, à l'oreille:

— Et maintenant, il faudra bien qu'il vienne poser avec toi...

Aussi, avant de dormir, se saisit-il son stylo et traça-t-il ces mots:
« Chère Mademoiselle Nicole... »

CHAPITRE IV

Débuts

Le cabinet de travail du chartiste était incendié de soleil, lorsque Noëlle y pénétra pour la seconde fois.

Elle y retrouva, dès l'abord, ses premières impressions, accrues de celles que lui procurèrent certains détails, inaperçus lors de sa première visite.

La pièce était grande, disposée en bibliothèque. Au milieu, se trouvait le bureau du chartiste. Celui-ci y travaillait, lorsque Noëlle, ayant discrètement frappé à la porte, fit son apparition.

En l'en-tendant entrer, il releva les yeux, fit un signe de tête, sourit distraitement une seconde, lui indiqua un siège et baissa encore les yeux sur ses notes, se laissant aller à tracer une vingtaine de lignes. Il paraissait extrêmement absorbé.

Noëlle l'enveloppa d'un regard qui admirait la courbe intelligente du vaste

front, la profondeur de la pensée semblant inscrite sur des traits un peu sévères et comme ciselés par elle. Quelle gravité majestueuse! Et quelle énergie, en ce nez aquilin, dans le dessin de ce menton un peu trop volontaire!

Tandis qu'elle étudiait cette physiologie, si nouvelle pour elle, Olivier Marest releva les yeux, rencontra le regard confus de Noëlle et lui sourit tout à fait.

— Voici donc mon Antigone! dit-il aimablement. C'est vous, maintenant, qui allez, grâce à vos savantes recherches, guider mes travaux au travers des dédales et des arcanes que l'Histoire a créés pour notre plus grande joie et notre plus grand souci! Ne vous alarmez pas... Tout ira très bien.

— Le croyez-vous sincèrement? demanda Noëlle, en levant ses fins sourcils.

— Mais oui, certainement. C'est, avant tout, une question de patience. Je vais vous montrer comment on s'y prend pour feuilleter les modestes archives d'un chartiste. Je dis, modestes, parce qu'on ne saurait tout posséder, tout avoir... Une fortune n'y suffirait pas! Mais, Dieu merci! les bibliothèques nationales sont plus riches que nous, simples particuliers! Et pourtant, il vous semblera au début, je le crois, plonger, ici, dans un océan de documents.

Docile, intéressée, elle l'écoutait, le regard sérieux.

— Tenez, asseyez-vous devant cette table et feuilletez cet ouvrage sur l'Armorique, qui fait autorité. Vous relèverez soigneusement, sur ce cahier, tous les détails que vous jugerez intéressants. Aimez-vous la lecture?

— Profondément.
— Bien. Alors, vous n'avez plus qu'à vous laisser aller au fil de la pensée de l'auteur... Bon voyage mental! Pour moi, tandis que vous voguez paisiblement vers l'Armorique, je vais faire un tour en Castille...

Et sur un dernier sourire encourageant, Olivier Marest retourna prendre sa place devant son bureau. Il reprit, alors, cet air pensif qui avait tellement intéressé Noëlle. Elle entendit, presque aussitôt, le grattement du stylo courant rapidement sur le papier...

A son tour, elle s'éloigna de lui en pensée et se mit sérieusement au travail.

Onze heures venaient de sonner, lorsque Olivier Marest releva enfin la tête. Il gardait encore cet air « d'ailleurs », qui se reflétait sur ses traits, tandis qu'il travaillait. Mais dans ses yeux, sur ses lèvres, un bon sourire fleurissait déjà.

Et son sourire s'accroissait en apercevant sa gentille compagne de travail, dont il avait réellement oublié la présence, durant plus d'une heure. Il se leva et s'en vint constater le résultat de cette première séance de travail. Tout en lisant, il demeurait silencieux, — d'un étrange silence, qui impressionna Noëlle. Timidement, elle l'interrogea:

— Ce n'est peut-être pas cela, n'est-ce pas?

— Mais si, voyons... C'est même très bien. Vous êtes intelligente et c'est l'essentiel. A vous dire vrai, ce n'est pas tellement vos notes que je relisais, que votre écriture que j'étudiais?

— Mon écriture?...

— Oh! je ne suis pas un grand expert ès-graphologie, bien sûr! Mais, j'en sais cependant assez pour pouvoir déceler les particularités d'un caractère... C'est une étude, — presque une science, — bien utile, croyez-le. Ainsi, je sais maintenant que vous avez une nature bonne et simple, que vous n'avez pas assez d'ambition... Oui, oui, c'est écrit en toutes lettres... Et cependant...

— Cependant? répéta-t-elle, impatiente d'en savoir davantage.



Soulagez la TENSION des muscles endoloris!

Lorsque vous ressentez des douleurs névralgiques à la suite de fatigue, ne vous laissez pas dominer par ce malaise. Il existe un moyen rapide, efficace de vous en délivrer.

Les médecins vous diront que cette rigidité musculaire peut provenir de la tension. Les nerfs sensitifs deviennent irrités, causant de l'inflammation et de la sensibilité. Les douleurs sont un signal de la nature qui demande de l'aide.



Vous serez promptement soulagée en frictionnant avec l'Absorbine Jr. les régions affectées. Elle aide à détendre les muscles durcis, lesquels vous causaient cette douleur. En même temps, elle réchauffe et calme. Avec une rapidité étonnante vous vous sentirez mieux.

Achetez l'Absorbine Jr. aujourd'hui... seulement \$1.25 la bouteille, à tout comptoir pharmaceutique. Elle est employée par des milliers de gens pour le soulagement des muscles endoloris, des douleurs névralgiques et rhumatismales.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal

ABSORBINE JR.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines: *Le Samedi, La Revue Populaire et le Film.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

La plupart des CONDUCTEURS D'AUTOS DE COURSE Préfèrent

LES BOUGIES

CHAMPION

pour

ACCÉLÉRATION PLUS RAPIDE




FABRIQUÉES AU CANADA DEPUIS 1919

— Cependant, vous pouvez beaucoup et, même, vous devriez occuper une place importante, étant donnés vos dons et vos qualités.

Il s'arrêta, la contempla quelques secondes, en silence, puis reprit, après avoir reporté ses regards sur l'écriture de Noëlle :

— Par exemple, vous êtes très... sentimentale !

Elle eut un rire charmant.

— Je ne m'en doutais guère.

— Vraiment ? Vous ne le saviez pas ? Vous... n'avez jamais aimé ?

Il posa cette question presque malgré lui, intrigué, soudain, par le jeune et clair visage qui se tournait vers lui.

— Jamais, murmura-t-elle, si bas, qu'il devina ce mot, plutôt qu'il ne l'entendit.

— En ce cas, nous pouvons nous donner la main. Moi non plus. Mon cœur est un cœur calme...

Ce fut au tour de Noëlle d'examiner le visage d'Olivier Marest. Celui-ci se mit à rire.

— Oh ! évidemment, ma propre écriture me raconte bien des fables... Que... je suis aussi un sentimental, que je possède une nature sensible, que sais-je encore ? Je n'en crois rien... J'ai vécu, jusqu'ici, en sage, le nez plongé dans mes livres... Hors d'eux, aucune distraction ne comptait... L'étude — et rien qu'elle — voilà quel est le but de ma vie. Je vous parais assez semblable à un vieil ours, n'est-ce pas ?

— Oh ! mais non, justement !

Ces mots lâchés, elle les regretta aussitôt. Amusé, le chartiste se penchait un peu vers elle.

— Vraiment ? Je n'ai pas trop l'air d'un vieil ours ?

— Mais, pas du tout, s'exclama-t-elle encore, sans parvenir à retenir ce nouvel élan.

— Bon... Il est toujours agréable de s'entendre dire cela... A force de collectionner des citations, de dresser des fiches, de collationner des textes, qu'on épingleait volontiers au dos d'un vieux grimoire... Le « Connais-tu toi-même », — faussement attribué à Socrate, d'après certains érudits, — constituera toujours le premier de tous les tours de force... Qui donc se connaît bien soi-même ?

Ils échangèrent un regard. Puis, Olivier Marest reprit :

— Tenez, ces courbes-là, dans votre écriture... Elles signifient modestie, timidité par crises soudaines, nature secrète et impressionnable... Et quant à la sensibilité vous en avez à revendre... il est presque incroyable qu'un seul être puisse en posséder autant.

Noëlle leva ses yeux vers le chartiste et murmura, gênée :

— Vous êtes un devin...

— Nullement. Mais j'essaie, à l'encontre de bien des humains, d'être un peu psychologue, répondit-il avec une douce bonhomie. Ah ! nous voilà fort loin de l'Armorique !... Nous allons sortir et nous rendre ensemble à la Bibliothèque Nationale, où vous ferez encore un nouvel apprentissage...

Noëlle rangea ses notes et se dirigea vers l'antichambre. Olivier Marest l'y rejoignit bientôt, après avoir endossé un manteau et posé sur sa tête un chapeau aux larges ailes, véritable chapeau de savant.

La silhouette de Noëlle le surprit et le charma, à la fois. La veste longue du tailleur, qui l'aminçait encore, le grand béret de paille relevé par un noeud, lui plurent et il l'examina silencieusement, sans rien dire, d'un air satisfait, qu'elle devina, à sa grande confusion. Et tandis qu'elle l'admirait elle-même, inconsciemment, il posa sa grande main racée sur son bras et prononça, avec une juvénile gaieté qui eût bien étonné ses doctes confrères :

— Et maintenant, à la Tour de Nesles !

Mais, tout bas, sa pensée lui murmurait :

— Elle est sympathique, n'est-ce pas ?... C'est une petite, parmi tant d'autres, qui semblait faite pour être heureuse...

CHAPITRE V

Coup de foudre... ou presque !

Le petit train archaïque, qui relie Enghien à Montmorency, monte péniblement la côte. Elle semble dure à ses jarrets et à ses poumons d'acier. Et ce long insecte dégingandé, monté sur roues, pourrait prendre place dans quelque film de rétrospective.

Tandis qu'il achève de grimper avec constance, Christian Rolfso, le cœur battant, guette, une fois de plus, la monotone chanson du « tortillard ».

— Tu ne chantaient pas comme cela, les autres jours, lui dit-il, de loin. Aujourd'hui, cher petit train, ta douce chanson me plaît...

C'est qu'il se prépare à une grande joie. Le lendemain de leur visite chez les Decleaux, Nicole a reçu de lui une lettre si désarmante, qu'elle a aussitôt pardonné le rapt de sa Minouche et accepté, par lettre également, de revenir à Montmorency, le dimanche suivant, avec Noëlle, pour reprendre le bébé-chat et, auparavant, poser avec lui, pour le jeune peintre.

— Sais-tu à quoi tu t'engages ? lui avait sérieusement demandé Noëlle. A revenir presque tous les dimanches à Montmorency. Car, poser pour un portrait, — à moins qu'il ne s'agisse de... peinture-express ! — sous-entend plusieurs séances de poses.

— Et quand cela se ait ? avait lancé Nicole, faussement désinvolte. Que faisons-nous de nos dimanches, à Paris ?... Au moins, à Montmorency, nous respirerons de l'air pur, nous jouirons du calme et du repos qui nous manquent, soit dit entre nous, et cela nous fera du bien.

— Ne trouves-tu pas, ma chérie, que... ce « kidnapping » de ta Minouche cache, de la part de Christian Rolfso, le plus grand désir de te revoir ?

— Que vas-tu chercher là ?... Bon ! si l'on ne peut plus, maintenant par-

ler un peu avec un jeune homme sans s'entendre dire qu'il vous fait la cour !...

Noëlle avait souri à la nervosité de son amie et n'avait pas insisté davantage.

Le dimanche suivant, Nicole, — qui aimait tant, cependant, à faire la grasse matinée, — s'était levée dès potron-minet et, après avoir tout particulièrement soigné sa toilette, avait pressé Noëlle sans ménagement.

— Vite, vite, Noëlle, nous serons en retard. Ne perdons pas le train...

— Ne perdons pas la tête non plus, avait gentiment répliqué Noëlle. Oh ! mais, que tu es belle !... Pourquoi donc t'es-tu déguisée en star de cinéma ? Je parie que Christian t'aurait préférée telle que tu étais l'autre jour, avec ton tailleur printanier et ton canotier.

— Tu ne connais rien aux peintres, ma chère ! Je ne suis pas en « star de cinéma », du reste. Je suis en Nicole, tout simplement. Une Nicole nouvelle, voilà tout. Une Nicole qui va poser pour son portrait, avec notre « fille » Minouche...

— Une Nicole heureuse, avait murmuré, pour elle-même, Noëlle.

Et maintenant, assise auprès de Noëlle, dans le train qui relie Enghien à Montmorency, Nicole, — tout comme Christian, — écoute la tendre chanson du convoi qui s'essouffle en gravissant la montée. Et ce refrain psalmodie :

« Christian... Christian... Christian... »

Lorsqu'elle saute du train, la première, à l'arrivée, elle ne peut retenir une joyeuse exclamation, car « il » est là, souriant, riant à pleines dents, en brandissant, au bout de son long bras, la petite chatte éplorée, mais fort bien portante.

Avec un cri joyeux, Nicole récupère aussitôt sa « fille », qu'elle câline tendrement, dans ses bras.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? demande Christian, du ton de l'enfant terrible qui, ayant accompli un méchant tour, voit celui-ci se muer, à son insu, en bonne action. Elle a bien profité de l'air de la campagne...

— Oui, oui, turlututu ran plan plan ! gronde Nicole, vous n'allez pas me soutenir, maintenant, que c'est par zoo-

philie que vous avez oublié, dimanche dernier, de me rendre Minouche ?... Ce serait un peu fort !...

— J'avais une telle envie de vous revoir ! dit-il, en baissant un front coupable.

— Vraiment ? reproche Nicole, dont le cœur a cependant battu un peu plus vite encore. Eh bien, l'on peut dire que vous avez de drôles de façons d'obliger vos relations à vous rendre visite !... Etes-vous coutumier de ces sortes d'escamotage et pratiquez-vous couramment ces « kidnappings », monsieur l'illusionniste ?

Scandalisé, Christian se tourne vers Noëlle, tandis que tous trois se dirigent vers la villa des Decleaux.

— Oh !... Mademoiselle Noëlle, au secours !... Dites bien à votre amie que... je ne suis pas un « kidnapper » ! Ça, je proteste... — comment dites-vous ? — énergiquement... n'est-ce pas cela ?... Non, non, chère mademoiselle Nicole, je ne suis pas un illu... un illu...

— ...miné ! achève gaiement Nicole. — Oh ! qu'elle est donc terrible !... Mademoiselle Noëlle, au secours !

Noëlle, souriante et réservée, se tait. Que dire ?... Lorsque deux amoureux vous prennent à témoin, c'est pour mieux faire constater leur mutuelle tendresse... Ses propres songeries, du reste, l'entraînent fort loin de Montmorency.

Par la pensée, elle revoit le vaste cabinet de travail d'Olivier Marest.

« Que fait-il, le dimanche ?... se demande-t-elle. Il a bien droit au repos, lui aussi !... Respire-t-il, comme moi, un air pur et vivifiant ?... Ah ! s'il était ici... »

Et elle s'effare, alors, en constatant qu'elle serait toute heureuse de le voir auprès d'elle, marchant à ses côtés, sur ce chemin bordé de claires villas, haute silhouette surmontée de son large chapeau d'intellectuel, ou d'artiste... Elle ne se doute pas qu'au même moment, flânant au soleil le long des quais, sous le prétexte de promener son lévrier, Olivier se livre aux mêmes méditations.

« Elle est bien charmante, décidément, ma petite secrétaire !... Elle travaille comme un « as », d'abord... Et puis, et puis... elle me plaît. Que fait-elle, le dimanche ?... Où passe-t-elle celui-ci ? »

Télépathie.

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Celui qui vole une motocyclette doit-il être condamné au minimum d'un an de prison, comme c'est le cas pour les voleurs d'automobiles ?

Nous voici en présence d'un accusé trouvé coupable d'avoir volé une motocyclette.

Il n'y a pas de doute possible sur la culpabilité de l'accusé. Disons même qu'il a avoué sa faute.

D'autre part il en est à sa première offense et implore la clémence du Tribunal. En vérité, le cas est sympathique.

Une particularité légale surgit cependant quand vient le temps d'imposer la sentence. La Loi fixe le minimum d'un an de prison au voleur d'un véhicule-moteur. Malgré la meilleure volonté au monde, le Président du Tribunal ne peut donc faire mieux que d'imposer le minimum légal.

Aussi le procureur du malheureux accusé soumet-il au Tribunal qu'une motocyclette n'est pas un véhicule-moteur. Dans son cas, par conséquent, le minimum d'un an n'est plus en jeu.

De son côté, le Procureur de la Couronne soutient qu'une motocyclette est un véhicule-moteur et que son voleur ne peut échapper au minimum d'un an.

Le voleur d'une motocyclette est-il COUPABLE ou NON d'avoir volé un véhicule-moteur ?

NON. La motocyclette, pour les fins du droit criminel, ne doit pas être considérée comme un véhicule-moteur. Principe exposé dans un jugement rendu le 8 septembre 1950, aux Sessions de la Paix, à Montréal.

La séance de pose eut lieu presque aussitôt. Sous le prétexte de ne pas déranger l'artiste, les Decleaux, qui le devinaient sérieusement épris de Nicole, s'ingénierent à emmener Noëlle visiter leurs plantations. Ceci permit aux deux jeunes gens d'échanger de ces primes confidences dont on se souvient, ensuite, une vie entière, — si le bonheur futur confirme les premières joies.

Et tandis que leur avenir s'ébauchait ainsi, tandis que, face à face, Nicole et Christian, souriants, bavards par intermittences, muets aussi par moments, se contemplaient, doublement heureux, le petit d'eu malin préparait déjà ses plans.

Ebloui par la « nouvelle Nicole », en robe fleurie et grande capeline de paille, Christian avait sérieusement dit à la jeune fille :

— J'ai vraiment beaucoup de chance de trouver un tel modèle !... Je vous remercie d'avoir bien voulu poser pour moi. Je ferai une copie du portrait et vous offrirai l'original.

Nicole avait souri.

— Et... que ferez-vous de la copie ?

— Je la garderai, avait-il dit avec franchise, en lui offrant la clarté de ses yeux de Nordique. Mais, peut-être l'exposerai-je, auparavant dans une galerie de Paris... ?

D'abord ravie, — car Nicole se sentait fière d'avoir été ainsi remarquée par un peintre de talent et le péché

d'orgueil était parfois son « péché mignon », — elle dit, soudain rembrunie :

— Combien de femmes avez-vous fait poser, ici, depuis que vous vivez en France ?

— Une seule... votre amie, madame Decleaux, avec la permission de son mari. Oh ! c'est une bonne camarade ! Et puis, un tout petit, tout petit bout d'être du sexe féminin...

— Plaît-il ?

— Celui qui dort, pour l'instant, sur vos genoux et que vous tiendrez tout à l'heure dans votre bras replié, contre votre épaule, lorsque j'aurai terminé l'esquisse de votre tête...

— Quoi, Minouche ?... Vous avez peint Minouche ? s'exclame Nicole, amusée.

— Bien sûr... Le modèle était de choix... Mais, ne bougez pas tant !... Si vous le pouvez, naturellement, car vous êtes vive comme un... cabri ! Regardez seulement sur les murs...

Tout en gardant sagement la pose, Nicole lance un regard aux murs de l'atelier et constate avec un vif amusement, que plusieurs portraits de la petite chatte achèvent de sécher...

— Vous m'avez porté bonheur, vous le voyez ? dit gentiment Christian. Et Minouche aussi... Car j'étais invité à exposer dans une galerie d'artistes-animaliers et, jusqu'ici, je ne m'étais guère intéressé aux bêtes, artistiquement parlant. Mais, votre Minouche...

— Eh bien, achevez. Ma Minouche... ?

— C'était une petite bestiole à vous, c'était donc un peu de vous-même, un peu de ce que vous aimez, que j'avais sous les yeux, pendant huit jours, et j'en ai profité aussitôt pour la « croquer », comme vous dites si drôlement, en France !

Il rit. Nicole sourit, avec une certaine coquetterie.

— Je ne suis pas jalouse de ce modèle-là...

— Oh ! vraiment ?

Il posa ses pinceaux sur sa palette et leva les sourcils. Il lui semblait découvrir un monde. « Je ne suis pas jalouse de ce modèle-là... » Cela signifiait que Nicole eût pu mal supporter un autre modèle, une femme, pour tout dire... Oh ! que la vie était donc belle, en cet instant !

— Mademoiselle Nicole, il faut absolument que je dise... à vous, quelque chose...

L'émotion lui rendait son accent nordique. Durant la semaine, afin de pouvoir mieux s'exprimer le dimanche suivant, Christian n'avait cessé de harceler le ménage Decleaux, afin de recevoir des leçons de français, qu'il mettait ensuite à profit lorsque, seul dans son atelier avec Minouche, qui posait pour lui, il lui répétait les conseils de ses amis.

— Tu entends, demoiselle Minouche ? « Une jeune fille... » et non : « Un jeune fille... » Et puis, « amour » — le joli mot, n'est-ce pas, Minouche ? — est masculin au singulier et féminin au pluriel... *Un amour parfait... Des amours parfaites...* Répète, Minouche !... Tu te tais ? Tant pis pour toi, c'est que tu ne peux pas saisir avec quelle tendresse je pense, en ce moment, au mot amour !... Je répète, pour toi : « *Un amour parfaite...* » Non ! Ah ! tu me fais perdre la tête, Minouche ! Ou plutôt, ce n'est pas toi, c'est... ta trop charmante maîtresse !

Et divaguant doucement de la sorte, bavardant tout seul, se confiant éperdument à la jeune chatte, qui se contentait de lui donner, en réponse, des re-

gards reconnaissants, pour les soins dont il l'entourait, Christian, — qui lisait beaucoup en français, par ailleurs, depuis de longues années — avait tout de même fait des progrès étonnants, en huit jours. Aussi Nicole est-elle touchée par cet effort, qui lui semble un véritable hommage. Un double hommage, auquel elle se montre, également, doublement sensible.

La gorge un peu serrée par l'émotion, elle répète :

— Quelque chose ?... Quelle chose, Christian ?

Il ne répond pas tout de suite. Il lui est si doux d'entendre ainsi prononcer son nom, par elle !... Mais, Nicole semblant attendre qu'il parle enfin, il murmure :

— C'est une demande en mariage... Refoulant son émoi, Nicole essaie de plaisanter :

— Pour ma Minouche ?... Oh ! oh ! je n'accorderai pas comme cela la patte de ma Minouche au premier quidam à quatre pattes venu...

— Il ne s'agit pas de votre Minouche... mais de vous-même...

— De moi-même ? Vous me demandez ma patte ?

— Votre chère petite main, si fine et si bien faite... Oui, votre chère petite main à vous e', je l'espère bientôt à moi...

Nicole ne sait que répondre.

« Si vite ? pense-t-elle. Si vite !... Ah ! on peut dire qu'ils ne traînent pas, en Norvège, pour faire leurs déclarations ! »

Elle essaie de temporiser et s'efforce, par sagesse, de boudier contre son cœur. Mais lui insiste, cependant :

— Il ne faut pas mille ans pour se décider, voyons ? gronde-t-il tendrement.

Un bref éclat de rire lui répond.

— Non, pas mille ans, en effet !... Mais, parfois, il est bon de juger un homme durant plusieurs mois, pour le bien connaître... Ma grand-mère, qui était extrêmement intelligente — et maîtresse-femme, avec cela ! — prétendait qu'on ne pouvait vraiment juger d'un prétendant si l'on n'avait auparavant, avec lui et dûment chaperonnée, fait un voyage...

Christian, qui avait repris sa palette, machinalement, la posa pour la seconde fois.

— Au temps de votre grand-mère, chère petite Nicole, les fiancés étaient de chère jeunes petites vieilles choses, qui se disaient des... des sucreries, roucoulaient sous le clair de lune, chantaient des romances et... n'étaient pas plus sincères que moi, en ce moment, je vous le promets. Voyons, Nicole chérie, ajoutez-t-il tendrement... Je ne suis pas un fiancé romantique, je n'ai pas de gants blancs ; vous, vous êtes sans chaperon, car je ne puis nommer ainsi, n'est-ce pas ? votre exquise amie ?... Je sais par nos amis Decleaux que vous êtes orpheline... Alors ?... Me voyez-vous leur demandant, à eux, votre chère petite patte comme vous dites ?... Ou à Minouche, pour sa « maman » ? Ce serait...

— ...suprêmement ridicule, reconnaît Nicole, radoucie et moins nerveuse.

— N'est-ce pas ? Nous sommes bien d'accord ? Alors, pourquoi voulez-vous que je fasse de grandes phrases, pour vous dire cette chose si simple : je vous aime ? Car, dans tous les pays du monde, c'est la chose la plus simple, je vous assure, si elle est pensée et exprimée sincèrement. Mais, ajoutez-t-il, un peu tristement, vous auriez, peut-être, pré-



Un champion!

Seagram's King's Plate

Rye Whisky

Servez Seagram en toute confiance

K.P. 52F

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

L'amour-propre, toujours maître des hommes, corrompt les forts par l'orgueil et les faibles par la vanité. COMTESSE DE SÉGUR

La façon la plus directe et la plus sûre de vivre cette vie avec honneur, est d'être réellement ce que nous désirons paraître. SOCRATE

féré de belles phrases, comme dans les livres?... Vous auriez aimé à être traitée en héroïne de roman, avec tout plein de complications et tout plein de sentimentalité? Alors, là, je dis tout net à vous: « Ce n'est pas mon genre, chère petite Nicole »!

Attendrie, car l'émotion lui rend son accent et le porte à des tournures de phrases exotiques, Nicole proteste, en riant:

— Rien de moins sentimental que moi, Christian. Foin des petits bouquets à dentelle et des gants blancs!... Mais... laissez-moi réfléchir au moins quelques jours.

— Quelques jours? supplie-t-il, impatient. Ah! comme vous êtes lents, en France, pour faire et accepter une déclaration!

— Question de moeurs. C'est encore chez nous, je crois, que l'on voit les plus heureux ménages...

— Vraiment?... Oh! alors, je serai tout plein heureux, pour toute la vie... Car, moi, je sais que j'ai bien choisi... Je le sais déjà.

Toute la vie... Nicole s'émeut de plus en plus et Christian, doucement moqueur, constate, amusé, qu'en dépit de ses grands airs affranchis, Nicole a un coeur extrêmement émotif et tendre. Car, il lit sur son visage ce qu'elle ressent.

— Et puis, reprend-il, avec bonne humeur, au temps de votre chère bonne grand-mère, les amoureux-nés ne voyageaient sans doute qu'en diligence...

— Non pas, tout de même! Vous confondez avec mon arrière-grand-mère!

— ...ou bien, dans des trains qui stoppaient tout le temps et, faisaient cent tours de roues à l'heure! Alors, évidemment, les fiancés, ils avaient tout le temps de s'étudier, de se connaître, de s'aimer et... de se disputer aussi! Nous deux, on ne s'ennuiera jamais, parce que je suis toujours de bonne humeur. Et vous?

— C'est Noëlle qui peut vous répondre. Mais je crois, également, être souvent de belle humeur aussi.

— Alors, c'est le bonheur pour la vie entière... Et puis, vous ne pensez pas assez à Minouche! Voyez si elle est heureuse, ici, Minouche? Hein, Minouche?

Réveillée, la petite chatte baille d'aise. Posant ses pinceaux, une fois de plus, Christian dit:

— Je ne suis pas assez content de mon début... Il manque quelque chose, à ce portrait. Quelque chose de clair, dans le fond, derrière vous... Il faudrait poser, sur le coin de cette commode ancienne, une verrerie... Ne riez pas... Regardez plutôt... Et tout plein de fleurs dedans!

— Crac! le romantisme renaît!

— Eh bien! soit. Allons cueillir des fleurs, dans le jardin, dans notre jardin, comme les amoureux d'autrefois...

Sitôt dit, sitôt fait. Les voilà qui, la main dans la main, courent à travers les allées, comme deux grands enfants très heureux. La gerbe destinée à la « verrerie » du portrait est bien vite cueillie. Mais, par jeu, ils prolongent encore un peu la cueillette, leurs mains se rencontrant sur les tiges qu'ils choisissent. Et soudain, la main de Christian se saisit brusquement de la main de Nicole et, la portant à ses lèvres, il murmure:

— Ah! décidément, comme cette petite patte m'est chère!

La deuxième séance de pose a lieu un peu plus tard. Cette fois, le décor plat à Christian. Les deux taches brunes formées par les boucles de Nicole et Minouche-la-dormeuse, — couchée dans son bras replié, contre son épaule, — se détachent avec art sur le fond clair de l'atelier. Derrière la tête de Nicole s'épanouit la gebe, dont on aperçoit, à sa droite, les tiges plongeant dans un

verre de Venise... Christian est content. Nicole sourit, heureuse. Ils n'ont rien ajouté de plus à leur première conversation et pourtant tous deux savent, maintenant, que l'accord s'est fait, tacitement.

Aussi, lorsque se levant, le jeune peintre dit:

— Merci d'avoir été si sage... Vous méritez une récompense...

Et qu'avancant tendrement son visage vers celui de Nicole, il offre ses lèvres, la jeune fille consent tout naturellement à ce premier baiser, véritable promesse d'amour, et pose simplement les siennes sur celles de Christian...

Le soir-même, dans le charmant « tortillard » qui les ramène vers Enghien, où elles doivent prendre la correspondance pour Paris, Nicole dit à Noëlle:

— Aimes-tu les devinettes? En ce cas, je vais t'en poser une: mon premier est un terme de mépris; mon second est une division du temps, mon troisième...

— N'achève pas, dit gaiement Noëlle. Claire comme le jour, ta devinette!... Tu es fi-an-cée... hein? J'ai bien trouvé?

— Comment le sais-tu?

— J'ai un petit doigt fort bavard... Au surplus, tels deux amoureux, vous vous êtes retranchés, Christian et toi, de notre groupe, sous le prétexte facile de ton portrait... Au fait, en es-tu contente?

— De qui? de quoi?... Du portraitiste, ou du portrait? Eh bien, ma chère petite soeur d'adoption, je vais te faire enfin une confidence: oui, je suis fiancée... au portraitiste. Et j'aime celui-ci encore plus — oh! mais là, cent fois plus! — que mon portrait qui, cependant, prend belle tournure...

— Je suis heureuse, pour toi, ma chérie, de ce bonheur bien mérité, dit tendrement Noëlle, en se penchant sur son amie, pour l'embrasser.

— Pourtant, mon bonheur se voile de tristesse, à la pensée de t'abandonner, bientôt, seule à Paris... Oh! tu garderas mon atelier et tu viendras passer, chez nous, tous les « week-ends ». Mais... ce n'est pas comme si toi-même tu étais heureuse...

— Mais, je suis heureuse, je t'assure, dit franchement Noëlle. Ton bonheur me cause une joie profonde, d'abord, et, en dépit de notre proche séparation, je m'en réjouis sincèrement. De plus, tu sais que j'aime mon travail, auprès de M. Olivier Marest?

— Oui, mais ton propre coeur?

— Il fait dodo, ne le réveille pas! supplia doucement Noëlle. Pour moi, vois-tu, le bonheur ne saurait avoir de visage, puisque...

— Achève, ma chérie.

— Puisque le seul bonheur qui m'eût souri, m'est interdit...

— Interdit par qui? Par quoi?

— Curieuse! reprocha tendrement Noëlle. Curieuse! Je n'en dirai pas davantage...

Et elle se tourna vers la vitre, pour contempler le paysage nocturne, afin de ne pas dévoiler à Nicole le nom de l'homme qu'elle aimait, depuis peu...

CHAPITRE VI

Coeur qui dort...

VRAIMENT, mademoiselle Noëlle, vous êtes d'une distraction à faire pâlir de jalousie les plus distraits des chartistes!

Et sur un bel éclat de rire, Olivier Marest se rapproche enfin de sa jeune secrétaire, auprès de laquelle il vient de s'asseoir, sur un banc du Luxembourg, il y a près de cinq minutes, sans qu'elle ait seulement perçu sa présence.

Noëlle, saisie, lève un front d'abord étonné, puis radieux, et pose sa main dans la grande main protectrice qui se tend vers elle.

— Vous m'avez fait peur, murmure-t-elle. Je me croyais assise, non loin de vous, dans votre cabinet de travail, chacun de nous penché sur ses notes. Aussi, votre phrase m'a-t-elle secouée comme si je venais réellement de commettre quelque maladresse...

— Vraiment, vous étiez près de moi, par la pensée? interroge Olivier Marest, dont la voix s'est subitement attendrie.

Il semble délivré d'un grand souci. Tout s'explique. Se croyant auprès de lui, dans son ombre, il n'est plus étonnant que sa présence réelle n'ait pu l'arracher à son rêve, — si proche de la réalité.

Rassérénié, il dit sur un ton enjoué:

— Et moi, je vous cherchais, tout simplement... Tandis que vous retourniez me rejoindre dans mon cabinet de travail, où je n'étais plus, — oui, je n'ai pu me retenir, aujourd'hui, de vous suivre, presque à mon corps défendant, car enfin, c'est très mal, ce que je fais là, — moi, je guettais le moment où je pourrais enfin vous parler loin de ces quatre murs, de ce décor d'études et de méditations, de recherches et de compilation... Le coeur d'un homme a parfois besoin de détente et celui des savants, croyez-moi, ressemble souvent à celui des autres hommes!

Touchée par le ton respectueux et tendre à la fois, Noëlle ne répond rien, mais écoute. Et soudain, cet homme silencieux, qui s'exprime si nettement, avec un minimum de paroles, lorsqu'il s'agit de son travail intellectuel, se livre en des confidences inattendues. Il parle... Oh! comme il parle!... Il dit ses songeries et ses déceptions, ses joies et ses peines... sa terrible solitude... ses sauvageries de « vieil ours » indécrottable...

Mais, à ces derniers mots, Noëlle relève un front tout joyeux et se met à rire, toute heureuse sans bien savoir pourquoi.

— Pourquoi riez-vous? lui demande-t-il, charmé par ce rire clair, inattendu.

— Ce sont les mots « vieil ours », auxquels vous tenez beaucoup, je le vois bien, et quoi que je puisse pour vous persuader que vous n'en êtes pas un.

— C'est une marotte, en effet, dont je me déferai difficilement... A moins que... qu'un grand bonheur...

— Quel bonheur? se demande tout bas Noëlle, anxieuse et un peu jalouse, soudain. Un homme comme Olivier Marest doit être très courtisé, très sollicité, très adulé... Par qui?...

Point d'interrogation.

Il se lève et elle le suit, machinalement. Ils marchent côte à côte, maintenant, autour du bassin du Luxembourg, où de jeunes argonautes en herbe posent leurs voiliers sur l'onde qui frémit au souffle de la brise. Presque distraitement, c'est lui qui parle; et elle l'écoute avec un ravissement nouveau. Car, à défaut de l'amour défendu, une très grande amitié constitue une belle consolation, dans la vie.

Or, il semble à Noëlle que ce début d'après-midi vient de voir naître une amitié chaude et nouvelle. Olivier Marest, si confiant soudain envers elle, ne lui paraît plus comme un Olympien, environné de nuages, qu'elle se contenterait d'admirer respectueusement du fond de sa vallée... Le voici devenu un homme vrai, avec ses tendresses, ses chagrins, ses illusions et ses désillusions aussi; bref, avec ses grandeurs et ses faiblesses, qu'elle trouve à tout le moins attendrissantes...

Aussi, est-ce très gentiment que, — faisant abstraction totale de sa propre personnalité, — elle dit, le sentant éperdu:

— Vous ne serez plus jamais seul, maintenant. Vous aurez en moi une amie sincère.

— C'est vrai, ma chère petite confidente? demande-t-il, bouleversé.

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Ça, c'est papa... Il a travaillé très tard hier soir, alors c'est défendu de venir ici.

Il lui fait face et la contemple, un peu plus ému qu'il ne conviendrait, sans doute.

— Ah! si vous me compreniez vraiment! lance-t-il soudain, d'une voix tremblante. Si...

CHAPITRE VII

Pensée vole...

Il y a exactement une demi-heure qu'Olivier Marest et Noëlle travaillent ensemble dans le grand cabinet de travail du chartiste, à la suite de leur rencontre au jardin du Luxembourg, de leurs semi-confidences et de leur promenade autour du bassin.

Tenant en main le carnet de notes relevées la veille, par la jeune fille, à la Bibliothèque Nationale, le chartiste va et vient, s'arrêtant parfois pour inscrire une pensée sur le carnet. Il aime ces promenades en chambre, qui le délassent des longues heures passées généralement devant son bureau à lire, écrire, ou parcourir des documents savants. Mais aujourd'hui, après cette heure idéale passée au Luxembourg en compagnie de Noëlle, cet exercice a quelque chose d'inattendue en soi...

Peut-être regrette-t-il sincèrement d'avoir cru bon de retourner vers son cabinet de travail, au lieu de décréter, tout simplement, que la journée était splendide et que tous deux auraient congé, ensemble, jusqu'au soir?...

Il faisait, justement, un vrai soleil d'été. Un de ces coquins de soleils qui vous montent à la tête et vous font divaguer comme écoliers en rupture d'école... Mais, n'était-ce pas bon, justement, par ce jour de printemps, d'errer ainsi, en compagnie de la jeune fille? Qu'avait-il eu besoin, aujourd'hui, de tenter d'arracher à leur couche de poussière toutes les momies de la Vallée des Rois, alors qu'un jeune visage, bien vivant, le hantait décidément davantage, et que tous les poèmes glorifiant la joie, le soleil, la clarté, le bonheur de vivre, revenaient, insidieusement, faire chanter sa mémoire?...

Il suspendit là sa marche et s'immobilisa devant la fenêtre, dont il souleva le store de mousseline. Les Pharaons et les Pharaonnes fuyaient sa pensée, et les rais de soleil, obliquant sur une vitre lointaine, l'attiraient bien davantage. L'un d'eux, soudain, le dépassa, pénétra dans la pièce et fit étinceler la chevelure, quasi féérique de Noëlle, avant de descendre jusqu'à ses grands yeux, qu'il obligea à se fermer.

Comme elle détournait gaîment la tête, afin d'éviter l'éblouissement du rayon taquin, il la contempla en silence, étonné de découvrir dans son regard l'étrange et chaud reflet d'or bruni des personnages mystique de l'Ecole Florentine.

Alors, n'y tenant plus, las de résister à l'appel impératif du « grand dehors », il ferma là son cahier de notes et s'écria :

— Assez de travail comme cela, pour aujourd'hui!... Assez de poussière! Assez de sarcophages et de momies!... Je me demande, parfois, à quoi rêvent les savants, pour se permettre d'arracher ainsi à leurs hypogées ces vestiges des grandes dynasties égyptiennes? Foin des sacrilèges et demeurons en notre XXe siècle qui, pour n'être pas un siècle de tout repos, est quand même le nôtre et à qui nous devons essayer de donner toute notre attention. Mademoiselle Noëlle, je vais vous faire une nouvelle confidence...

La jeune fille avait quitté sa table de travail et, face à lui, demeurait attentive.

— Je vous écoute, dit-elle, encourageant cette explosion de gaité par son bon sourire.

— Oui, je vais vous faire une confidence. Mais, je vous préviens tout de suite qu'elle ne vous surprendra pas...

— Voyons cela...?

— Un, deux, trois!... Je ne suis plus un « vieil ours »!... Non, non, je ne me sens plus du tout un « vieil ours ».

— Vous ne l'avez jamais été, affirma Noëlle, avec une tendre gravité.

— Et c'est vous qui aurez opéré cette transformation! C'est vraiment la Providence qui vous a envoyée à moi, certain jour...

Alors, Noëlle eut une pensée reconnaissante envers le bon vieux serviteur qui s'était montré si pitoyable à sa détresse et avait si bien su plaider sa cause.

— C'est vous, reprit Olivier Marest, qui m'aurez à jamais réveillé de mes songeries négatives, de toute cette vieillesse morale, en laquelle je m'endormais, je m'enlisais... Vrai, vous êtes la Princesse Charmante, créatrice d'éveil... Mais, ma confidence demeure inachevée...

Un peu tristement, soudain, elle pensa :

— Il ne saurait tout me confier, évidemment.

— Non, non, protesta Olivier Marest qui, fin psychologue, avait lu en l'esprit de Noëlle comme en un livre ouvert. Non, vous m'êtes déjà si profondément chère qu'à vous je pourrais, maintenant, tout dire... Non, je n'aurai plus un secret pour vous... Ma vie, du reste, a toujours été une calme vie d'études. Mais, j'éprouve enfin le désir, comme tant d'autres, de vivre aussi un peu pour moi-même... de... d'être... enfin d'aimer et d'être aimé... Là, cette fois, j'ai tout dit!

Il se tut, après avoir ponctué cette dernière phrase d'un coup de tête énergique. Très réservée, soudain, Noëlle, s'efforçant de faire bonne contenance, en dépit de sa désillusion, prononça d'une voix blanche :

— Vous êtes fait pour donner le bonheur. Il ne doit pas manquer, autour de vous, de jeunes filles qui seraient tout heureuses de vous épouser...

— Le croyez-vous vraiment? interrogea-t-il avec finesse, en la regardant en face.

— J'en suis certaine.

— En ce cas, j'ai bien envie de vous instituer mon avocate. Dites, pria-t-il, avec le ton d'un enfant gâté qui réclame une friandise. Dites, vous le voulez bien?

Elle se raidit un peu, avant de répondre, d'une voix basse :

— De tout mon cœur, si je puis vraiment...

— De tout votre cœur, avez-vous dit?

Et très ému lui-même, il plongea son regard au fond des yeux de la jeune fille.

— Noëlle, ma chère petite Noëlle, vous m'aimez donc un peu?

Elle tressaillit et posa sur lui son regard effaré.

— Quoi? c'était donc de moi qu'il s'agissait?

— De vous? Mais, bien sûr, voyons... Ah! ça, vous ne me soupçonnez tout de même pas amoureux de la déesse Isis, ou de la reine Hatshepsout, Pharaonne colérique et déloyale? demanda-t-il gaîment.

— Non, murmura-t-elle, se reprenant enfin à vivre. Mais, autour de vous... Une femme, peut-être... Une jeune fille...

— Ni femme, ni jeune fille. Rassurez-vous. Je suis libre de moi-même et dispose aussi bien de ma main que de mon cœur. Hé là! hé là! que vous arrive-t-il donc?

Il étendit la main, car Noëlle, étourdie de bonheur, semblait vaciller soudain.

— Ma chérie... Revenez à vous... Je vous aime... Le comprenez-vous? Mais, je vous aime comme...

Noëlle ouvrait à nouveau les yeux. Enfermée entre les bras forts d'Olivier Marest, sa tête penchée encore sur son épaule, elle murmura :

— C'est bon, le bonheur!...

— Oh! oui, c'est bon! confirma-t-il, avec une extase profonde. Sans vous, voyez-vous, j'aurais vieilli dans ma triste solitude, le nez allongé sur mes grimoires; je me serais desséché comme ces échantillons du passé qui n'offrent plus aucun intérêt... Sans vous... Mais, que serais-je devenu, sans vous?

« Tandis que maintenant, grâce à vous, je vais être l'homme le plus heureux du monde. Voici longtemps du reste que, d'une façon ou d'une autre, je vous répète mon amour, — à mots voilés, peut-être, — mais il fallait votre jeunesse, pour ne rien deviner depuis tantôt trois mois que nous nous connaissons. Car, je crois bien que je vous ai aussitôt aimée, ma petite chérie... Sentez-vous comme j'aime prononcer ces mots? Votre nom est aussi, pour moi, un émerveillement... Noëlle... Noëlle. C'est un vrai nom de paix et d'amour... Noëlle, Noëlle chérie, dites-moi aussi que vous m'aimez un peu? »

Elle hocha la tête et ses fins cheveux, doux comme de la soie floche, effleurèrent la joue du jeune homme qui, depuis quelque temps, n'aspirait plus qu'à devenir son mari.

— Non, murmura-t-elle tendrement. Non, je ne vous aime pas un peu, je vous aime énormément, mon grand et cher amour... Je vous aime, je puis maintenant le répéter librement: de tout mon cœur...

MARIE-REINE AGHION.



Rien d'étonnant que Tampax soit considéré comme "magique". C'est un produit si petit, si propre—présentant de si nombreux avantages et améliorations pour la femme... celle qui doit faire face au problème millénaire de la protection sanitaire durant "ces jours-là".

Examinons les avantages de ce merveilleux produit moderne inventé par un médecin, approuvé par plusieurs sommités médicales et employé par des millions de femmes. Voici les faits... Tampax se porte intérieurement, absorbe intérieurement et son format n'est qu'une fraction des anciens tampons. Il est fait de ouate surfine comprimée dans des applicateurs individuels le rendant facile d'emploi.

- NI CEINTURES
- NI ÉPINGLES
- NI BANDES
- NI ODEUR

Tampax supprime ceintures, épingles et serviettes externes. Pas d'odeur ni d'irritation. Lorsqu'il est en place, vous en oubliez même la présence! Pas de bourrelets sous les vêtements. Tampax se porte aussi dans la biogaine ou sous la douche. Et, grâce à son petit format, il est facile d'en disposer. Procurez-vous Tampax aux pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. 3 degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom..... (écrire bien lisiblement)

Adresse.....

Ville..... Prov..... TX-52-0215M

Partout où vous trouverez une maison heureuse, dites-vous qu'il y a une femme oublieuse de soi.

RENÉ BAZIN

Vous avez bien tort de vous inquiéter de ce que « les gens » pensent de vous: ce qui les intéresse, c'est de savoir ce que vous pensez d'eux.

Certains ont l'esprit de contradiction si développé, que c'est à peine s'ils arrivent à être de leur propre avis!

GUINON

Celui qui a perdu sa fortune n'a rien perdu; celui qui a perdu sa santé a perdu quelque chose; celui qui a perdu le courage a tout perdu.

LA ROCHEFOUCAULD

NOTRE FEUILLETON

L'INCURABLE CHAGRIN

par RENE VINCY

No 10

« **A** LORS, Juste ne vous a pas surpris ensemble hier au chalet de Foudras ?

— Ça, c'est une autre question. Mme Levasseur, qui retrouvait peu à peu sa respiration, perdit le souffle de nouveau.

— Vous étiez au chalet tous les deux ?
— Nous y étions.
— Qu'y faisiez-vous, dès...
— Que ce n'était pas l'amour ?
— Marie-Josée !
— Nous y jouions à de petits jeux très innocents.

— En ce cas, il est exact que c'est pour toi que M. de Fougeray et Juste se sont battus ?

— Que voulez-vous ? le fabuliste dit toujours vrai : deux coqs vivaient en paix, une poule survint...

— Que ton fabuliste aille au diable ! En attendant, ton fiancé est à la mort...

— Ce n'était plus mon fiancé, puisque j'avais rompu avec lui.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Que voulez-vous que je dise de plus ? Bon débarras ! Il était trop bête, aussi ; qu'on l'enterre !

— Tu es révoltante !... Et qui épouseras-tu, à présent ?

— Quelqu'un de mieux que cet infirme pataud ; quelqu'un qui est riche, qui a un beau nom...

Dame-Châtelaine ouvrit de grands yeux.

— Quelqu'un qui est beau, fin, distingué, et qui m'adore.

— Qui ?

— Celui-là même qui a été le vainqueur de l'autre, dans ce tournoi dont j'étais le prix.

Et la diabolique fille partit d'un fol éclat de rire, tandis que sa mère la considérait avec une expression abrupte.

— Mais oui, maman ! C'est comme ça ! Vous avez beau me regarder comme si j'étais un tremblement de terre, je serai duchesse de Fougeray !

Mais Mme Levasseur reprenait ses sens.

— Ma fille est complètement toquée... soupira-t-elle à part.

Et, tout haut :

— Attends que le divorce soit rétabli, au moins, sotté enfant ! Je sais bien que la duchesse vous a surpris aussi au chalet et qu'elle est rentrée dans sa famille...

— La duchesse ? Quelle duchesse ? Il n'y avait pas de duchesse, maman, que de la main gauche !

— Quoi ? Mme de Fougeray n'était pas la femme légitime du duc ? Qui est-elle alors ?

Marie-Josée redevint froide.

— Ça, Dame-Châtelaine, ça ne regarde personne ; si on vous le demande, vous répondrez que vous n'en savez rien.

— La mort ? La mort de qui ?

— Du Duc. Il se bat demain avec... avec un parent d'Andrée, qui a fini par les retrouver, et alors, dame ! si

Commencé dans l'édition du 15 mars 1952. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Henry de Fougeray poignarde sa femme, Aline de Fontenelles, puis, il part avec Andrée de Croix-Saintes le soir-même de ses noces avec Pierre de la Roche-martel, celui-ci étant appelé aux colonies. Ensuite, Henry fait la connaissance de Marie-Josée Levasseur dont il tombe éperdument amoureux. Celle-ci est cependant fiancée à Juste Hamelin qui l'aime à la folie. Pendant ce temps, Guy de Mareilhes, résolu à découvrir l'assassin d'Aline de Fontenelles qu'il a aimée autrefois, engage deux détectives, Ludovic Manillon et Dick Pim, qui, soupçonnant Henry, partent à sa recherche.

c'est lui qui, cette fois-ci, mord la poussière...

Elle se leva, esquissa un jeté-battu, fit claquer ses doigts comme des castagnettes et, charmante pudeur :

— Alors, c'est dit, je me mets cocotte ou actrice !

— Seigneur-Jésus ! est-ce que je rêve ? balbutia Mme Levasseur en se dressant péniblement sur ses jambes.

Mais Gervaise se montrait.

— C'est Mlle Hortense... annonça-t-elle. Est-ce que je peux, mademoiselle...

— Oui, oui, fais-la entrer, ma bonne.

— Attendez, Gervaise, pria Dame-Châtelaine. Prêtez-moi votre bras et aidez-moi à regagner ma chambre ; je me sens tout étourdie ce matin.

Tout de suite, Marie-Josée entraîna la camériste dans le jardin.

— Mademoiselle a bien reposé ? s'inquiéta Hortense.

— Fort bien, ma belle. La journée avait été si bousculée que j'avais droit à une bonne nuit, et je l'ai eue. Mais qui t'amène si matin ? Y aurait-il du nouveau ?

— Il y a un billet de M. le duc.

— Donne !

Hortense porta la main à sa gorge-rette, mais elle se rappela à temps que c'était le chèque de Mme Hamelin qu'elle avait caché là.

Bigre ! pas de bêtises !

Sa main redescendit à la pochette de son tablier.

— Par exemple, je dois avertir Mademoiselle que c'est la dernière commission que je lui fais.

— A cause ? Tu abandonnes mon parti ? Tu deviens neutre ? Tu passes à l'ennemi ?

— On m'a mise à la retraite, mademoiselle.

— A la retraite ?

— D'office, mademoiselle. On m'a fendu l'oreille, voilà !

— Explique.

— En deux mots : M. le duc m'a réglée.

— Pour quelle raison ?

— Ah bien ! comment qu'il m'a en-quirandée, à son réveil ! Ça l'a fâché que l'on ait pu se promener hier soir dans Maison-Muette comme dans un moulin ! Et puis, il aurait voulu que je lui explique comment Madame était allée au chalet ! Enfin, bref, il m'a saquée et je m'en vais dès demain.

— Ah ! cela, c'est contrariant...

Le visage de Marie-Josée était devenu soucieux.

— Tu vas bien me manquer, surtout si M. de Fougeray est blessé dans ce duel qui risque de faire rater mes combinaisons... Tout allait si bien...

— Mon Dieu, mademoiselle, dit Hortense avec beaucoup de philosophie, il faut subir ce qu'on ne peut pas empêcher. Et puis, je suis bien tranquille, Mademoiselle saura se retourner.

Elle tendit le billet du duc à la jeune fille qui le prit, mais ne l'ouvrit pas tout de suite.

— Que vas-tu faire, Hortense ?

— Je n'ai pas à hésiter. Me replacer par ici ? Non. Je vais aller rejoindre mon Achille à Paris. J'ai quelques économies, on boulottera toujours en attendant que Mademoiselle soit devenue Mme la duchesse.

Marie-Josée soupira.

— Mon duché est bien compromis pour l'instant... Mais enfin, quoi qu'il arrive, sois certaine que je ne t'oublierai pas. D'une façon ou de l'autre, je me débrouillerai toujours ; ça, tu as raison de ne pas en douter. Et puis, j'aurai besoin de toi et de ton ami pour ce que je t'ai dit hier.

Hortense ne se rappelait plus.

— Ce que Mademoiselle m'a dit hier ? A quel propos ?

Marie-Josée montra sa joue balafrée.

— Et ça ?... Crois-tu que je puisse l'oublier ? Et oublier les paroles qui ont précédé et qui m'ont plus cinglée encore que sa cravache ? Andrée a des comptes terribles à me rendre et, je le jure, elle me les rendra, soit que je la frappe dans son enfant, soit que je l'atteigne dans son mari...

Elle s'animait.

— Et je ne l'ai pas mise en pièces sur l'instant ? Je n'y comprends rien. Une panique qui m'a saisie lorsque j'ai vu aux prises le duc et cette brute de Juste, et je me suis sauvée... Je ne me rappelle même pas comment je suis rentrée ici, comment j'ai évité tout le monde, mais je sais que j'ai pleuré de rage pendant plus d'une heure, dans ma chambre, en mordant mes oreillers ! Et tu voudrais que je ne me venge pas !...

Hortense approuva sans ambages :

— Mademoiselle a raison, d'autant plus qu'elle risquait d'être défigurée. Ça été là un maître coup.

— Ce n'est rien ; la peau n'a pas été coupée ; il n'y paraîtra plus dans quinze jours. Mais laissons cela ; nous en reparlerons le moment venu.

— Oui, mademoiselle. Je serai toujours à la disposition de Mademoiselle ; j'ai confiance en son avenir ; elle réussira dans tout ce qu'elle entreprendra. Mais si Mademoiselle lisait le billet que je lui ai remis ?

— Au fait... je l'oubliais. Marie-Josée décacheta le pli. Son sourcil se fronça.

Elle lisait :
« Les événements d'hier ont eu, mon amie, des conséquences inattendues que je ne puis vous dire aujourd'hui, car elles m'obligent à être absent toute la journée.

« Voulez-vous attendre gentiment que je vous demande une entrevue ?

« Je suis tout vôtre.

« H. de F. »

— C'est un peu sec, murmura l'intrigante ; il ne veut pas se compromettre ; mais... nous verrons bien.

Elle releva les yeux.

— Est-ce que le duc avait déjà quitté Maison-Muette lorsque tu en es partie ?

— Pas encore, mais la voiture était attelée, et M. de Fougeray avait averti qu'il ne rentrerait pas déjeuner...

— Oui. Il va se chercher des témoins. Il prendra sans doute M. d'Estrelles et son ami Fourville, qui sera trop heureux d'être mêlé à cette affaire, bien qu'ils se soient battus un peu froid l'autre soir... à cause de moi.

Marie-Josée réfléchissait.

— Hortense, reprit-elle, il faudra que je sache où et quand exactement se passera ce duel.

— Bien, mademoiselle.

— Toi qui sais si bien à quoi servent les portes...

— Mademoiselle peut être tranquille.

— Tu comprends, il faudra que je sois sur le terrain.

— Mademoiselle veut-elle se jeter entre les combattants, comme dans un roman que je lisais l'autre soir ?

— Non, ma fille ; je ne suis pas un personnage de roman, moi, et je tiens à ma vie d'abord. Simplement, je veux être spectatrice d'un combat qui doit décider de mon avenir.

— J'ai compris.

— Maintenant, il ne serait pas mauvais que l'on crût dans le pays, où l'on commence à jaser beaucoup, que ce duel a lieu avec un parent de ton ex-maitresse, qui serait une jeune fille que M. de Fougeray aurait enlevée.

— Oui ?

— C'est ce que j'ai déjà raconté à ma mère, et c'est une version très vraisemblable.

— En effet.

— Tu comprends bien, Hortense, que tous nos secrets ne doivent être qu'à nous, et qu'il est inutile que d'autres viennent y fourrer le nez ?

— Je comprends.

Mam'zelle Judas était rêveuse.

— C'est égal, dit-elle lentement, ça m'a produit un drôle d'effet, ce matin, tandis que M. le duc m'embouchait... Je me disais : et penser que d'un seul mot je pourrais lui fermer le bec ! Au fond, ça ne fait pas peur à Mademoiselle ?

— Quoi ? Qu'il ait... tué sa femme ?...

— Dame ! ce n'est déjà pas si rassurant pour celle qui prendra la suite.

Marie-Josée haussa les épaules.

— Bah ! cela ne me préoccupe guère. On tue une fois, on ne tue pas deux. Et même son crime me rapprocherait plutôt de lui.

— Oh !

— Je le prenais pour un mannequin comme tous les autres. Pas du tout. C'est un homme, et un passionné, au moins! Aussi, qui sait? A présent, je suis capable de l'aimer pour de bon.

Hortense fit un soubresaut. Elle était bien gangrenée, mais pas encore à ce point-là...

Toutefois, comme il ne faut jamais disputer des goûts ni des couleurs, elle se contenta de demander:

— Mademoiselle ne répond pas à M. le duc?

— Si.

Marie-Josée se dirigea vers un massif de roses blanches, y choisit la plus belle, la cueillit et, la tendant à la soubrette:

— Remets-lui cette fleur.

Et riant:

— C'est un emblème; il comprendra. Mais ne la froisse pas en route!

CHAPITRE XV

Veille de combat

Sur le quai de la gare de Folligny, M. de Mareilhes attendait l'express d'où devaient descendre, pour changer de train, les deux amis à qui il avait télégraphié dès la première heure de ce jour.

Ces deux amis étaient M. de Roche-grise, qui faisait un séjour à Paris, et M. de Sauves, un ancien camarade de club, avec qui il avait renoué depuis son retour en France.

Il allait être huit heures.

Le soir était doux et tiède.

Guy de Mareilhes, en faisant les cent pas, songeait avec mélancolie aux événements qui venaient de se dérouler et à ceux qui suivraient.

Et il se sentait étrangement las de tout.

Une réaction se faisait en lui.

Il avait vécu dans une telle fièvre, depuis le moment qu'il avait appris la fin tragique d'Aline...

Aussi tragique que mystérieuse...

A présent, le mystère n'existait plus. Il avait voulu qu'il fût éclairci; il l'avait été. Mais il en demeurait accablé, comme anéanti.

Chère Aline, exquise et sublime amoureuse... C'était elle qui l'avait posée autour de sa mort, cette énigme dont l'on avait si longtemps cherché la clef.

Or, demain, il se retrouverait en face de M. de Fougeray, une épée ou un pistolet à la main.

Qu'en adviendrait-il?

La haine que lui portait l'assassin démasqué n'était pas moindre que celle qu'il lui avait vouée lui-même.

Ce duel serait sans merci de part et d'autre.

Il était donc plus que probable que l'un d'eux vivait ce soir le dernier soir de sa vie.

Était-ce lui?

Était-ce le duc?

Le petit vicomte envisageait cette alternative sans émoi, mais non avec indifférence.

Il lui était égal de mourir, mais il n'eût pas voulu que son adversaire lui survécût.

Quelle dérision du destin, si c'était le justicier qui tombait sous les coups du coupable!

Aline... Aline...

Il la revoyait, si belle, si pure... Elle se dressait au fond de sa mémoire, avec son charme adorable... Il entendait la musique de sa voix, et il retrouvait la grâce de son sourire mélancolique et charmant...

Oh! comme il le haïssait cet homme qui, après lui avoir volé Aline, n'avait pas su la rendre heureuse, l'avait fait pleurer, l'avait fait souffrir et puis, l'avait tuée parce qu'elle le gênait.

Et M. de Mareilhes se souvenait de ces deux jeunes femmes aperçues hier dans le hall de Maison-Muette.

L'une d'elles était assurément celle pour qui le duc avait tué.

Qu'allait-elle devenir, maintenant qu'elle savait?

Confusément, le vicomte se rappelait ce que lui avait dit d'elle Manillon, et sa colère s'en augmentait.

Quel misérable que ce Fougeray! Quel être néfaste pour tous ceux qui l'approchaient!

Oh! il le tuerait sans pitié! Il fallait qu'Aline ne fût pas seule à avoir froid dans la terre.

La morte avait dit:

— Il n'est pas méchant... Il se repentira un jour de m'avoir tant fait pleurer...

Lui? Se repentir? Jamais!

Il était de ceux qui, dotés d'un orgueil satanique, ne se repentent d'un crime que par de nouveaux forfaits.

Ne l'avait-il pas prouvé en enlevant cette jeune femme à son mari, et en détruisant un foyer tranquille?

La petite gare s'emplissait de bruit; des sonneries tintaient longuement, avec des résonances argentines; des employés passaient, poussant des chariots de bagages.

— Reculez-vous, monsieur, voici l'express.

Un énorme feu rouge étincelait dans le crépuscule, se rapprochait; un fracas de roues emplissait le silence du soir, et le train entra en gare. Une dizaine de voyageurs descendirent.

Guy de Mareilhes s'élança.

— Comment, vous êtes venu au-devant de nous? s'exclama M. de Roche-grise.

— Ça c'est une gentille attention! remarqua M. de Sauves.

— Mais, fit le vicomte, comme vous avez plus d'une heure à attendre la correspondance, j'ai pensé qu'il était très simple que nous passions cette heure-là à dîner ensemble.

M. de Roche-grise se mit à rire.

— Ce Mareilhes... Jamais les idées de tout le monde...

M. de Sauves examinait la gare à travers son monocle, et, d'un air un peu dégoûté:

— Il y a un buffet, dans ce patelin-là?

— Non, il n'y a pas de buffet, expliqua le vicomte; mais il y a un restaurant tout de suite à la sortie, où j'ai déjà commandé le menu. Assurément, vous n'y reconnaitrez pas la cuisine du Café Anglais, mais, à la guerre comme à la guerre!

Guy de Mareilhes leur serrait cordialement les mains.

— Et, tout d'abord, merci à vous, mes amis, d'avoir si obligeamment répondu à mon appel.

— C'était la moindre des choses, répliqua M. de Roche-grise, avec son aménité ordinaire.

Ils s'étaient mis à marcher.

M. de Sauves, un jeune clubman très long et très blond, qui affectait un bon garçonisme un peu vulgaire, et qui contrastait avec M. de Roche-grise, bien gentilhomme, celui-ci, avec sa prestance d'ancien officier de cavalerie, émit, d'un ton pince-sans-rire:

— Drôle d'idée, tout de même, d'être venu chercher une affaire dans un pareil pays! Quel est le villageois que vous voulez mettre à mal?

— Il ne s'agit pas d'un villageois, mon cher Sauves.

— Ah!

— Mon adversaire est bien connu de vous et de Roche-grise.

— Tiens... tiens... Et c'est?

— M. de Fougeray.

— Le duc Henry?

— Lui-même.

— Il est donc par ici? Lui, en Normandie! On le disait en Russie, au diable, je ne sais où au juste...



By Appointment
Scotch Whisky Distillers
To the Late King George VI
John Dewar & Sons Ltd.

Ne varie jamais

**"DEWAR'S
SPECIAL"**

SCOTCH WHISKY

En bouteilles de 40 onces et de 26½ onces

DISTILLÉ, MÉLANGÉ ET EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE

FQ31H

LE FILM magazine de cinéma sous un format plus pratique

A compter du numéro de mai, LE FILM, le plus ancien et le plus populaire de tous les magazines de cinéma canadiens, sera présenté sous *format de poche*.

Nos lecteurs et lectrices réclament cette innovation depuis longtemps et nous sommes heureux de pouvoir enfin accéder à leur demande.

LE FILM aura 56 pages et contiendra, malgré ses dimensions réduites, plus de PHOTOS et de Texte que le magazine actuel.

Il comprendra, comme par le passé, un joli ROMAN D'AMOUR complet.

Et son prix reste le même: 10 cents l'exemplaire.

LE FILM, comme *Le Samedi* et *La Revue Populaire*, est la propriété de Poirier, Bessette & Cie, Limitée, — la plus vieille maison d'édition de magazines du Canada français.

LE FILM, 975 - 985, rue de Bullion, Montréal. — Tél: PLateau 9637

— L'on revient de partout.

— Comme c'est bizarre...

— En effet, dit brièvement M. de Roche-grise. Il y a bien longtemps que l'on n'avait entendu parler de Fougeray.

Il était devenu songeur.

C'est qu'il venait de se transporter à quelques mois en arrière, à ce soir où, à Monte-Carlo, il s'était rencontré avec le vicomte retour d'un long voyage.

Il se rappelait presque mot pour mot leur entretien, qui avait uniquement roulé sur la duchesse Aline, de qui la mort était encore récente...

Il se rappelait les confidences de son infortuné ami...

Il se rappelait surtout le serment proféré par Guy de Mareilhes, se jurant de retrouver l'assassin de celle qu'il avait aimée, et de le livrer à la justice...

Il se rappelait enfin que, tout dernièrement, à Paris, le vicomte lui avait confié qu'il avait bon espoir de voir se terminer bientôt, et heureusement, la tâche qu'il avait assumée.

Était-ce donc Fougeray qui avait tué la duchesse Aline ?

En ce cas, pourquoi Mareilhes ne l'avait-il pas livré à des juges ? Pourquoi un duel, dont le coupable avait la chance de sortir indemne ?

Cependant, l'on était arrivé au restaurant, et une petite servante avait introduit les trois dîneurs dans le cabinet où le couvert était dressé.

M. de Sauves demanda tout de suite à se laver les mains.

— Vous ne venez pas, Roche-grise ?

— Je vous suis.

Et, dès qu'il fut en tête-à-tête avec M. de Mareilhes :

— Je ne veux pas être indiscret ; vous ne me répondrez que si cela vous plaît. Pourquoi vous battez-vous avec le duc ?

Le vicomte eut un sourire triste.

— Je n'ai pas à vous répondre, mon cher Roche-grise ; vous l'avez déjà deviné, je l'ai compris.

— Ainsi, l'assassin de Saint-James ?

— C'est lui. L'on n'avait pas tort de le soupçonner.

— Mais, vous en êtes sûr ?

— Il a avoué devant moi.

— Et vous ne l'avez pas fait arrêter ?

Guy de Mareilhes secoua la tête.

— C'eût été aller contre le voeu suprême de la morte.

M. de Roche-grise fixa sur le vicomte un regard étonné.

— Je vous conterai cela ; c'est une histoire pathétique ; mais je ne puis en parler devant Sauves, car c'est un secret qui devra demeurer entre nous.

— Bien, Mareilhes.

Et, lui prenant les mains :

— Mon pauvre ami... murmura-t-il.

•

Ils dinaient.

Des fleurs des champs égayaient la table ; la fenêtre ouverte donnait sur un gentil jardin ; M. de Sauves avait daigné trouver le potage excellent.

— Alors, reprit ce gentleman, en se faisant verser du madère, si l'on débrouillait un peu la situation, hein ! Mareilhes ? Je ne suis au courant de rien, et j'ai horreur des gaffes, surtout en matière aussi délicate. D'abord, il y a duel et duel, et l'on sait bien que deux galants hommes peuvent aller sur le présans avoir l'intention de se porter en terre. Est-ce sérieux, ici ?

— C'est très sérieux, dit le petit vicomte.

— Donc, pas de tentative de conciliation au préalable.

— Ce serait inutile.

— Voici déjà un point acquis. A présent, à qui appartient la qualité d'offensé ?

— A M. de Fougeray.

— Ce sera donc à nous d'attendre ses témoins ?

— A nous, oui. Du reste, en recevant votre télégramme m'annonçant votre arrivée, j'ai fait tenir un mot à mon adversaire, lui indiquant que je me tenais à ses ordres dès demain matin. Ses témoins se présenteront donc à la première heure à l'hôtel où je suis descendu, à Avranches, et où je vous ai retenu des chambres.

M. de Sauves approuva.

— C'est parfait. Une autre question : quelle est la cause de la querelle ?

M. de Roche-grise regarda M. de Mareilhes, qui supportait cet interrogatoire obligatoire avec beaucoup de patience.

Le petit vicomte s'exprima posément :

— Mon cher Sauves, mon cher Roche-grise, veuillez ici me permettre de me dérober. Le différend qui nous met aux prises, M. de Fougeray et moi, est d'ordre essentiellement privé. Vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas, d'une réserve qui m'est absolument imposée ?

M. de Roche-grise acquiesça d'un geste ; mais M. de Sauves crut devoir dire, comme la servante apportait des croquettes de veau, que devaient suivre des aubergines aux tomates :

— Assurément, Mareilhes ! car nous comprenons sans peine qu'il y a là-dessous quelque jolie personne de qui doit être respecté l'incognito.

Il se croyait spirituel, il n'était que maladroit.

Il ne remarqua pas que Guy de Mareilhes avait légèrement pâli, et reprit, la servante refermant la porte sur elle :

— Abordons le dernier paragraphe : à quelle arme tiendrez-vous, et quand la rencontre ?

— L'arme m'est indifférente, le choix en est d'ailleurs à l'offensé. Pour ce qui est de la rencontre, il me serait agréable qu'elle ne fût pas différée.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'elle pourrait être fixée à demain, dans l'après-midi.

Le plus beau métier d'homme, c'est le métier d'unir les hommes.

SAINT-EXUPÉRY.

La médecine est un libre-échange : le malade prend l'avis du docteur et le médecin prend la vie du malade...

VINET

— Oh ! oh !

M. de Sauves objecta :

— Ce ne serait pas très correct.

— Bah ! fit M. de Roche-grise.

— Pardon, mon cher ; c'est que notre responsabilité est engagée. Parbleu ! s'il s'agissait d'un duel à la papa... Mais, à la résolution de notre ami, je prévois de la casse, et les tribunaux de la province ne sont pas tendres...

— Nous antiderons les procès-verbaux, et nous serons à couvert, coupa M. de Roche-grise, que le formalisme de son compagnon agaça.

— Au fait, c'est un moyen.

— Mais oui, Sauves, mais oui... Et parlons d'autre chose.

Et l'on parla de Paris, qui se faisait désert de Parisiens, qu'envahissaient la province et l'étranger, ainsi que tous les ans après le Grand Prix.

— Moi, disait M. de Sauves, je ne le quitte qu'au moment de la grande semaine de Deauville.

Et il abonda en anecdotes de club et de coulisses, que Guy de Mareilhes écoutait distraitement et M. de Roche-grise avec ennui.

D'ailleurs, ce duel lui causait à l'avance une mauvaise impression.

Une catastrophe était dans l'air, et il craignait que la victime ne fût son ami.

« Car il n'est pas veinard, le pauvre... se disait-il. Riche, charmant, de bonne famille, tout pour être heureux, et jamais rien ne lui a réussi... »

Et, avec un soupir retenu :

« Comme c'est bête, la vie, tout de même, quand ça s'y met. »

CHAPITRE XVI

La catastrophe

C'ÉTAIT le lendemain matin.

La petite bonne de l'hôtel vint avertir M. de Mareilhes, qui se trouvait dans la chambre de Manillon :

— Monsieur, vos invités vous attendent chez vous. Les deux autres messieurs viennent de s'en retourner.

— Merci, mademoiselle ; voulez-vous répondre que j'y vais tout de suite ?

La mignonne s'en alla faire la commission ; elle était bien intriguée.

« En voilà des affaires ! pensait-elle. Si ça continue, la maison va être trop petite pour tous les amis de ce monsieur... Mais, pourquoi toutes ces allées et venues ? Bah ! le patron dit que ça ne regarde personne, puisque ça fait marcher le commerce... »

M. de Mareilhes avait continué de parler à Manillon, tandis que Dick Pim écoutait, bien sagement.

— Je vous remercie de vouloir assister à ma rencontre avec M. de Fougeray. Je vous informerai de l'endroit et de l'heure, et vous vous rendez de vous-mêmes, car vous concevez que je ne puis vous présenter à mes témoins, dont l'un surtout ne doit pas même soupçonner pourquoi je me bats.

— Cela va de soi, monsieur le vicomte.

Dick Pim opina du chef.

— De la sorte, reprit Guy de Mareilhes, vous vous chargeriez de Françoise, qui tient aussi à voir le combat. Elle a la certitude que l'assassin de son Aline est condamné. « J'ai presque vu le crime, m'a-t-elle dit tout à l'heure, je veux être à l'exécution. » En somme, c'est sans inconvénient ; elle est très calme, ce matin ; elle ne vous embarrassera en rien.

— Tout à votre service, monsieur.

— C'est vraiment un grand seigneur... murmura Manillon.

— Ouï, fit Dick Pim, tout enflammé. Aussi, que par malheur de Fougeray en fasse un mort, et je promets à ce gentleman assassin un coup de poing dans l'estomac à lui retourner le coeur sens devant derrière !

— Eh bien ! mes amis, comment cela s'est-il passé ? demanda le vicomte, en retrouvant M. de Roche-grise et M. de Sauves chez lui.

— Le mieux du monde, répondit celui-ci avec bonne humeur. MM. d'Estrelles et de Fourville sont de parfaits galants hommes. Du reste, d'après le peu de temps qu'a duré notre conférence, vous devez comprendre que nous avons été tout de suite d'accord.

— De sorte que ?

— Tout est réglé.

— C'est définitif ?

— C'est...

— Alors ?

— Vous vous battez cet après-midi ainsi que vous le désiriez.

— A quelle heure ?

— Cinq heures.

— Où cela ?

— Dans la propriété de M. de Fougeray. C'est ce que l'on a trouvé de plus pratique ; les domestiques seront éloignés ; l'on y sera chez soi.

— Quelle arme choisie ?

— Le pistolet.

— La distance ?

— Vingt pas. Et autant de balles qu'il faudra pour un résultat.

Guy de Mareilhes fut satisfait.

— C'est très bien. Je crois que l'on ne brûlera pas de la poudre aux moineaux. M. de Fougeray tire bien, et je ne tire pas mal. Nous tirons à volonté ?

— Au commandement. A tout hasard, j'avais pris des pistolets chez Gastinne, qui les a chargés et cachetés dans leur boîte ; ils pourront servir.

Le hasard décidera.

— Assurément. Ainsi, tout cela vous va, Mareilhes ?

— Je vous le répète, c'est très bien ; tous mes remerciements.

— Il reste toutefois un détail à régler.

— Quel ?

— Celui du médecin à trouver ; mais, si vous voulez, je m'en chargerai. J'ai besoin de trotter ; vous savez que je reste difficilement en place, et cela me fera gagner l'heure du déjeuner.

— Faites, mon cher Sauves.

— Eh bien ! à tout à l'heure.

M. de Roche-grise, le camarade parti, haussa furieusement les épaules.

— Qu'est-ce que vous avez, mon ami ? demanda le vicomte. Il y a quelque chose qui vous chiffonne ?

— Oui, la légèreté de Sauves. Il arrange tout cela comme un pique-nique, cet animal-là ! On ne croirait vraiment pas qu'il y a ici des vies humaines en jeu...

Guy de Mareilhes sourit.

— C'est lui qui est dans le vrai, pourtant. Le devoir des témoins, dans un duel, est de donner confiance à leur client, et de ne pas arborer des mines de croque-morts. Et puis, Roche-grise, pensez-vous qu'en ce qui me concerne je prends la chose au tragique ? Si vous saviez combien la vie me pèse... combien elle m'est à charge maintenant... Je songeais hier, en vous attendant : il me serait doux de mourir, si M. de Fougeray devait être en même temps mortellement frappé...

Il se jeta dans un fauteuil, et, avec une lassitude infinie :

— Si je dois continuer de vivre, que ferai-je de la vie ? Aline n'étant plus et Aline étant vengée, je n'ai plus rien à faire sur la terre. Alors, aller m'enterrer à la Trappe ? Retourner auprès

de mon ami le radjah de Guanarah ? Dans tous les cas, ce sera attendre la mort dans la tristesse et la désolation...

M. de Rochebrise le considérait avec une pitié attendrie.

— Secouez-vous, que diable ! Il m'est venu des idées de voyager ; accompagnez-moi ; nous courrons des aventures ensemble. Je vous guérirai ; vous oublierez.

Guy de Mareilles ne répondit pas à cette offre amicale.

— Je vous ai promis hier de vous dire pourquoi j'ai laissé sa liberté à l'assassin de la femme que j'aimais. Ecoutez-moi, Rochebrise, et vous me direz ensuite si l'on peut oublier une créature qui était certes d'essence divine.

M. de Rochebrise s'assit, et le petit vicomte commença de parler.

•

M. de Sauves rappliqua un peu avant midi, tout triomphant et tout hilare.

— Je vous ai trouvé comme médecin, ou plutôt comme chirurgien, un type épating !

M. de Rochebrise voulut se moquer de lui.

— Un rebouteux ? Un sorcier de campagne ? Un jeteur de sorts ?

— Riez ! Je vous le donne en mille. — Accouchez donc, bavard !

— Un maître de la science moderne... — A Avranches ?

— Oh ! il n'y est que de passage. — Qui ?

— Lejeune ! le Professeur Lejeune ! Ah ! ça vous en bouche un coin, hien ? Et M. de Sauves s'expliqua.

En quête du meilleur praticien de la ville, il avait été envoyé chez le docteur Leroux.

Il était mal tombé, celui-ci étant justement retenu par M. de Fougeray.

— Seulement, monsieur, j'attends à trois heures mon grand confrère et cher maître Lejeune, pour une consultation dans les environs.

— Lejeune ? avait fait M. de Sauves ; mais je ne connais que lui. Nous chassons tous les ans ensemble, chez le duc de Réthoré.

— Eh bien ! vous le déciderez facilement. Que notre consultation ait lieu à cinq heures ou à quatre, c'est sans importance ; Lejeune fera d'une pierre deux coups, d'autant plus que ça se passera dans les mêmes parages. Revenez à trois heures, et vous le rencontrerez ici.

M. de Sauves était tout fier. — N'est-ce pas une action d'éclat, Mareilles ? Avec Lejeune, on peut être tranquille ; il ressuscite les morts.

Le vicomte remercia mollement, il ne tenait pas à être ressuscité : mais M. de Rochebrise fit de grands compliments au clubman.

« Pour une fois, se disait-il, cet étourneau a rencontré un hasard heureux... »

•

Cette fin d'après-midi était radieuse. Pas un nuage dans le ciel, d'un bleu de turquoise.

Dans le hall, allongés dans des rockings, fumant le cigare et buvant des boissons fraîches, Henry de Fougeray et ses témoins attendaient qu'il fût cinq heures.

M. de Fourville faisait l'important, à son accoutumée. Ainsi que l'avait prévu Marie-Josée, sa rancune n'avait pas tenu contre le plaisir et l'honneur d'être l'un des témoins de « son » duc. Et il se gargarisait par avance des phrases dont il enguirlanderait son récit, pour ses intimes.

Un seul point noir dans son gros contentement : l'ignorance où Henry de Fougeray avait laissé ses seconds des motifs de l'affaire.

Imitant la réserve de son adversaire, il avait déclaré brièvement :

— Raisons d'ordre strictement privé.

M. d'Estrelles ne s'était pas mis, lui, martel en tête à ce sujet. C'était l'un de ces gentilshommes de campagne, grands et gras, hauts en couleur, qui vivent sur leurs terres un peu à la façon des hobereaux d'autrefois, et qui ne prennent que la chasse, la table et le jupon, n'allant jamais chercher midi à quatorze heures. Or, le déjeuner servi à Maison-Muette ayant été succulent et copieux, M. d'Estrelles digérait, béatement.

Henry de Fougeray se montrait parfaitement calme et indifférent, sans aucune ostentation.

Il regardait, par le window grand ouvert, le parc tout entier frissonnant sous le souffle d'une brise légère ; mais sa pensée était loin d'ici.

Pourquoi le reportait-elle à un peu plus d'un an en arrière, à ce soir où il avait sauvé la vie à Andrée, où il lui avait avoué cet amour dont il était dévasté...

Quelques mois écoulés ; qu'en restait-il, de cet amour ?

Du dégoût, du mépris, de la haine chez Andrée, et, chez lui, rien que l'ennui d'heures pénibles, cruelles ou tragiques.

Pour Andrée, il avait tué, connu tous les remords, toutes les sourdes épouvantes qui hantent les criminels, et la jeune femme lui était devenue étrangère ; mais le souvenir de son meurtre ne l'avait pas quitté.

Sans le harceler, ainsi qu'aux premiers temps, il lui revenait, pour ainsi dire, par bouffées intermittentes, comme en ces derniers jours, par exemple, et cela ne cessait pas d'être assez douloureux.

Mais sans doute allait-il à présent connaître quelque quiétude, puisque Aline lui avait pardonné avant d'expirer.

Pauvre femme...

Ah ! elle l'avait aimé, celle-là ! Mourant de sa main, elle n'avait songé qu'à le sauver, et c'est bien certain qu'il eût été perdu, sans les mensonges qu'elle avait imposés à Françoise.

Quel beau geste d'amoureuse... Il en ressentait plus d'orgueil que d'émotion ; il en était davantage flatté que touché, et c'était peut-être parce que son cœur s'était lentement desséché au cours des mois vécus aux côtés d'une femme qu'il en était arrivé à haïr de toutes les forces d'un amour mort !

M. d'Estrelles et M. de Fourville s'étaient mis à causer récoltes, chasse, à échanger des potins sur des connaissances mutuelles.

Henry de Fougeray ne les entendait pas.

L'image de Marie-Josée venait de s'imposer à son esprit, avec tout le cortège des événements qui avaient accompagné leur dernier rendez-vous.

Et il se sentait délicieusement troublé. N'eût-elle pas été à lui, sans l'arrivée bien intempestive d'Andrée et de ce Juste Hamelin, qu'il avait dû mettre par terre pour en être délivré ?

Enfin, ni celle-là ni celui-ci ne se jetteraient plus désormais à la traverse de leur intrigue.

Seulement, il se demandait comment et dans quelles conditions il allait renouer avec la jeune fille.

Tout ce plan qu'il avait naguère si laborieusement conçu était aujourd'hui sans objet.

Andrée et Juste ne seraient plus là pour couvrir leurs amours.

Alors ?

Franchement, dire à Marie-Josée :

— Andrée n'était pas ma femme ; je suis libre et vous l'êtes ; voulez-vous devenir la duchesse de Fougeray ?

Bigre ! Cela demandait réflexion.

Après tout, elle était une Bertheaume ; elle avait de la race et de l'éducation, elle saurait tenir son rang.

Pas le sou ? Il était riche pour deux. Là n'était pas l'obstacle.

Il était ailleurs.

Marié une première fois, ayant de peu manqué de l'être une seconde, et s'étant presque aussitôt repenti d'avoir épousé Aline comme d'avoir enlevé Andrée, il appréhendait d'être de nouveau enchaîné.

Et cela d'autant plus que Marie-Josée n'était point sans l'inquiéter, encore qu'il ne démêlât pas bien pourquoi.

Quoiqu'il fût loin d'imaginer les ténébreuses machinations de la jeune fille, et qu'elle eut pénétré le secret de sa liaison avec Andrée, il n'avait pu s'empêcher de se dire, encore ce matin même :

« Andrée est intervenue bien singulièrement à temps au chalet, alors que Marie-Josée et moi connaissions seuls notre rendez-vous... Je ne parle pas de Juste ; celui-là avait des doutes depuis le jour de Fourville ; il était sur l'oeil ; il a dû nous espionner ; c'était dans l'ordre... Mais Andrée, qui n'avait pas l'ombre d'un soupçon !... Et puis, qui donc a révélé notre retraite à Mlle de la Rochemartel, qui est intervenue, elle aussi, bien singulièrement à temps pour emmener sa cousine ?... Que tout cela est bizarre... S'il y avait une main de femme, là-dedans ?... La main de Marie-Josée ?... Mais non. Pourquoi ? C'est absurde ! »

En tout cas, il ne renonçait pas à la jeune fille.

Par ses avances, par ses reculs, par son manège de rouée et de coquette, elle l'avait affolé jusqu'à la déraison, et il l'aurait, à n'importe quel prix.

Il voulait ces yeux sous ses yeux, cette bouche sous sa bouche, ce corps dans ses bras.

— Cinq heures moins cinq... fit la grosse voix de M. d'Estrelles. Nous pourrions peut-être gagner le parc, car ces messieurs ne vont pas tarder. Vous avez donné les ordres nécessaires, Fougeray ?

— Oui, ne vous mettez pas en peine ; on les conduira à l'endroit choisi.

Le duc s'était levé avec nonchalance ; mais un petit frisson froid l'avait parcouru.

« Je fais des projets pour demain, se railla-t-il intérieurement, et je serai peut-être mort dans un instant. »

Il n'avait jusqu'en cette minute qu'incidemment envisagé cette désagréable éventualité ; mais voici qu'elle s'imposait soudain à lui, et qu'elle le troublait.

Est-ce que tout ne finit pas par se payer, ici-bas ?

Si ce Mareilles exécré avait été choisi par le destin pour lui faire expier et Aline assassinée, et Andrée déshonorée, trahie, abandonnée sans un regret, et son enfant renié avant même qu'il n'eût vu le jour ?

— Ah ! messieurs, excusez-moi ! Mais enfin, je ne suis tout de même pas en retard ! C'est que j'ai été retenu par mon illustre maître le professeur Lejeune, qui va assister votre adversaire, monsieur le duc.

C'était le docteur Leroux qui s'annonçait, tout essoufflé, serrait des mains maladroitement, empêtré de sa trousse et de sa boîte à pansement.

— Et ça va, monsieur le duc ? Pas de nervosité ? Pas d'angoisse précoce ?

— Allons donc, docteur ! me prenez-vous pour un apprenti ? répliqua tranquillement Henry de Fougeray.

Mais le froid de la mort était déjà au cœur de ses os.

Hortense poussa la porte de la lingerie, où Marie-Josée attendait depuis déjà un bon bout de temps.

— C'est le moment, mademoiselle. Tout le monde se dirige vers la clairière.



CHERMAMY, fabricant bien connu d'articles de toilette de qualité, présente une nouvelle création qui sera connue sous le nom de Désodorisant A/S.

Dégageant le délicat parfum "April Showers", le Désodorisant A/S est extrêmement efficace parce qu'il contient de la chlorophylle, un bactéricide reconnu. Il est présenté sous forme de bâtonnet très pratique et d'un usage à la fois agréable et sûr.

Le Désodorisant A/S s'associe parfaitement à un autre populaire produit CHERMAMY — le Talc "April Showers" — lui aussi très agréablement parfumé.

Demandez ces deux excellents produits CHERMAMY la prochaine fois que vous achèterez des articles de toilette : le bâtonnet Désodorisant A/S, à \$1.10 et le Talc "April Showers", frais comme la brise printanière, à 59¢



PRENEZ

ASPIRIN

MARKÉ DÉPOSÉ AU CANADA

BAYER

POUR CALMER les DOULEURS NÉVRITTIQUES - NÉVRALGIQUES

SENTEZ-VOUS VITE MIEUX!

DETECTIVES .Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

SEMELLES

CAT-TEX

DURENT plus que **DEUX FOIS** le cuir!

— Allons-y.

— Mademoiselle me suivra bien exactement; nous allons prendre par des petits chemins à peine frayés.

— C'est bon. Va, tu as étudié la place ?

— Mademoiselle peut être tranquille; on y sera comme au théâtre.

Un instant après elles se glissaient dans le parc et y cheminaient avec précaution.

A cette heure, la grosse chaleur de l'après-midi était tombée; il faisait frais et doux, sous le couvert des grands arbres.

Au bout de cinq minutes, Hortense s'arrêta, et dans un souffle :

— Halte... Nous y sommes...

Elles étaient, en effet, derrière un haut roncier qui bordait la clairière choisie comme champ clos, et, à travers le fouillis des menus branchages emmêlés, l'on y voyait parfaitement bien.

Mais Hortense proposa :

— Si nous nous reculions un peu ? Nous sommes bien près.

— Pas du tout.

— Mademoiselle devrait m'écouter...

— Qu'est-ce que tu as ? Tu crains d'être vue ? Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque tu t'en vas ce soir ? Tu ne seras pas mise à la porte deux fois.

— Oh ! ce n'est pas ça ; mais je ferai observer à Mademoiselle que ces messieurs vont se battre au pistolet...

— Et tu n'es pas tranquille ?

— Dame !

— Tu penses qu'une balle pourrait s'égarer ?...

— Ça n'aurait rien d'impossible.

— Eh bien ! écarte-toi.

— Et Mademoiselle ?

— Moi, je reste.

— Au goût de Mademoiselle.

Et Hortense se recula de quelques pas, ne se souciant pas de se faire écorner dans la bagarre.

Bien au contraire, Marie-Josée avançait encore un peu, ne voulant perdre aucun détail de la scène qui allait se dérouler.

M. de Mareilhes, ses seconds et le professeur Lejeune seul gardé ce jour-là par le duc, et l'on se saluait de part et d'autre.

Marie-Josée dévorait Henry de Fougeray du regard.

« Il est bien tout de même... pensa-t-elle. Si calme... si détaché... Il a pu tuer sa femme, mais ce n'est pas un lâche. »

Les docteurs s'étaient retirés sur le côté, installant leur petit matériel, et les témoins s'étaient réunis, pour tirer au sort le choix des places et des armes.

M. de Fourville se remuait beaucoup.

Malgré qu'elle n'entendit pas grand-chose des paroles qui s'échangeaient, Marie-Josée comprit que le duc allait être placé là où l'on plantait la première canne, et qu'ainsi elle l'aurait juste devant les yeux, de profil.

Son cœur se contracta légèrement, et une fine pâleur s'étendit sur ses traits.

C'était sans fièvre qu'elle avait vécu, depuis qu'elle avait assisté à la provocation.

Elle ne craignait pas pour Henry ; il avait eu raison de Juste en un tournemain ; il en ferait de même avec ce nouvel adversaire.

Et puis, voici qu'à la minute décisive, la peur la prenait.

C'est que l'autre n'était pas moins calme que Henry, pas moins maître de lui, avec un petit air froid et résolu qui ne présageait rien de bon.

Et puis, le pistolet est une arme aveugle, et, selon ce que lui avait rapporté Hortense, fidèle espionne comme toujours, ne devait-on pas tirer jusqu'à ce qu'un des deux adversaires fût hors de combat ?

Un frisson glacé la prit à la nuque et la parcourut toute.

Elle venait d'avoir la vision de Henry mortellement frappé, tombant là, demeurant couché là à cet endroit qu'elle distinguait si bien.

Elle se sentait très faible ; elle fit un pas, empoigna fortement le tronc mince d'un charme, et se raidit.

Allait-elle se trouver mal, ainsi qu'une femmelette ? Si ce jour devait voir l'effondrement de sa fortune, l'éroulement d'espoirs si fermement entretenus, du moins recevrait-elle le coup debout. Et elle s'obligea à regarder devant elle.

Henry de Fougeray s'était mis à marcher à petits pas.

Tout vêtu de noir, en longue redingote, il paraissait plus grand, d'une distinction encore affinée.

L'espace d'une seconde, Marie-Josée le désira follement.

— Je t'aime... murmura-t-elle, toute soulevée et frissonnante d'un frisson qui n'était plus de terreur.

Un bruit sec de branche brisée la fit se retourner brusquement.

Hortense s'avancait, lui prenait le bras.

— Quoi ? Que te prend-il ? fit Marie-Josée tout bas, mais la face furieuse. Ne peux-tu pas demeurer tranquille ? Tu vas nous faire pincer, tout à l'heure.

— Mais mademoiselle, ce n'est pas moi qui a fait ce bruit... C'est... Tenez...

Le doigt tendu, elle désignait, sur leur gauche, une longue et sèche forme de femme en deuil, qui avançait sur elles, dans un glissement presque insensible.

« Celle qui a sauvé Henry l'autre soir... murmura Marie-Josée... Celle qui a rapporté le voeu de la morte... »

C'était Françoise, en effet.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



POUR LA CUISINE

Chaque chose est bien à sa place grâce à cette pochette murale. Elle comprend quatre sacs de 7 pouces de diamètre, chacun contenant un item dont on ne sait jamais que faire : découpures de recettes, factures, utilités et poignées. Une jolie poignée ronde complète l'ensemble.

Le tout est éstampé sur coton écri et les quatre jolies demoiselles ont de petites jupes rouges appliquées. La broderie est facile à exécuter en couleurs. (Fixer au mur à l'aide de broquettes).

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 824

Veillez m'envoyer les articles suivants :

- | | |
|--|----|
| <input type="checkbox"/> No 824 — Pochette murale éstampée, poignée, appliqués rouges et tableau de couleurs | 89 |
| <input type="checkbox"/> Fils de couleur pour broder | 30 |
| <input type="checkbox"/> Patron éstampé sur papier | 35 |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone bleu ou jaune pour tracer | 10 |

Prière d'indiquer la couleur désirée pour les carrés.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 17 mai 1952.

Elle avait pénétré dans le parc avec Dick Pim et Manillon, par une porte dérobée dont celui-ci avait conservé une clef, naguère fournie par Mam'zelle Judas.

Comme elle était très calme depuis le matin, — M. de Mareilhes avait été le premier à le constater, — les deux policiers étaient sans méfiance.

Elle les suivait docilement. Brusquement, elle leur faussa compagnie, et, lorsqu'ils s'aperçurent qu'elle s'était donné de l'air, il était trop tard.

Où la chercher ? Elle continuait d'avancer sur Marie-Josée et Hortense, bouleversées par son apparition quasi surnaturelle.

Mais elle fit un crochet, et, se dissimulant d'arbre en arbre, elle parvint au bord de la clairière où Guy de Mareilhes et Henry de Fougeray, maintenant l'un en face de l'autre, attendaient, le pistolet au poing, les commandements du directeur de combat qui était M. de Roche-grise.

« Que vient-elle faire ici ? se demandait Marie-Josée. Elle a l'air plus sombre qu'une prêtresse de tragédie. »

La jeune fille n'alla pas plus loin dans ses réflexions.

Une voix lointaine, la voix forte de M. de Roche-grise, venait de demander :

— Etes-vous prêts, messieurs ?

Et, ensemble, les adversaires répondaient :

— Oui !

Marie-Josée tendit le cou.

— Feu ! reprit M. de Roche-grise.

Elle vit M. de Mareilhes et Henry qui élevaient le bras.

M. de Roche-grise compta :

— Un ! deux !... Trois !...

Deux détonations retentirent, l'une après l'autre.

Un nuage passa devant les prunelles de Marie-Josée.

Elle poussa un cri, puis demeura stupide d'étonnement et de douleur.

A son cri, d'autres cris avaient répondu, et témoins et médecins accouraient.

Quelque chose d'extraordinaire s'était passé ; au moment où les combattants appuyaient sur la gâchette de leur pistolet, une ombre de femme s'était jetée entre eux ; les coups étaient partis ; celui du duc avait atteint la femme ; celui de M. de Mareilhes avait atteint le duc. Et celle-là comme celui-ci gisaient sur le sol de la clairière.

Une inexprimable confusion régnait, augmentée par la soudaine intervention de Manillon, de Dick Pim et de Marie-Josée, insoucieux maintenant de trahir leur présence.

M. de Fourville, Marie-Josée et le Dr Leroux s'empressaient autour de Henry de Fougeray ; les autres, près de l'inconnue.

— Françoise... avait gémi Guy de Mareilhes.

Il s'était agenouillé à son côté.

— Françoise... ma pauvre Françoise !... Qu'avez-vous fait ?... Pourquoi cela ?... Pourquoi ?...

Un peu à l'écart, M. de Sauves ronchonnait :

« Mais c'est la bonne femme que j'ai croisée ce matin dans l'hôtel... Qu'est-ce qu'elle est venue fiché ici ? Nom d'un chien ! ça va être embêtant, cette histoire-là... Sans compter que Fougeray a écopé, lui aussi... »

M. de Roche-grise réfléchissait ; mis au courant par son ami de la mission qu'avait remplie l'avant-veille la confidente de l'assassinée, le geste qu'elle venait d'avoir ne le surprenait que médiocrement.

Cependant, le docteur Lejeune examinait Françoise.

Elle était blême.

D'entre ses paupières demi-closes ne filtrait déjà plus qu'un regard vitreux.

Le docteur avait fendu son corsage, découvert sa poitrine plate, très blanche, sous le ton écru de la grosse toile de la chemise.

Et la blessure fut visible. C'était un petit trou rond et rosâtre, à la hauteur du sein gauche, et d'où coulait un mince filet de sang noir.

Le professeur Lejeune regarda M. de Mareilhes, et, avec un sourire presque amusé :

— Comment diable avez-vous fait pour toucher votre adversaire tout de même ?...

Le petit vicomte avait l'esprit perdu. — Ce n'est donc pas ma balle qui a tué cette malheureuse ?

— Assurément non, puisque M. de Fougeray en tient... Et, c'est singulier, vous n'avez pas aperçu cette femme se jeter entre vous ?

M. de Mareilhes ne savait plus. Il avait bien vu quelque chose passer et disparaître, mais une telle haine le soulevait contre le duc, et un si féroce désir de l'abattre, qu'il ne s'était rendu compte de rien.

— J'ai cru à un trouble de ma vue... Et puis, j'ai tiré un peu après M. de Fougeray, deux, trois secondes peut-être après, parce que la détente de mon pistolet était très dure.

— Et cette femme était déjà tombée... Maintenant, j'y suis. C'est très simple, comme tout ce qui semble tout d'abord incompréhensible... Voyons... que va dire cette blessure à la sonde ?... Pas grand-chose de bon, je le crains.

Grand, blond, avec une belle barbe soignée, des yeux rieurs et fins de Parisien blasé, le professeur Lejeune était devenu sérieux.

Il eut une moue, que Guy de Mareilhes surprit.

— Est-ce que, docteur ?

— Ma foi, monsieur... Je puis être franc ?

— Je vous en prie...

— Eh bien ! rien à faire.

— Cette pauvre femme est morte ?

— Pas encore, mais la fin n'est pas loin. Toute la science du monde ne la prolongerait pas cinq minutes. Aussi, voulez-vous me permettre d'aller, comme je le dois, assister mon confrère Leroux ?

Le petit vicomte acquiesça, d'un signe de tête accablé, et le professeur s'éloigna.

M. de Sauves l'accompagna, de plus en plus embêté par tout ce mélo.

« Ma parole ! on se croirait à l'Ambigu, ici ! Et puis, qu'est-ce que ces deux individus, qui m'ont l'air d'être encore de la connaissance de Mareilhes ? »

Ces deux individus, c'étaient Dick Pim et Manillon, qui se rapprochaient, assez penauds du sot rôle que Françoise leur avait fait jouer.

Mais Manillon s'expliqua.

Ce n'était vraiment pas leur faute ; elle s'était montrée plus fine qu'eux ; elle paraissait si tranquille qu'ils ne s'étaient pas méfiés, et qu'elle leur avait glissé des mains comme une anguille.

Ah ! malgré tout, ils ne se le pardonneraient pas.

Guy de Mareilhes les reconforta ; il ne leur en voulait point du tout. Lui-même n'avait-il point été pris au calme feint de Françoise ? Et la responsabilité était à lui, qui aurait dû la laisser à Avranches.

— Mais, pourquoi a-t-elle fait cela ? répétait-il. Pourquoi ?

— Pour sauver M. de Fougeray, parle ! répondit M. de Rochebrise.

— Allons donc ! se révolta Guy de Mareilhes. Elle l'exécrait ; elle se réjouissait à l'idée que je le tuerais !

— Peut-être ; mais elle n'en était pas moins l'esclave de cette mission que vous m'avez dite.

— Le croyez-vous ?

— Je n'en doute aucunement. Si elle peut parler avant d'expirer, elle vous le confirmera, vous verrez.

Le vicomte ne répliqua pas. Le corps de Fance venait d'être parcouru par un long tressaillement.

Un peu de sang afflua à ses joues blêmes, et ses paupières s'ouvrirent toutes grandes.

Elle enveloppa Guy de Mareilhes d'un regard profond, puis, d'une voix faible :

— Je vais mourir, n'est-ce pas ? Surpris par cette brusque interrogation et, du reste, à quoi un mensonge eût-il servi ? le vicomte balbutia :

— Françoise... ma pauvre Françoise... Elle comprit.

Sa force tragique aux traits pétrifiés s'empreignit d'une expression de douleur céleste.

— C'est vrai ?... Je vais mourir ?... Oh ! enfin... Dieu m'a exaucée enfin... Délivrée... je vais être délivrée... je vais être réunie à ma Douce qui est Là-Haut...

Elle s'était assise, soutenue par Manillon. Un éclair traversa ses yeux qui se voilaient et, d'un ton étrange :

— Et lui ?... L'ai-je sauvé ?

— Non, Françoise. Si Dieu a été bon en vous délivrant de votre vie, il a été juste aussi. C'est la balle de M. de Fougeray qui vous a atteinte, mais la mienne l'a touché. Votre sacrifice a été inutile.

— Il est mort ?

— Ah ! je l'espère bien ! Dans les yeux de Fance, un nouvel éclair passa, un éclair d'inconcevable joie.

— Oh ! je vous en prie, monsieur Guy... murmura-t-elle ; je voudrais savoir... Je ne voudrais pas mourir sans savoir...

Le petit vicomte se tourna vers M. de Rochebrise.

— Voudriez-vous, mon cher ami, vous informer de l'état du duc ?

— Assurément ; je vais et je reviens. Fance s'était emparée des mains de Guy de Mareilhes ; elle fit, d'une voix basse qui articulait mal les mots :

— Vous avez compris, n'est-ce pas, pourquoi je me suis jetée entre vous et ce bandit ?

— Je le crois, Françoise.

— Voyez-vous, c'est que Aline le voulait ainsi... Du Paradis où elle est, et où je l'ai priée ces nuits dernières, elle m'a éclairée, m'a montré mon devoir. Je lui ai obéi ; elle doit être contente de moi...

Elle prit un temps, ferma les yeux, retrouva pour un instant son masque tragique et fatal, et, entre ses dents qui crissèrent :

— Tout de même, puisque j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher, je voudrais bien que vous ayez tué l'autre !

Guy de Mareilhes se taisait, poigné par une angoisse immense.

Fance reprit :

— Sur le moment, avant-hier, lorsque vous vous étiez provoqués, je n'avais pensé à rien. Ce n'est qu'un peu après. Ce duel, c'était à cause du crime de M. de Fougeray, en somme. Donc,

j'aurais dû l'empêcher, je ne l'avais pas fait ; j'étais responsable de ses suites devant Aline. Mais il était trop tard. Alors, j'ai supplié notre morte de m'inspirer et voilà comment m'est venue mon idée... Vous me pardonnez, monsieur Guy ?

— De tout mon cœur, Françoise ; comment vous en voudrais-je ?

Elle s'était exprimée avec lenteur, avec fatigue ; elle était calme et paisible ; elle souriait.

La mort montait en elle, peu à peu, et elle le sentait bien ; la mort, la libération si ardemment souhaitée.

D'ici quelques instants, elle ne penserait plus, elle ne souffrirait plus, son âme rejoindrait celle de sa Douce.

Guy de Mareilhes l'enviait. Quand cette heure sonnerait-elle pour lui ?

Cependant, M. de Rochebrise s'en revenait ; il avait l'air grave.

— Eh bien ! mon ami ? interrogea hâtivement le vicomte.

Fance fixa sur M. de Rochebrise un regard dévorant d'anxiété.

Un faible tremblement agitait ses mains déjà froides.

— M. de Fougeray est grièvement blessé, répondit le premier témoin du vicomte.

— Pas d'espoir ?

— Très peu.

— Où l'ai-je touché ?

— Au-dessus du pectoral droit. On va le transporter chez lui, où Lejeune va tenter l'extraction du projectile, qui a pénétré profondément. Mais Lejeune est inquiet, ce qui est mauvais signe.

Guy de Mareilhes murmura :

— Oui. Si Lejeune est inquiet, c'est que M. de Fougeray est perdu.

Un cri de bonheur souleva la poitrine de Fance, mais s'étrangla dans sa gorge et vint expirer sur ses lèvres décolorées.

Puis, elle se renversa en arrière ; elle était redevenue livide, mais elle triomphait de tout le reste de vie qui était en elle.

— Ah ! c'est Dieu qui l'a voulu !... De sa blessure, le sang s'était mis à couler à gros bouillons.

Ses longues mains sèches, posées sur la terre, l'égratignaient dans un mouvement lent et continu.

Ses prunelles se révulsèrent.

— Aline... Aline... ma Douce... Je te vois... Tu me souris, tu me fais signe... Je viens... je... je...

Sa bouche s'emplit d'une mousse rosâtre, elle poussa un soupir, se raidit, et ce fut tout.

Ses yeux étaient demeurés grands ouverts, luisants d'une clarté d'extase.

— Bien heureuse... prononça Guy de Mareilhes.

Il se signa, pria, se releva.

Manillon avait doucement étendu le corps sur le sol.

Il rejoignit Dick Pim ; bien qu'il ne fût pas un émotif, il était remué tout de même.

— C'était une sacrée bonne femme, savez-vous, vieux Dick ?

— Réellement, Manillon. Mais qu'est-ce que nous allons faire d'elle ?

— Que voulez-vous faire d'autre que de la laisser à Maison-Muette ? Les témoins de ces messieurs se débrouilleront avec la justice. Ceux du duc sont des châtelains du pays ; ils doivent avoir des relations d'amitié avec la magistrature. On étouffera l'histoire : ça s'arrangera ; ne vous en faites pas !

— Je ne m'en ferai pas ; je vous remercie. L'essentiel, c'est que M. de Mareilhes est sain et sauf.

— Comme vous dites, mon vieux. Mais voyez comme c'est bizarre. C'était le duc que Françoise voulait sauver et c'est M. de Mareilhes qu'elle a garanti...

Cependant, le docteur Leroux et le professeur Lejeune prenaient les dis-



Rayonnez de Santé et Beauté

**DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

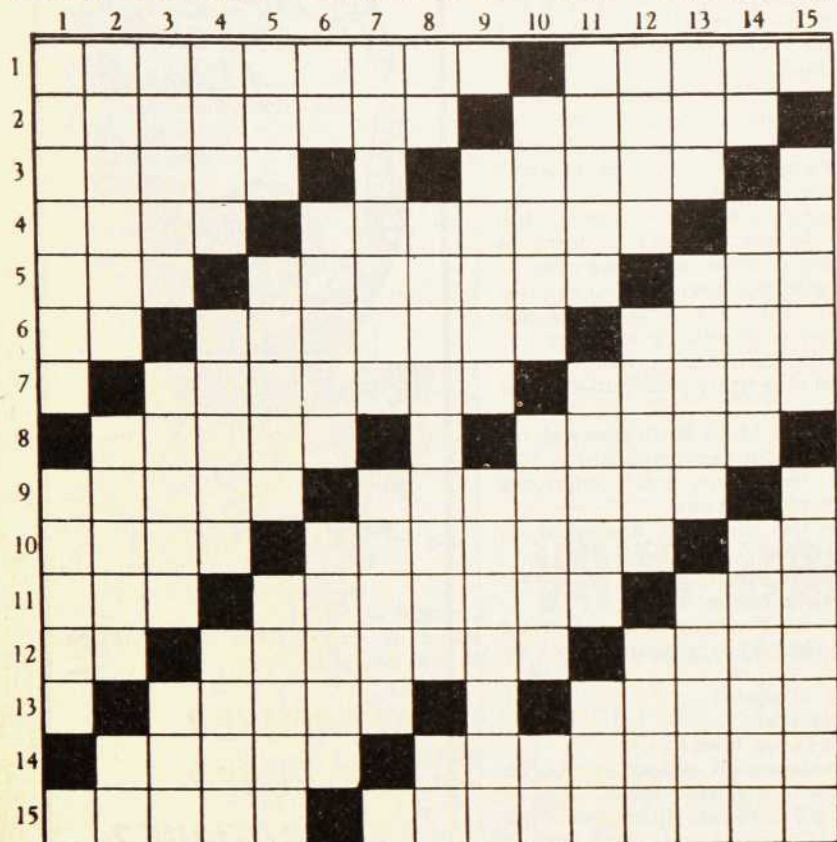
Mme CLAIRES LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon de produit SANO « A ».
(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom
Adresse
Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

Les gens qui nous affirment n'être d'aucun parti politique, à coup sûr ne sont pas du nôtre...
Les questions montrent l'étendue de l'esprit, les réponses montrent sa finesse.
PETIT-SEEN
JOUBERT

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1064

HORIZONTALEMENT

- 1—Réflecteur visible la nuit sous l'action d'une lumière extérieure. — Grand bateau à fond plat.
- 2—Qui concerne l'agriculture. — Ustensile servant à chauffer un lit.
- 3—Ile de la Polynésie, au sud des Marshall — Genre de mammifères carnivores.
- 4—Lieu où l'on bat le grain. — Substance journalière. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- 5—Petite prairie. — Conduit pour l'eau, fait à pierres sèches. — Art de lancer.
- 6—Voyelles jumelles. — Petits frères. — Plus qu'il ne faudrait.
- 7—Contestations. — Petit flacon de verre.
- 8—Suspension momentanée d'une action. — Indice, marque.
- 9—Aliénation d'esprit. — Appareil à brancards.
- 10—Loi, ordonnance. — Méthode particulière. — Démonstratif.
- 11—Qui sont à nous. — Bâtiment affecté au logement des soldats. — Préfixe.
- 12—Terminaison d'infinitif. — Irritations. — Exprime l'universalité des parties qui constituent un ensemble.
- 13—Languir. — Stupéfait, qui a perdu la tête.
- 14—Gant qui ne couvre que l'avant-bras. — Email qui recouvre la faïence.
- 15—Liquide toxique sécrété chez certains animaux. — Refuser de reconnaître un droit.

VERTICALEMENT

- 1—Longs sièges où peuvent s'asseoir plusieurs personnes. — Lieu pour serrer les foin.
- 2—Charrue sans avant-train. — Ville de l'A.-O.-F., sur le Sénégal. — Moi.
- 3—Jeune vache. — Pieu pointu qu'on enfonce en terre. — Conifère.

- 4—Foyer de la cheminée. — Production des végétaux qui succède à la fleur. — Apprêt gommé.
- 5—Parasite. — Tout ce qui s'écrit et qui n'est point vers. — Duvet long et soyeux.
- 6—Répétés, ils représentent le rire. — Respect pour les choses de la religion. — Malicieux.
- 7—Trace profonde que les roues laissent dans les chemins. — Mettre en ordre.
- 8—Règle double. — Marcher vite et à petits pas. — Préfixe qui signifie réunion.
- 9—Portions. — Flèche d'arbalète.
- 10—Chez les Romains, âmes des morts considérés comme divinités. — Possessif. — Note.
- 11—Encre composée d'huile et de noir de fumée. — Arrogant. — Salutation angélique.
- 12—Pli du visage. — Quadrupède carnassier. — Réceptions d'après-midi.
- 13—Recueil de bons mots. — Siège de cérémonie. — Terrain préparé pour le tennis.
- 14—Moi. — Partie de plaisir. — De peu de longueur.
- 15—Genre de poissons d'eau douce. — Chemin étroit.

Solution du problème No 1063



positions nécessaires pour le transport du blessé.

Une intervention chirurgicale était urgente.

— Mais qui lui donnera les soins de tous les instants qui vont lui être nécessaires?... interrogea le professeur parisien. Vit-il seul, ici ?

M. de Fourville répondit, en homme renseigné :

— Il est seul, oui, maintenant. Il a confié à M. d'Estrelles et à moi que la duchesse, à la suite de dissentiments graves, était rentrée dans sa famille et, qu'au cas où il serait blessé, il voulait qu'elle n'en fût pas même avertie.

— Diable ! Voici une complication. Une garde ne le tirera pas de là, et le faire transporter à Avranches, dans une maison de santé, il n'y faut pas songer ; il nous resterait dans les mains en route.

— Je le veillerai, moi docteur, dit Marie-Josée fermement. J'étais l'amie de la duchesse ; je la remplacerai au chevet de son mari, et il sera sauvé s'il y a une seule chance de salut.

— En ce cas...

M. de Sauves la fixa au travers de son monocle.

— Jolie fille ! se disait-il. Grande amie de la duchesse, avoue-t-elle ? Mais sans doute petite amie du duc ? Ce Fougeray ! je lui ai toujours connu des numéros épatants !

Mais M. de Fourville se montra grandement scandalisé.

— Quelle impudence ! Mlle Levasseur a-t-elle donc toute honte bu ? Vous savez que l'on dit qu'elle est l'amie de coeur du duc, que c'est à cause de cela que la duchesse est partie et que ce pauvre Hamelin est au lit avec un beau coup de sabre au travers de la poitrine ?

— Je sais... je sais...

— Du reste, dernièrement, chez moi, elle a eu une tenue tellement scandaleuse que je m'étais promis de ne plus la recevoir.

M. d'Estrelles haussa les épaules.

— Il en faut comme elle ! Voyons, Fourville, s'il fallait que nous en soyons réduits à nos légitimes, croyez-vous, sans blague, que ce serait rigolo tous les jours ?...

Aux regards qu'ils lui jetèrent, Marie-Josée devina que les deux hobereaux la vilipendaient.

Elle s'en moquait bien un peu !

Compromise un peu plus, un peu moins, c'était à présent bien égal.

Henry était à la mort ? Elle le rendrait à la vie.

Il le fallait !

Et qui savait si ce n'était pas justement cette catastrophe qui assurerait sa définitive réussite ?

CHAPITRE XVII

Sauvés ?... ou perdus ?...

Au camp des pirates, la ripaille avait été complète.

Moutons, boeufs, patates, riz, maïs, toute la réserve de vivres y passa.

Pourquoi eût-on gardé quoi que ce fût puisqu'à l'aube du lendemain on partait pour remettre les prisonniers au quartier général où l'abondance régnait en tout temps ?

Des marmites de thé avaient été vidées et l'alcool du dévoué milicien avait fait merveille.

Si bien que, repus de mangeaille et assommés par l'eau-de-vie de riz narcotisée de N'guyen Van Ba, à minuit tous les pirates ronflaient, le commandant du camp plus fort que les autres, et comme il était juste, puisqu'il était le commandant.

Seuls avaient été exceptés de la bombe, et étaient restés soumis à la portion congrue, les huit partisans commis à la garde des prisonniers, et qui

entouraient la hutte où Pierre de la Rochemartel et Alain de Pagenelle s'étaient retirés dès le soleil couché.

A travers les minces cloisons de bambou, ceux-ci avaient entendu les doléances de ceux-là.

— Ils sont encore plus à plaindre qu'ils ne croient, dit Alain de Pagenelle, car il nous va falloir les tuer pour passer.

— Oui, dit l'officier.

— Tu es bien résolu, Pierre, n'est-ce pas ?

— Pourquoi en doutes-tu ? Je passerais sur le ventre d'un régiment pour recouvrer ma liberté, car la liberté, pour moi, c'est mon Andrée...

— Comme pour moi, c'est ma Gilberte !

Mais le milicien ne l'entendait pas ainsi ; il avait résolu de tout tenter pour éviter une effusion de sang. Non qu'il eût pitié des pirates ; quoi qu'il advint, leur sort était réglé.

Si les Français échappaient, le général Han-ché-ling ferait périr dans les supplices leurs gardiens imbeciles.

Ce qui craignait l'Annamite, c'était que l'un des prisonniers ne demeurât sur le carreau dans la bagarre, et que ne fût réduite d'autant la grosse prime promise par M. Margage, le beau-père d'Alain de Pagenelle.

Aussi, après minuit, et alors que l'officier et le colon commençaient d'attaquer au couteau la muraille fragile de leur réduit, l'entendirent-ils qui engageait un dialogue cordial avec leurs géoliers.

Sur cette hauteur, la nuit était fraîche, et le commandant eût bien pu leur accorder une petite ration d'eau-de-vie, qui les eût réchauffés.

Une rasade d'eau-de-vie ne fait jamais de mal à personne.

Si le coeur leur en disait, il leur passerait volontiers sa gourde, qui était pleine, car ils avaient la mine de gentils garçons et il se sentait tout plein d'amitié pour eux.

Cette ruse enfantine devait être couronnée d'un plein succès.

D'ailleurs, comment les Chinois se seraient-ils méfiés d'un courrier du haut et puissant seigneur Han-ché-ling que le commandant avait traité avec les plus grands égards ?

La gourde circula donc de main en main et de bouche en bouche tant qu'elle contint une goutte de liquide et, une demi-heure ensuite, la garde dormait pesamment, à l'instar du reste du camp.

Alors, l'Annamite poussa la porte de la hutte et, son petit visage couleur de citron vert tout rayonnant :

— Alerte !... Alerte, maintenant ! Ils ne se réveilleront qu'au jour, mais il faut que nous soyons loin et les chemins sont difficiles... N'oubliez pas vos revolvers...

Pierre et Alain n'y eussent pas manqué.

Un instant après, les trois hommes dégringolaient la pente du plateau, sautant de roche en roche, franchissant de petits ravins, contournant d'épais buissons de broussailles.

L'Annamite les guidait de la voix et du geste, plus agile qu'un singe malgré le barda dont il était chargé.

Deux besaces gonflées lui battaient les flancs, une marmite de cuivre lui bringuebalait sur le dos.

Il expliqua, à une petite halte qu'ils firent pour respirer, lorsqu'ils eurent gagné la vallée :

— C'est des vivres, dont je me suis muni pour vous, riz et patates, car il faudra que vous comptiez rester quatre ou cinq jours dans la cache où je vous laisserai, avant de me voir revenir avec la colonne française.

L'on repartit, s'enfonçant dans les forêts, dont cette partie de pays est couverte, brouillant les traces, marchant et contremarchant dans les lits des torrents.

— C'est qu'ils ont au camp des chiens qui ont un flair de démon... disait N'guyen Van Ba.

Aussi, l'on n'allait pas vite.

L'aube levante les trouva suivant une étroite corniche en lacet, où les évadés s'éxténuaient.

De tous côtés, les cimes les dominaient, pâles et bleuâtres, escaladées de rocs et d'arbres rabougris, sillonnées de crevasses béantes.

Infatigable, le milicien allait toujours, mais déjà les deux Français n'en pouvaient plus.

On leur avait fait endurer trop de privations, on les avait habitués à trop d'inactivité, — cela justement pour rendre impossible une évasion.

Aussi, dès le premier effort, étaient-ils fourbus.

Les pieds en sang, les mains déchirées, par les épines des broussailles et les aspérités des pierres, ils n'avançaient plus qu'en se traînant.

Le milicien eut pitié d'eux.

— Reposons-nous deux heures, proposait-il, et, pourtant, nous ne nous sommes guère éloignés... non, guère...

Il choisit un endroit herbu à l'abri d'un fourré.

Pierre et Alain s'y laissèrent tomber et s'endormirent tout de suite, foudroyés par le sommeil.

Posément, l'Annamite alluma du feu, décrocha sa marmite et se mit en devoir de faire cuire du riz.

Deux heures ensuite, on repartit.

Reposés, restaurés, fouettés par une bonne rasade d'eau-de-vie, qui était sans mélange, celle-ci, l'officier et le colon réemboîtèrent allégrement le pas à N'guyen Van Ba.

Déjà, le soleil tapait dur, mais le milicien était rentré dans la forêt aux ombrages impénétrables, suivant des pistes à peine tracées.

Combien de temps alla-t-on ainsi ?

Les évadés eussent été bien en peine de le dire.

De nouveau, la fatigue les accabla.

Alain de Pagenelle avait dû prendre le bras de Pierre, car il butait à chaque pas, les pieds comme en plomb, les membres comme roués, le cerveau vide, une sensation de chaleur insupportable sous les paupières.

Le milicien les encourageait :

— Nous approchons... nous approchons... encore un effort... Pensez qu'on nous cherche de tous les côtés...

Et l'Annamite riait de toutes ses dents noircies par le bétel à l'idée de ce qu'avait dû être le réveil au camp des pirates.

Quelle fureur ! Quel désespoir ! Quel tohu-bohu !

Tout le monde criait, glapissait, se lamentait, se rejetait la faute de l'un à l'autre !

Que de coups de rotin en perspective, sans préjudice de la suite !

Triste lendemain de fête, en vérité.

Et le bon Annamite de se réjouir, car il détestait les Chinois de qui il avait reçu plus de tournées de bâton que de poignées de piastres du temps qu'il servait de messenger à son père le contrebandier.

Mais, pour que la farce fût vraiment bonne, il fallait qu'elle réussît jusqu'au bout.

Enfin, vers midi, N'guyen annonça :

— Nous sommes arrivés dans quelques minutes.

Depuis une heure, l'on avait de nouveau quitté la forêt et l'on s'était mis à grimper à l'assaut d'une hauteur abrupte.

A présent, les trois hommes se trouvaient à la base d'une énorme masse de pierre d'aspect granitique au flanc de laquelle s'étendait une terrasse large de trois ou quatre pas que surplombait

une demi-voûte hérissée de broussailles.

Un faux mouvement, et c'était la chute dans un précipice de plus de cent mètres.

Mais Alain de Pagenelle, comme Pierre de la Rochemartel, avait le pied marin et le vertige leur était inconnu.

— De la prudence... recommanda N'guyen Van Ba.

Il s'avança sur la corniche en demi-cercle, qui se terminait par une brèche en saillie sur l'abîme, écarta le feuillage d'un arbuste enraciné en dessous, allongea la jambe et disparut, comme avalé par le gouffre.

Alain de Pagenelle poussa un cri de frayeur.

Pierre de la Rochemartel avait frémi.

Mais presque aussitôt ils virent, contre la paroi du roc, s'avancer la tête de l'Annamite, qui cria au colon :

— Posez votre main à gauche, il y a un trou ; étendez le pied hardiment, vous sentirez une marche, et tournez sur le talon.

Alain obéit, non sans trembler un peu ; il sentit le trou dans le roc, rencontra la marche et, faisant un demi-tour, se vit nez à nez avec son guide, dans une sorte de cave au sol en pente douce et qui semblait n'avoir pas de fond.

— A votre camarade, maintenant.

L'instant d'après, Pierre les rejoignait.

— Ah ça ! mais c'est un nid d'aigle que tu nous as choisi là ! s'exclama gaiement le colon, tout ragaillard de se voir enfin en sûreté.

— Et où l'on ne viendra pas vous dénicher !

— Et l'on y voit clair !

En effet, un rayon de soleil se glissait par une étroite fissure du roc et se jouait sur le sable brillant du sol.

— Seulement, reprit Alain, je n'irai pas souvent me promener en attendant ton retour ! A l'idée de repasser par son promenoir à chèvres, je me sens pâle !

Le milicien dit, sérieusement :

— Il ne faudra pas aller vous promener, monsieur. On va vous chercher partout, le mot va être donné à toutes les bandes qui infestent la contrée. Ce sera assez que vous ayez à aller chercher du bois pour faire votre cuisine, et de l'eau pour votre soif. Mais vous prendrez par ce chemin...

Il désignait le trou d'ombre qui formait le fond de la grotte.

— C'est une espèce de couloir en pente qui vous conduira en bas de la montagne du côté opposé à celui que nous avons pris. Le chemin est long, mais il est sûr, et c'est par là que nous serions entrés si vous n'aviez pas été à bout de forces. J'ai préféré prendre au plus court.

Il se défaisait de ses besaces, les rangeait dans un coin.

— Vous avez des vivres assez pour le temps que je serai absent. Pour de l'eau, il y a un torrent au bas de la montagne. A présent, messieurs, patience et prudence. La colonne française est à Kam-Kou, aux sources du Thaï-Binh. J'y serai après-demain soir, si je ne suis pas tué en route, et dans cinq jours les amis seront ici.

Les évadés lui tendirent la main :

— Que Dieu te protège, Van Ba !

L'Annamite leva un doigt vers la voûte et disparut.

Le lieutenant de vaisseau d'Espars, ayant supplié l'amiral Erquelines de l'employer aux recherches entreprises pour retrouver son ami et leur ancien camarade Pagenelle, avait obtenu le commandement d'une compagnie de fusiliers marins à la tête de laquelle il guerroyait depuis des semaines.

Mais, jusqu'ici, ses efforts avaient été nuls.



Paul
construit des
modèles...

Pierre
aime
la pêche...

CHACUN de nous a ses préférences, ses ambitions, pour lesquelles il met tout en œuvre. Aujourd'hui, plus que jamais, la clef du succès est de combiner systématiquement l'épargne et la dépense; c'est la seule façon de se rapprocher constamment du but. Or, voici, à ce sujet, deux sages conseils:

D'ABORD, choisissez ce que vous désirez le plus ardemment, calculez-en le prix, ouvrez à la Banque Royale du Canada, un compte d'épargne spécialement destiné à cette fin... puis, économisez.

ENSUITE, servez-vous du "Budget Simplifié" de la Banque Royale, qui enseigne à éviter les dépenses inutiles. Ce carnet budgétaire ne vous dit pas comment vous devez disposer de vos propres fonds, mais il vous aidera à établir un BUDGET SELON VOS GOÛTS ET VOS REVENUS. Vous en trouverez un exemplaire (gratuit) à notre plus proche succursale.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Une banque vraiment royale

MES RECETTES

de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Pain au jambon

1 petit oignon haché finement
2 tasses de jambon haché
1 tasse de lait

2 c. à t. de persil frais haché
2 tasses de mie de pain
3 oeufs

Mélanger le jambon, la mie de pain, le lait et les assaisonnements. Battre les oeufs et les ajouter au mélange. Verser dans un plat bien beurré et cuire à four modéré 350° F. 1 heure. Servir avec une sauce au céleri.

Sauce au céleri :

1 tasse de céleri coupé en petits dés
1 tasse d'eau bouillante

2 c. à t. de beurre
2 c. à t. de farine

1 c. à thé de sel
1 tasse de lait

Faire cuire le céleri dans l'eau bouillante jusqu'à ce que tendre. D'autre part, mettre dans une casserole le beurre, la farine, délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Ajouter le céleri cuit avec l'eau de cuisson. Vérifier l'assaisonnement et servir avec le jambon démoulé. 6 services.

Pouding chaumière au chocolat

2 carrés de chocolat ou 2 onces
1/2 c. à thé de sel
1 1/4 tasse de farine
1/2 tasse de miel

1 1/2 c. à thé de poudre à pâte
1/4 de tasse de lait
2 c. à t. de beurre
1 c. à thé de vanille

Mettre le chocolat et le beurre dans 1 tasse et faire fondre au-dessus de l'eau bouillante. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Battre les 2 oeufs, ajouter le miel puis 1/4 de tasse de lait puis le chocolat fondu avec le beurre. Incorporer la farine bien tamisée avec la poudre à pâte. Battre le tout jusqu'à obtention d'une pâte bien lisse. Verser dans des verres à gelée bien beurrés ou à défaut des tasses, couvrir avec un papier si on n'a pas de couvercle, et cuire au bain-marie au four 1 heure ou jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Servir avec crème fouettée.

Soufflé au céleri

1 tasse de feuilles de céleri hachées finement
1/4 de tasse de beurre ou de shortening
1 oignon moyen finement haché
1 tasse de lait

1 tasse de mie de pain
4 oeufs
1/4 de tasse de crème

Faire chauffer le beurre et y faire dorer l'oignon. Retirer du feu, ajouter la mie de pain, le lait, la crème, les feuilles de céleri puis les jaunes d'oeufs battus. Battre les blancs en mousse ferme et incorporer au mélange. Assaisonner de sel et de poivre. Verser dans des petits plats individuels en pyrex ou dans un grand plat bien beurré. Placer dans une lèchefrite qui contient de l'eau chaude et cuire à four modéré 375° F. 40 à 45 minutes, ou jusqu'à ce que le soufflé soit ferme. Servir aussitôt. 6 à 8 services.

Biscuits à la cannelle

1/4 de c. à thé de soda à pâte

1/2 tasse de shortening
2 oeufs bien battus
1/2 tasse de lait sur
1/2 tasse de sucre

1 1/2 tasse de cassonade
2 1/4 tasses de farine
1/2 c. à thé de muscade
1 c. à t. de cannelle

Défaire en crème le shortening avec la cassonade. Ajouter les oeufs battus et bien battre le mélange. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda et la muscade. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait sur. La pâte doit être assez épaisse pour ne pas couler. Au besoin, ajouter un peu de farine. Bien mélanger 1/2 tasse de sucre et 1 c. à t. de cannelle. Jeter la pâte par cuillerées à thé dans ce mélange. Déposer sur une tôle beurrée ou dans des moules à muffins bien graissés et cuire à 350° F. 10 à 12 minutes.

Crème soubise

2 tasses de pommes de terre coupées en dés
1/4 de tasse de persil frais haché également
1/4 de tasse de feuilles de céleri hachées
3 c. à t. de beurre ou de shortening
4 tasses d'eau froide

1 tasse d'oignons émincés
1 c. à thé de sel

1/8 de c. à thé de poivre
2 tasses de lait

Fondre le gras, ajouter les oignons et cuire jusqu'à ce qu'ils soient transparents. Ajouter tous les autres ingrédients à l'exception du lait. Laisser cuire le tout 1/2 heure. Ajouter le lait, porter de nouveau à l'ébullition. Servir aussitôt avec croustons. 6 à 8 services.

Il n'avait rencontré que des bandes éparses de partisans qui, quelques coups de fusil échangés, se dispersaient, ne se laissant jamais atteindre.

Les espions que les résidents de districts envoyaient de tous côtés revenaient sans avoir rien appris.

Un soir de la fin de juin, M. d'Espars rentra d'une reconnaissance tellement harassé qu'il se coucha sans souper dans la case qu'il occupait, au poste de Kam-Kou, avec l'enseigne qui le secondait.

Il avait plu beaucoup dans la journée, le ciel demeurait noir et l'atmosphère était lourde et étouffante.

M. d'Espars dormait comme dort un soldat qui a patrouillé toute une journée, lorsqu'il se sentit secoué par le bras.

Il ouvrit les yeux et reconnut son enseigne.

— Qu'est-ce que c'est, Despois ?

— L'adjudant chef de blockhaus m'informe qu'une sentinelle vient d'entendre des appels venant de la vallée... des appels d'un homme blessé.

— Eh bien ?

— Mais c'est peut-être un piège... Les Pavillons-Noirs sont très coutumiers de ces sortes d'embuscades.

— C'est bien ; il faut voir ; j'y vais ; que l'on me donne dix hommes et que le poste s'arme. Une civière à tout hasard, Despois.

M. d'Espars boucla son sabre, assura son revolver dans son étui, et sortit.

La nuit était sombre, seulement éclairée par des éclairs qui, de temps à autre, l'illuminaient d'une clarté livide.

Les dix hommes commandés se rassemblaient silencieusement.

— Suivez-moi, mes enfants... dit le lieutenant de vaisseau. L'oeil et l'oreille au guet et le doigt sur la gâchette, mais que l'on ne tire pas sans mon ordre.

Précédée de l'officier, la petite troupe se mit en marche, franchit la poterne du blockhaus et s'engagea dans le petit sentier en pente roide qui mène au village de Cam-Ky.

L'on ne voyait rien ; l'on n'entendait rien.

Mais, comme l'on allait atteindre la vallée, une forme vague se souleva dans l'ombre et appela faiblement :

— A moi... à moi !...

En trois bonds, M. d'Espars arriva auprès d'un homme étendu qu'au même instant un éclair lui permit de reconnaître.

— C'est toi, Ba ?

— Oui, mon capitaine... gémit le milicien.

— Blessé ?

— A la cuisse... d'une balle... et je crois que j'ai mon compte... mais... Il n'acheva pas ; il venait de s'évanouir.

— Mes petits gars, dit l'officier, remontons ce malheureux au trot !

On chargea l'Annamite sur la civière et l'on regrimpa le raidillon en vitesse.

Par bonheur, le poste possédait un médecin militaire, appelé l'avant-veille pour quelques cas de dysenterie.

On transporta le blessé dans le baraquement qui servait d'infirmerie et le toubib, ayant fait étendre son patient sur une table, examina la blessure.

C'était une plaie béante, produite par une balle de remington ; c'est effectivement aux Anglais que les rebelles achetaient la majeure partie de leurs armes.

Le projectile fut extrait sans que le pauvre milicien eût recouvré ses sens ; la plaie fut aseptisée et recousue, et le patient déposé sur une couchette.

— Alors ? interrogea brièvement l'officier de marine.

— Je crains des complications, répondit le docteur.

— Quelles ?

— La gangrène entre autres. La blessure est vieille de plusieurs heures,

elle s'est infectée, et ce pauvre diable s'est beaucoup fatigué par surcroît après l'avoir reçue.

— Va-t-il revenir à lui ?

— Tout de suite.

Le médecin passa un flacon sous les narines de N'guyen Van Ba, qui ouvrit les yeux.

Il n'était pas brillant l'infortuné sauveur de Pierre et d'Alain, le teint terne, les prunelles couvertes comme d'un glacie, les pommettes rouges de la fièvre qui montait.

M. d'Espars l'avait reçu trois semaines auparavant, alors que l'Annamite se rendait au camp de Han-ché-ling, et il avait fondé de grands espoirs sur l'entreprise dont N'guyen Van Ba lui avait développé l'idée.

L'officier se pencha sur lui :

— Eh bien ! mon vieux, comment te sens-tu ? lui demanda-t-il, d'un air qu'il tâchait de rendre gaillard.

Le milicien secoua la tête.

— Pas bien, mon capitaine. Mais si je peux vous conduire avant de mourir je serai content tout de même.

— Me conduire ? Où ?

— Où sont vos amis.

— Se sont-ils donc échappés ? As-tu donc réussi ?

— Oui, mon capitaine. Seulement, je les ai laissés dans une cachette que je suis seul à connaître et, si je meurs, jamais vous ne les trouverez tout seul !

M. d'Espars avait pâli, de joie et de douleur tout ensemble.

C'était vraiment jouer de guignon !

Mais N'guyen Van Ba avait repris, d'un petit air têtue auquel les circonstances prêtaient de l'héroïsme :

— Ne désespérez pas, mon capitaine. Je veux vivre jusque là. Quand on veut vivre à tout prix, la mort n'ose pas !

Puis, d'une voix embarrassée, il conta son aventure et celle des captifs délivrés, jusqu'au moment où il les avait laissés dans leur grotte.

Donc, il avait continué sa route, sans encombre d'abord, marchant sans arrêt, soutenu par la perspective de l'énorme récompense qui l'attendait.

Malheureusement, ce matin, il était tombé, malgré toute sa vigilance, au milieu d'un parti de pillards qui avaient voulu le capturer.

Il leur échappa, mais il était si cruellement blessé que toute marche lui devint impossible.

Il gagna alors une rivière au cours de laquelle, étendu à plat ventre sur un tronc d'arbre, il s'abandonna durant quatre ou cinq heures.

A l'approche d'un rapide dangereux, il dut nager vers la rive et se rejeter sous bois ; ensuite, il s'était traîné comme il avait pu, en s'aidant de deux béquilles de fortune cueillies dans un fourré.

Tout ému, M. d'Espars lui serra la main.

— Ba, tu es un brave.

— Merci, mon capitaine ; mais il faut que je vous conduise là-bas. Je vais dormir ; ça ira peut-être un peu mieux après. Vous, donnez des ordres afin que nous nous mettions en route dès le lever du soleil, car, de toutes façons, il n'y a pas une minute à perdre...

— Tu as raison ; dors ; à tout à l'heure !

M. d'Espars donna les ordres nécessaires.

Ne jugeant pas suffisante la compagnie de « demoiselles à pompon rouge » qu'il avait sous la main, il manda par télégraphe une compagnie de tirailleurs tonkinois cantonnés non loin et, lorsque l'on se mit en route, deux canons de montagne, fournis par le poste, renforçaient son effectif.

Une espèce de palanquin, porté par deux mulets, avait été affecté au milicien, qui allait un peu mieux.

Mais le major à trois galons n'avait pas caché au lieutenant de vaisseau que, pour l'instant coupée, la fièvre, paraîtrait sans doute le lendemain.

— Et je ne puis malheureusement pas vous accompagner, mes ordres sont formels, je dois rentrer. D'ailleurs, je ne vous serais d'aucun secours; quand la mort frappe à la porte, il n'est que d'ouvrir. Voici toutefois une potion que vous administrerez à votre blessé toutes les trois heures. Bonne chance, mon cher camarade.

— Merci, et à la grâce de Dieu!

On chemina aussi vite que le permettait la configuration tourmentée du terrain.

Dans la grande vallée de Bing-Mia, après avoir franchi la rivière à gué, on suivit la route du thalweg.

Des villages furent traversés.

Partout les habitations s'entouraient de champs cultivés. La proximité du poste militaire donnait aux indigènes une sécurité relative, mais ils n'en dormaient pas pour cela sur leurs deux oreilles. Chaque village, chaque maison isolée, entourés de solides haies de bambous affilés, offraient l'aspect d'une place forte ou d'un bastion.

Vers midi, un brouillard épais combla les bas-fonds, mais l'on suivait déjà les chemins de crête, qui sont les chemins stratégiques, comme moins propices aux embuscades.

A proximité du bourg de Ta-Vaï, M. d'Espars ordonna une halte pour faire souffler son monde.

Le li-thuong et les notables accoururent lui présenter leurs hommages, ainsi que d'autres chefs de village avaient déjà fait, mais c'était la dernière fois que les autorités annamites devaient se porter à la rencontre des Français.

A mesure qu'on s'enfonçait dans le pays, les chefs se cachèrent et feront dire qu'ils sont absents, afin de ne se compromettre avec aucune des parties belligérantes.

L'on repartit après une sieste et l'on s'engagea dans une contrée affreusement tourmentée où les mulets de bât qui portaient les munitions, les vivres et les petits canons, eurent beaucoup à souffrir de fondrières cachées sous les herbes.

Monté sur un petit cheval plus capricieux qu'une chèvre, M. d'Espars accompagnait la litière où était étendu N'guyen Van Ba, et transmettait les indications du milicien sur la route à suivre.

Il lui faisait prendre fort exactement la potion fébrifuge composée par le docteur et le blessé paraissait s'en trouver bien, encore qu'il ne cessât de répéter avec une exaltation de mauvais augure:

— Plus vite!... Plus vite!... Nous ne marchons pas!... Nous n'arriverons jamais!...

Et l'officier de marine se rongait les ongles d'anxiété.

Que faire si leur guide succombait avant que l'on eût atteint la retraite des évadés?

Ce pays était totalement inconnu de tous; aucune carte n'en avait pu être encore dressée; sans l'Annamite, ancien coureur de bois, l'on y serait perdu sans aucun recours...

On marcha tard dans la soirée, pour s'arrêter enfin en pleine brousse.

Fusiliers marins et tirailleurs tonkinois étaient sur les boulets.

D'autre part, ils subissaient aussi l'angoisse d'aller ainsi, quasi à l'aveuglette, avec la perspective de n'avoir plus que le hasard pour guide si N'guyen Van Ba venait à mourir.

M. d'Espars, ayant fait dresser sa tente, y fit transporter le milicien qui, conscient de son état, se mit en tête de vouloir lui expliquer la situation topographique de la retraite des deux évadés.

— Car, voyez-vous, capitaine, on ne peut pas y arriver avant après-demain matin, et je serai mort demain. Ne protestez pas... Je le sais... Eh bien! écoutez-moi...

Mais, dès ses premières explications, il s'embrouilla; cependant, il voulut en avoir le dernier mot, obliger sa parole d'illettré à traduire fidèlement la vision si nette qu'il avait des chemins à prendre, ce fut nécessairement en pure perte.

Il tenta alors de tracer un croquis, mais de ses doigts malhabiles ne sortit qu'un indéchiffrable gribouillis.

Découragé, il se renversa sur sa civière et se mit à pleurer.

Ce fut aux premières lueurs de l'aube qu'il fut pris du délire qui précède l'agonie.

Blême, les prunelles révoltées, sa tête allant de droite et de gauche, il balbutiait des phrases rapides, sans lien, où revenaient les noms de Han-ché-ling, d'Alain de Pagenelle, de M. Margage.

De ses mains tremblantes, il jouait avec des piles de piastres imaginaires.

— Plus riche qu'un vice-roi!... répétait-il.

Et il riait, de toutes ses dents noires, d'un rire qui faisait frissonner l'officier.

A ces accents hilarants succédaient des accès de terreur.

— Ces pauvres hommes, ils sont perdus... La faim les attend... les tigres les guettent... les chiens du camp les cherchent partout! Jetez-vous dans le précipice! Mieux vaut mourir tout de suite que de retomber au pouvoir de Han-ché-ling, qui est le plus cruel des chefs de pirates, et vous réserve les pires supplices!

N'guyen Van Ba s'éteignit en suppliant l'officier de lui pardonner de n'avoir pu mener jusqu'au bout la mission qu'il avait assumée.

M. d'Espars lui fit creuser une sépulture et rendre les honneurs, car il y avait eu du héros chez le milicien.

Puis, il ordonna de retrancher le campement.

Il avait huit jours de vivres.

Responsable de la vie de ses soldats, il ne pouvait songer à battre l'estrade dans une contrée qui était en tout hostile aux Français, mais, bien retranché, il pouvait attendre sur place...

Quoi? Au juste, il n'en savait rien.

Comme il était en somme à mi-route de la retraite mytérieuse de ses amis, espérait-il en un hasard fabuleux qui le mettrait sur leur voie?

La mine sombre, il veilla aux moindres détails de l'installation, puis il se réfugia sous sa tente et s'abandonna à sa tristesse.

Si près du but, et échouer! Et les dernières paroles de N'guyen Van Ba lui revenaient.

— C'est vrai, qu'il sont perdus à moins d'un miracle, se disait-il. S'ils ne succombent pas à la faim ou aux attaques des tigres, ils seront immanquablement repris et Han-che-ling ne leur fera pas grâce!...

Cela se passait dans le temps qu'à Penhoët on ensevelissait la marquise de Croix-Saintes dans le caveau mortuaire du château.

CHAPITRE XVIII

Retour à la vie

HENRY de Fougeray s'éveilla et regarda autour de lui.

Il était dans une chambre qu'il ne reconnut pas et, pourtant, c'était celle qu'avait si peu longtemps occupée Andrée et où il avait passé plus d'heures moroses que d'heures passionnées.

Tout le monde



se délecte du



Sherry

canadien

HERMIT



et du Porto Hermit

canadien

Les vins Bright

- DEPUIS 1874



4 c. à table de beurre; 4 c. à table de farine; 1/2 c. à thé de sel; 3/4 tasse de lait; 1/4 tasse de Sherry Hermit de Bright; 1/2 tasse de fromage râpé; 4 oeufs, séparés.

Mélanger la farine et le beurre, ajouter le sel et verser graduellement le lait et le Sherry Hermit. Ajouter le fromage et cuire jusqu'à épaississement, soit pendant 2 ou 3 minutes, en brassant constamment. Retirer du feu et faire refroidir 10 ou 15 minutes. Ajouter graduellement les jaunes d'oeufs bien battus. Batre les blancs d'oeufs ferme mais pas sec et incorporer légèrement. Verser dans un plat graissé, déposer dans un récipient d'eau chaude et cuire à four modéré (350-375 degrés) pendant cinquante ou soixante minutes, ou jusqu'à ce qu'un cure-dent piqué au centre, en sorte sec ou encore que les bords décollent légèrement du plat. Service pour 6 personnes.

Pour autres recettes, suggestions de menus et de breuvages, écrivez pour obtenir votre copie gratuite du livret magnifiquement illustré intitulé: "La Cuisine au Vin", à Bright's Wines, Lachine, P.Q.



Par les fenêtres ouvertes la gaie lumière d'une belle matinée entraînait et se jouait sur les meubles coquets, les tapis aux couleurs effacées, les fourrures éparées.

A son chevet, profondément enfoncée dans un fauteuil, une vieille femme somnolait, les mains croisées sur le ventre.

Il connaissait également cette face fripée, humble et obséquieuse, mais il ne parvenait pas plus à la reconnaître que le décor...

Que signifiait tout cela ?

Pourquoi était-il couché et se sentait-il si faible ?

Il ferma les yeux et chercha à se souvenir.

Parmi son cerveau endolori, ce fut alors des réminiscences confuses d'allées et de venues autour de son lit, de paroles chuchotées, de remèdes absorbés et de souffrances endurées, de grandes souffrances...

Il avait donc été malade ?

Alors, cette femme était une garde ?

De quel mal avait-il donc tant souffert ?

Il ne se rappelait rien, tout se brouillait dans sa mémoire.

Il rouvrit les yeux et se tourna un peu sur le côté. Sa poitrine lui donna la sensation d'être chargée d'un poids pesant. Décidément, il avait dû être bien touché.

De nouveau, il regardait autour de lui et voyait qu'il se rappelait. Il était chez lui ! Cette chambre était la chambre d'Andrée... Les moindres détails des choses lui causaient une sensation de renouveau qui était délicieuse.

Il eut alors la certitude qu'il avait failli mourir, mais qu'il renaissait et qu'il était sauvé.

Il murmura :

— C'est bon, la vie...

Et un sourire fugitif éclaira son visage amaigri et blême, demeuré malgré tout mâle et charmant.

Cependant, un lent travail s'opérait en son esprit. Des images lui revenaient, défilant sur l'écran de sa pensée, se liant entre elles. Et tout à coup, il se souvint.

Il revit Andrée et Marie-Josée, Juste, M. de Mareilhes, Françoise, les autres, tous les acteurs d'un passé tout récent.

Son sourire s'éteignit, un pli inquiet barra son front.

Oh ! ces heures troubles, ces heures mauvaises où tout s'était déchiré, où il s'était cru perdu, où il avait été en proie à toutes les rages de la défaite !

Sous les draps, ses mains se crispèrent nerveusement ; il venait de revoir Guy de Mareilhes.

— Oh ! cet homme... dire qu'il vit... que j'ai été vaincu par lui !

Il se retrouvait dans la clairière du parc, le pistolet au poing, attendant le commandement de « trois » pour tirer. Et il pressait sur la détente...

Mais ?... Quoi ?...

Que se passait-il à ce moment exact ? Qu'était-ce que cette ombre qui s'interposait entre lui et son adversaire et qui s'abattait en même temps qu'il s'écroulait ? Pourquoi ces cris qui éclataient de toutes parts ?

Il ne se l'expliquait pas.

Du reste, était-ce réel ?

N'était-ce pas une imagination persistante de ses heures de fièvre ?

Au surplus, il ne lui était point difficile de se renseigner sur ce point.

La garde devait savoir.

Il fit un mouvement et il allait parler, lorsque la vieille femme, sortant de sa somnolence, le vit éveillé et s'empressa.

— Monsieur le duc a-t-il besoin de quelque chose ?... Je demande pardon à Monsieur le duc... je suis si fatiguée...

Il la dévisageait.

— Est-ce que ?...

— Je vois que Monsieur le duc me remet... Oui, c'est moi, Gervaise, la femme de chambre de Froide-Bise, tout au service de Monsieur le duc. Mais il ne faut pas que Monsieur le duc parle trop ; le docteur Leroux l'a bien recommandé, et il ne badine pas sur la consigne, quoi que ce soit un bien brave homme...

— C'est bon, je n'abuserai pas. Le docteur Leroux a été seul à me soigner ?

— Que non ! Il y a eu aussi, et heureusement, qu'il a dit, car il est tout modeste cet homme, un fameux chirurgien de Paris, qui se trouvait là.

— Le professeur Lejeune ?

— C'est ça même !

— J'ai donc été bien grièvement atteint ?

— A en mourir, monsieur le duc ! Que c'est un miracle que vous en soyez revenu ! Ce monsieur le professeur est resté cinq jours à ne pas vous quitter. Ainsi, c'est tout dire...

— Combien y a-t-il de temps que je suis couché ?

— Tout près de deux semaines, déjà. Une question brûlait les lèvres d'Henry depuis qu'il avait « remis » Gervaise, mais il ne la posa pas encore.

La servante de Froide-Bise ajouta, avec un air tout componctionnel :

— Mais à présent, Monsieur le duc peut être tranquille. Le docteur Leroux, qui a bien suivi tous les conseils du médecin parisien, disait hier qu'il n'y avait plus de danger, à moins naturellement d'imprudences de la part de Monsieur le duc.

Henry de Fougeray sourit. Il ne commettrait pas d'imprudences. Il revenait de trop loin ; il avait vu la mort de trop près.

— Dites-moi, reprit-il, est-ce que mon duel a fait beaucoup de bruit dans le pays ?

Tout le menu visage de Gervaise se plissa de mille rides.

— Ah ! dame ! oui, monsieur ! Comme Monsieur le duc doit bien le penser, surtout après cette affaire avec...

Elle s'arrêta, interdite d'en avoir trop lâché, mais Henry de Fougeray acheva tranquillement :

— Avec M. Hamelin ? Oui, il est de fait que c'était beaucoup d'histoires pour des campagnards, sans compter le reste... A propos, est-ce qu'il est mort, M. Hamelin ?

— Non, monsieur le duc. Il s'en est sauvé, tout comme vous, et grâce à ce même fameux médecin de Paris, qui, du reste, était venu principalement pour lui. On y voit de drôles de choses tout de même, dans la vie ?

— C'est vrai, Gervaise ; la vie est pleine de choses singulières. Mais, voyons, revenons au duel où j'ai été blessé. Est-ce que j'y ai été... seul atteint ?

— Ah ! je savais bien qu'il s'y était passé quelque chose d'anormal !

— Ça, on peut le dire !

— Est-ce que mon adversaire aurait été également atteint ? demanda Henry agité par un espoir sauvage...

— Ce n'est pas tout à fait ça...

— Je le regrette, fit sombrement le blessé. Alors, qu'y a-t-il eu ?

— Votre duel a causé un grand malheur...

— Lequel ?

— La mort d'une femme.

La mort d'une femme ?... répéta-t-il. Je ne comprends pas... Le nom de cette femme, le connaissez-vous ?

— Tout le monde l'appelait Mme Françoise.

Le duc serra les mâchoires pour retenir un cri terrifié. Puis, après quelques secondes d'un lourd silence :

— Dites-moi tout ce que vous savez là-dessus, Gervaise, car je présume que vous êtes au courant.

Gervaise était au courant, en effet. On en avait assez glosé partout, sans

compter ce que Mademoiselle en avait dit à Froide-Bise, pour le plus grand effarement de sa mère !

Aussi, entama-t-elle une narration très détaillée, qu'Henry de Fougeray subit avec beaucoup de patience, sans l'interrompre une seule fois.

Cette Mme Françoise, que l'on disait être une domestique de M. le duc et qui lui était dévouée jusqu'à la mort, ainsi qu'elle l'avait prouvé, s'était donc jetée entre les combattants pour empêcher le duel, à ce que l'on présumait, et elle avait été tuée sur le coup.

Cela avait causé un grand branle-bas parmi tous ces messieurs témoins et médecins.

Le corps fut transporté dans la serre, la justice fut prévenue, et des magistrats se déplacèrent pour une enquête sur place.

Sans MM. de Fourville et d'Estrelles, qui étaient amis avec le procureur de la République, on ne sait pas trop comment cela aurait tourné, d'autant plus que le Parquet avait déjà reçu des dénonciations anonymes au sujet de l'affaire de l'étang de Foudras, que des gendarmes, envoyés aux renseignements à la Courde, en avaient été mis à la porte par Mme Hamelin, qui avait déclaré qu'elle entendait que personne ne mit le nez dans ses affaires, et que cette succession d'accidents avait fortement monté le bouchon de ces Messieurs Juges contre M. le duc.

Enfin, tout s'était arrangé ; l'adversaire de M. le duc avait réclamé le corps de la femme tuée, disant qu'il la ferait enterrer aux environs de Paris, dans le caveau d'une personne que Mme Françoise avait beaucoup aimée et, depuis, l'on n'avait plus entendu parler de rien.

— C'est tout ce que je peux dire à Monsieur le duc, conclut Gervaise en considérant son interlocuteur avec curiosité.

Henry de Fougeray était tout songeur. Le premier choc subi, il se rendait compte qu'en somme tout avait tourné pour le mieux, et s'il ne comprenait pas à quel mobile avait obéi Françoise, cela, au fond, ne lui importait guère.

Une béatitude délicieuse l'envahissait.

N'avait-il pas eu une seconde la peur absurde et atroce que c'était Marie-Josée qui était tombée sous sa balle ? Marie-Josée...

Il l'évoquait, si belle et si jolie tout ensemble, si mystérieuse et si troublante...

Et cette impression était en lui, un peu floue toutefois, qu'elle était de ceux qui s'étaient agités autour de son lit de souffrance.

Mais ne se trompait-il pas ?

— C'est mademoiselle Marie-Josée qui vous a nécessairement placée auprès de moi, Gervaise ?

— Oui monsieur le duc, puisque vous aviez renvoyé Hortense et qu'il vous fallait une garde.

— Et vous êtes ici depuis le premier jour ?

— Oh ! non. Seulement depuis que les médecins ont dit qu'il y avait espoir de vous sauver.

— Alors ? Auparavant, qui me veillait ?

— Mademoiselle elle-même, monsieur le duc. Ah ! elle en a passé des jours et des nuits !... A en tomber d'épuisement ! Et si Monsieur le duc est gaillard à présent, c'est bien à elle toute seule qu'il le doit ! C'est qu'il paraît que ce n'était pas une petite affaire... Surtout quand Monsieur le duc a commencé par délirer, sauf respect, Monsieur le duc était comme un diable !

Henry de Fougeray avait légèrement pâli et un frisson l'avait parcouru.

— C'est bien, Gervaise. Je suis un peu fatigué, je vais me reposer. Un dernier mot. Quand verrai-je Mademoiselle ?

— Elle était là encore tout à l'heure. Elle doit revenir ce soir.

— C'est parfait ; merci.

Gervaise se rassit dans le fauteuil de veille, et Henry de Fougeray ferma les yeux.

Mais il n'avait point sommeil.

Une crainte folle l'obsédait.

Il avait déliré !

De cela il se doutait bien, mais c'était seulement maintenant qu'il se demandait :

— Qu'ai-je dit que l'on a pu entendre, que l'on a pu comprendre ?...

Avait-il divagué de son crime ? Le fantôme d'Aline l'avait-il obsédé durant ses heures fiévreuses ? Marie-Josée savait-elle qu'il était un assassin ? C'était probable, c'était fatal.

[Lire la suite au prochain numéro]

L'AUTOCAR DE RIULES

[suite de la page 10]

De nouveau, cette voix le fait tressaillir. La même douceur, la même intonation caressante. Malgré lui, il pense : Anita !

— Peut-être êtes-vous en vacances ? dit la jeune femme.

Max se ressaisit :

— J'ai l'air de quelqu'un en vacances ?

— Mon Dieu, oui... On voit que vous n'êtes pas du pays. Et puis, on vous a appelé le Parisien.

— Je suis, en effet, Parisien. Mais pas en vacances, j'habite Riules.

— Vous pouvez partir, ajoute le commis. On déposera la mallette à l'hôtel.

Un murmure remercie M. Max. Un murmure qui lui pince le cœur. Pourtant, il ne rêve pas, c'est l'inconnue qui vient de parler. L'inconnue et pas... un nom glisse sur ses lèvres. Il a un léger haussement d'épaules... Au diable les souvenirs !

Ils marchent maintenant l'un à côté de l'autre.

— Tiens, se disent les gens, qui est celle-ci ?

Derrière eux, la curiosité soulève un coin de rideau, entrouvre une fenêtre, les femmes sortent sur le pas de leur porte et jabotent :

« Vous avez vu le Parisien ? »

Bientôt, le car qui poursuit sa route dépasse le couple, file sous le soleil de midi, par la longue rue sans ombre et disparaît, avalé par le tournant.

— C'est loin ? se décide à demander l'inconnue.

— Cinq minutes... C'est à main droite, après le carrefour. L'hôtel est juste en face des remparts.

— Je suis vraiment confuse, s'excuse-t-elle. Je vous oblige à m'accompagner.

— Ah ! très bien...

On dirait qu'elle hésite, qu'elle va encore questionner... Quelques pas et Max lui apprend qu'elle est arrivée :

— Voici les Trois Lapins.

L'hôtel, toit rouge, murs ocre jaune et vole's marron, s'égaie de jardinières ventruées garnies de fleurs. Il y a une terrasse avec une demi-douzaine de guéridons et des chaises couleur de verdure, un perron de quatre marches, un large porche rappelant que la maison fut jadis un lieu de relais.

Le photographe et l'inconnue se sont quittés sur un merci et des paroles aimables. Max s'en retourne lentement, repris, malgré lui, par le souvenir d'Anita. La voix de l'inconnue a suffi pour ranimer en lui un sentiment qu'il cro-

RIEN DE SÉRIEUX

Madame en colère, à sa servante. — Réfléchissez-y, si ça ne va pas mieux que cela, je serai obligée de prendre une autre bonne.

La servante. — Combien je vous approuve, madame! Il y a assez d'ouvrage ici pour deux.

— Qu'est-ce qu'il a fait le docteur pour ton amnésie cérébrale?
— Il m'a fait payer d'avance.

Deux inconnus se rencontrent sur le quai de la gare:

— Bonjour, monsieur Lafortune, dit le premier.

— Bonjour, monsieur Perreault, répond l'autre.

— Je ne suis pas monsieur Lafortune.

— Et moi, je ne suis pas monsieur Perreault.

— Eh bien! puisque ce n'est pas nous autres, allons-nous-en.

— Ce n'est plus toi qui quêtes à la messe?

— Non, monsieur le curé m'a remplacé par un retour du front qui n'a qu'un bras.

Samuel était sur son lit de mort. Autour de lui sa famille pleurait.

— Moïse et Jacob, êtes-vous là? demanda-t-il.

— Oui, père.

— Ruth et Rachel, êtes-vous là?

— Oui, père.

Puis il se soulève péniblement, les yeux remplis d'indignation, et s'écrie:

— Bande de sans-cœur! Qui est-ce qui garde le magasin?

Jacques. — Maman ne sait pas élever les enfants.

Pierre. — Comment cela?

Jacques. — Elle nous fait coucher quand nous ne nous endormons pas et nous fait lever quand nous nous endormons.

Un vieux paysan très avare, apprend la mort de son médecin, auquel il avait prêté de l'argent, et qui, disait-il, ne laissait que des dettes:

— Hum! dit-il à sa femme, si je n'avais pas eu la chance d'avoir une fluxion de poitrine, il y a deux mois, mon pauvre argent était flambé.

Lors d'un voyage dans l'Est, Louis-Philippe avait accepté à dîner chez Moët, l'un des plus considérables représentants de l'industrie champenoise. Il va sans dire que les crus les plus exquis n'avaient point été ménagés à ce repas, dont l'amphitryon faisait au mieux les honneurs.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui offrir encore un verre de ce champagne?

— Il est délicieux, monsieur Moët, répondit Louis-Philippe, mais je crains l'ivresse.

— Oh! sire, s'écria l'un des convives, il ne peut y avoir ici, ce soir, qu'une seule ivresse: c'est celle où votre présence tant désirée plonge vos fidèles sujets.

— Pour celle-là, reprit Moët, qui était sourd, et n'avait donc pas entendu la réponse faite au roi, Sire, vous n'avez rien à craindre, c'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Antoine, il n'y a qu'un saut. Et, ce soir, Max n'est nullement surpris de retrouver l'inconnue: il attendait le fantôme d'Anita.

Elle apparaît, vêtue d'une jupe noire et d'un corsage blanc, ses blonds cheveux tirés sévèrement en arrière, le visage à peine éclairé d'un pâle sourire.

— Ça reconforte de rencontrer un Parisien, a-t-elle dit. Je me sens si dépay-sée.

Un silence. Puis:

— Moi aussi, je suis Parisienne.

Elle écoute l'histoire des vieilles murailles que lui conte son compagnon et se laisse guider. Lui parle beaucoup, pour éloigner la pensée qui l'obsède et, machinalement, il refait sa promenade favorite.

Ils sont tous les deux sur le pont, à contempler les feux du couchant.

— Le jour meurt en beauté, souffle-t-elle.

Max n'y tient plus, sa main serre de toutes ses forces la barre du pont:

— Je vous demande pardon, fait-il... Mais chaque fois que vous parlez...

— Je sais, répond-elle, je sais; la voix d'Anita, c'est à s'y méprendre... Je suis sa soeur.

La stupéfaction empoigne Max à la gorge:

— Myriam! Vous êtes Myriam, l'institutrice du Sénégal?

— Je vous cherche depuis deux ans, continue-t-elle, Depuis la mort d'Anita.

Max étouffe un cri:

— Anita!... Anita est morte!

— Morte, répète Myriam.

Ils demeurent longtemps immobiles, sans échanger une parole. Deux statues que le bleu de la nuit enveloppe. Le

L'agent. — Vous avez fait du cinquante à l'heure, je vous dresse procès verbal.

L'accusé. — Mettez donc quatre-vingt; je veux vendre mon auto, et cela me fera de la réclame.

Une blonde artiste organise chez elle une fête splendide. Elle a déjà envoyé des invitations.

La veille, elle rencontre une de ses invitées.

— Vous avez reçu ma lettre? lui demanda-t-elle.

— Oui, mais je ne m'en explique pas bien le post-scriptum.

— Comment cela?

— Oui, vous avez mis: « On coupera ».

— On soupera, voulez-vous dire?

— Mais non; il y a bien: « on coupera ». Et tenez, j'ai votre lettre sur moi: voyez plutôt.

La jolie actrice regarde et se met à rire:

— C'est ma foi vrai... On coupera... J'ai tout simplement oublié la cédille.

L'indolent Abd-ul-Aziz, l'un des Sultans du Maroc, étant venu en France, avait remarqué à l'Exposition de Marseille une pompe magnifique d'où jaillissait un véritable torrent. Enthousiasmé, il avait commandé aussitôt trois cents pompes pour son empire où la sécheresse est une impitoyable ennemie.

L'administration chérifienne reçut avec respect le don généreux du Sultan, et répartit les pompes entre les villes et villages marocains. On les installa sur les places publiques, à même le sol, et des hommes de bonne volonté se mirent à pomper, à pomper encore sans qu'apparût le moindre filet d'eau, et pour cause!

— Par Allah! ces fils de chiens de roumis m'ont encore volé! s'écria Abd-ul-Aziz au comble de la colère.

marmotement du gave monte vers eux; au-dessus de leurs têtes penchées, les étoiles clignotent.

Alors, brusquement, Myriam s'est mise à raconter:

— ...Elle était gravement atteinte. Le cancer, ça ne pardonne pas... quand j'ai su la vérité, j'ai abandonné aussitôt la colonie pour rejoindre Anita et la soigner. J'ai tout tenté, j'ai appelé des professeurs réputés... La faculté ne pouvait plus rien; Anita était condamnée.

« C'est parce qu'elle vous aimait pardessus tout Max, qu'elle a résolu, un jour, de cesser de vous écrire. « Dans mon état, comprends-tu, me disait-elle, je n'ai pas le droit d'être aimée. Tu m'entends: Pas le droit! Je préfère me rendre odieuse à ses yeux; je ne veux plus rien; je ne veux plus qu'il m'aime!... »

Je revois son pauvre corps, miné par le mal, secoué de sanglots. Mais sa résolution était irrévocable. Là-bas, dans



Le représentant d'une maison de commerce vient de faire, pour le compte de son patron, une importante commande à un commissionnaire. Celui-ci enchanté, lui dit:

— Vous êtes fort aimable de m'avoir apporté cette bonne affaire. Permettez-moi, en remerciement, de vous offrir cette boîte de cigares.

— Merci, monsieur... mais je ne puis les accepter.

— Vous avez tort: ce sont des havanes de choix.

— Je ne dis pas: mais je travaille pour mon patron et non pour moi-même.

— Cette délicatesse vous honore... Mais il y a un moyen de nous arranger: je ne vous donne pas cette boîte de cigares, je vous la vends. Je vous la vends deux sous.

— Comme cela, si vous voulez; c'est du commerce... Alors, je vous en prends deux boîtes.

vous stalag, vous avez dû la maudire, Max. Je m'étais juré de la réhabiliter, je suis ici pour cela. Après sa mort, je vous ai écrit au camp: pas de réponse. Je me suis adressée à la Croix-Rouge: on avait perdu votre trace. C'est seulement après la Libération que j'ai eu connaissance de votre évasion et il m'a fallu quatre mois de démarches avant de découvrir votre retraite... A présent, ma mission est remplie... Je vais pouvoir repartir là-bas, enseigner le français à mes petits noirs.

Elle se tait. Max se sent écrasé sous le poids d'une croix énorme, il est anéanti et, cependant, il murmure comme une prière:

— Si vous le permettez, dit-il, je serai du voyage.

Le lendemain, le couple s'est embarqué dans le car de Félix pour ne plus revenir.

JEAN FEYRIN.

yaît à jamais éteint. Il entend Anita... Complaisamment, il ressuscite le passé. Qui donc prétendait que l'absence tuait l'amour? N'existe-t-il pas des amours plus tenaces que mauvaises herbes? La preuve, c'est que lui...

— Bonjour, monsieur Max, susurre l'accoucheuse qui rentre chez elle.

En voilà une qui survient à point pour le ramener à Riules! Allons! il ne sera pas le jouet d'une hallucination. Il faut secouer cela. Vite, vite, chassons les fantômes!

— Que monsieur Max est donc loquace aujourd'hui, remarque avec plaisir, à part soi, la sage-femme.

La promenade classique de Riules, c'est le tour des remparts. Le soir, à la fraîche, on passe sous la porte Saint-Antoine et l'on gagne le chemin qui longe les anciennes fortifications en regardant couler, en contre-bas, un gave sage comme une rivière. A l'heure où tombe la nuit, quand la terre a dévoré le soleil et que les eaux s'évalent couleur de ciel bleu sombre, démêlant ça et là des chevelures d'argent entre les rives sauvages, le site ne manque pas d'attrait.

Cette heure est celle de Max. Il aime le chemin des remparts et, surtout, il aime descendre jusqu'au pont qui, cent mètres plus bas, fait le gros dos sur le gave. Là, il s'accoude au garde-fou, écoute le bruit sourd du torrent, cause, parfois, en compagnie d'un pêcheur attardé, pendant que s'allument, de loin en loin, les lumières de la vallée et celles des cieux.

Des « Trois Lapins » à la Porte Saint-

Coupon d'abonnement || **Le Samedi** ||

Canada	Etats-Unis
1 an \$3.50	1 an \$5.00
6 mois 2.00	6 mois 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

par JULES VERNE

Conte illustré du "Samedi" — Seizième épisode



Drogés dans on ne sait quel but, Aronnax, Ned Land et Conseil se réveillent la tête lourde et la langue pâteuse. Combien de temps ont-ils dormi? Deux heures... deux jours? Et que s'est-il passé pendant ce temps? — Rien ne bouge à bord du Nautilus et seul un léger mouvement de roulis indique que le sous-marin est en surface. La porte de la cabine est grande ouverte. Cela signifie sans doute que nos amis sont à nouveau libres d'aller et venir comme auparavant. — Le pont

est désert et la mer s'étend à perte de vue. Le silence même qui règne à bord donne aux trois hommes une sensation d'oppression que ne parvient pas à dissiper les boutades de Ned Land et la philosophie de Conseil. — En désespoir de cause, le professeur redescend au grand salon et se plonge dans la lecture d'un livre. A cet instant précis, le capitaine Nemo paraît et l'altération de ses traits rend encore plus étrange la question qu'il pose sans préambule au professeur.



Sans s'expliquer pourquoi, Aronnax sent qu'il y a une relation entre le fait que le Capitaine Nemo ait besoin d'un médecin et les récents événements. Un coin du voile de mystère qui entoure le Nautilus va-t-il enfin se soulever? Pour la première fois depuis son arrivée à bord, le professeur va pénétrer dans l'intimité de cet étrange équipage dont le langage même lui est inconnu. A la suite de Nemo, il pénètre dans une cabine située près du poste de matelots. — Là, sur un lit, repose un homme d'une quarantaine d'années. Sa tête est entourée

de bandes ensanglantées qui accentuent encore la pâleur de son visage, son regard fixe et sa respiration haletante font craindre le pire au professeur qui commence son examen. — Hélas, l'état de la blessure ne laisse aucun doute sur le sort de cet homme. Aronnax hésite à prononcer son diagnostic, mais il le fait cependant devant l'insistance du Capitaine que le verdict semble profondément affecter.



On ne questionne pas le Capitaine Nemo, et pourtant, devant ce matelot agonisant, le professeur Aronnax se hasarde à enfreindre la règle. Quel mystère plane sur cet étrange accident? — Un choc du Nautilus en pleine mer? Alors que le capitaine avait jugé bon de droguer ses prisonniers pour les empêcher de voir et d'entendre! Devinant les pensées du professeur, Nemo rompt l'entretien. — Le soir même, alors que le professeur et ses compagnons sont réunis

dans le grand salon, le capitaine fait son entrée et les convie à une sortie sous-marine. Nos amis acceptent tout en se demandant la raison de cette proposition formulée à cette heure tardive. — Par quinze mètres de profondeur, le Nautilus repose sur un sol corallifère et tout autour du sous-marin se dressent des arborescences de corail dont les lampes font miroiter les couleurs chatoyantes. Dans ce merveilleux décor, une étrange procession s'organise...

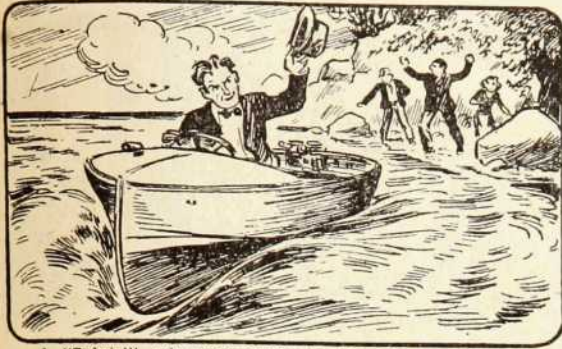


Sans connaître le but de l'expédition, Aronnax, Conseil et Ned Land emboîtent le pas au capitaine Nemo, tandis que derrière eux, quelques matelots du Nautilus suivent en groupe, en portant un curieux objet de forme oblongue... — Par des sentiers mystérieux, la caravane s'enfonce dans cette étrange masse de corail aux enchevêtrements inextricables, semblable à quelque forêt pétrifiée dans les ramures de laquelle circulent des poissons multicolores. — Insensible-

ment, nos amis se laissent aller à l'enchantement de cette merveilleuse promenade, lorsque tout à coup, Nemo qui ne s'est pas retourné une seule fois depuis le départ, s'arrête au milieu d'une sorte de clairière. — Comme des fantômes, les matelots du Nautilus rejoignent leur chef et se rassemblent autour de lui après avoir posé sur le sol, l'objet qu'ils transportaient sur leurs épaules. Au milieu de la clairière se dresse une croix de corail. Aronnax tressaille... (à suivre)

LE TRÉSOR ENFOUI

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — VINGT-DEUXIEME EPISODE



1. "Salut !" cria moqueusement Dan Berger, agitant son chapeau en un défi. "Je crois que je vous ai eus en fin de compte. Quant au trésor, n'y pensez plus !" Puis, le moteur du canot-automobile vrombissant, il s'éloigna sur l'eau.



2. Il semblait en effet que le trésor était perdu pour Louis et Isa. Car Berger, après l'avoir emporté sur l'île dans un bateau à rames, l'avait laissé sur la grève. Cependant il n'avait pas pris le coffre avec lui. Nos trois amis se mirent à errer parmi les arbres.



3. Il était inutile de tenter de poursuivre Berger dans le bateau à rames, de plus, ils croyaient que le trésor se trouvait toujours sur l'île. Ils arrivèrent à la vieille cabane, dans laquelle Wilfrid croyait pouvoir trouver des aliments, car ils étaient tous affamés et avaient aussi besoin de repos.



4. Aussi, lorsqu'ils atteignirent la cabane, dont la porte était ouverte, Louis montra, excité, une bêche appuyée contre le mur. Qu'on s'en soit servi récemment c'était sûr, car on pouvait voir sur la lame quelques traces de terre fraîche y adhérant encore. Était-ce un indice ?



5. Toute pensée de manger ou de repos s'évanouit, comme Wilfrid s'empara de la bêche et l'examina attentivement. "Nous savons que Berger n'a pas emporté le coffre avec lui, aussi j'espère qu'il l'a caché ici de telle sorte qu'il puisse s'en servir quand il le désirerait", dit-il pensivement.



6. "Il semble désespéré d'essayer de le trouver sur une île comme celle-ci !" dit Louis. "Pas surprenant que Berger semblât si sûr de lui en partant". Mais juste alors Isa échappa un petit cri et indiqua un endroit où quelque chose avait été traîné sur le sol.



7. Inutile de dire qu'ils étaient tous excités. "Je suis sûre que c'est l'endroit où Berger a traîné le coffre après l'avoir ouvert. Le trésor était là intact. "Maintenant transportons-le dans la barque de Berger", déclara Louis. "Je ne serai pas satisfait qu'il ne soit au Château de la Tempête hors de la portée de Berger ! Viens, Isa !"



8. Ils n'eurent pas à aller bien loin, car juste dans le bois, où de grosses roches se trouvaient exposées. Ils trouvèrent un endroit où la terre avait été remuée récemment. Et la trace s'arrêtait là. Wilfrid qui tenait la bêche se mit à creuser fébrilement le sol.



9. Après quelques instants de travail la bêche rencontra quelque chose de dur. Il redoubla alors de vigueur et bientôt il découvrit le couvercle du coffret volé. "Hourra, nous l'avons trouvé !" s'écria Louis. "Nous avons fait échouer le plan de Dan Berger après tout ! Hourra !"



10. Un instant plus tard ils avaient sorti le coffre puis l'avait ouvert. Le trésor était là intact. "Maintenant transportons-le dans la barque de Berger", déclara Louis. "Je ne serai pas satisfait qu'il ne soit au Château de la Tempête hors de la portée de Berger ! Viens, Isa !"



11. Ils avaient remarqué auparavant où Berger avait laissé sa barque liée à une roche, aussi transportèrent-ils le coffre vers elle. Ils déposèrent le précieux coffre dedans, lorsque tout à coup ils entendirent un épouvantable coup de tonnerre sur la mer. "Regardez !" s'écria Isa.



12. Ils avaient été si absorbés qu'ils n'avaient pas remarqué qu'une tempête s'élevait. Rapidement elle se rapprocha et la pluie se mit à tomber. "Nous ferions mieux de remettre notre voyage à la fin de la tempête", suggéra Wilfrid. "Ce ne serait pas prudent de retourner maintenant".



13. Courant s'abriter, ils se tapirent contre une masse de roc. Car il faisait une tempête terrible, les éclairs aveuglant, et le tonnerre les assourdissant presque. "Nous sommes chanceux de n'être pas partis !" s'exclama Louis. "Nous aurions passé un mauvais quart d'heure !"



14. Tout d'abord ils crurent que la tempête n'atteindrait pas l'île. Mais elle changea de direction et se tourna vers l'île semblant devenir plus violente. Tout à coup il y eut un éclair effroyable. Celui-ci dut frapper une basse falaise qui s'effondra en morceaux.



15. D'immenses roches tombèrent dans l'océan, disloquant le roc auquel la barque était attachée. La frêle embarcation fut entraînée à la dérive, avec, à bord, sa précieuse cargaison. "Et le trésor qui s'en va !" s'écria Isa. "Comment pouvons-nous le ramener à terre maintenant ?" (à suivre)

La piste mystérieuse

Conte illustré du "Samedi" — Septième épisode



1. Quand Pierre vit que la voiture de Jean était conduite par un étranger qui parlait en toute amitié avec l'aubergiste, il se félicita de ne s'être pas montré : "Je vais profiter de cet incident pour voir ce qui se passe à l'intérieur", se dit-il.



2. Il se glissa dans la vieille maison. Tout était désert. Où pouvait bien être Jean Perier ? "C'est étrange", pensa Pierre. "Il m'a dit qu'il venait ici ? A-t-il été capturé ?" Soudain il entendit un craquement et toute une partie du plancher se mit en mouvement.



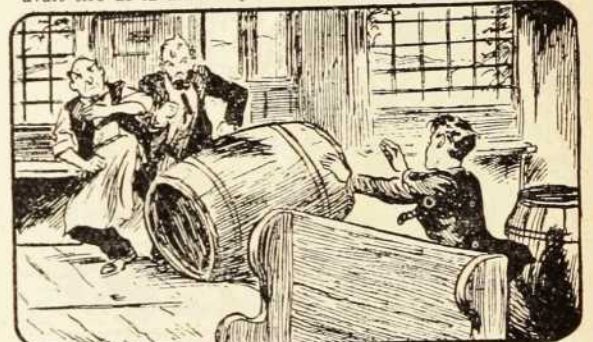
3. Pierre ne le savait pas, mais c'est par cette même trappe que Perier avait disparu pour être fait prisonnier. Il dut se cacher en toute hâte quand un homme apparut dans l'ouverture. Il le reconnut aussitôt : "C'était l'homme qu'il avait tiré de la mer au péril de sa vie".



4. "Roullis", appela Corbac tout en refermant l'ouverture : "Nous avons mis la main sur Jean Perier, mais son sale petit assistant nous a échappé et est quelque part sur la falaise. Il m'a reconnu et ne doit donc pas nous échapper".



5. "Mauvaise nouvelle", reprit Roullis, il faut appeler les autres pour aider aux recherches". Les deux hommes s'avancèrent dans la pièce et Pierre se hâta de se cacher de nouveau. Il ne fit pas assez vite : "Il est là", cria Corbac qui le vit le premier.



6. Les yeux de Corbac étincelèrent de joie : "Bravo, il tombe droit dans notre piège. Bonjour Pierre", ricana-t-il. "Vous arrivez à point pour rejoindre votre maître !" Mais comme il s'avançait sur lui, Pierre fit rouler un tonneau dans leur direction.



7. "Attention", dit Roullis, tandis que lui et son répugnant patron se rangeaient du tonneau, dégageant ainsi la porte. "Auguste !" hurla Corbac, "arrête le gamin, vite !" Auguste était l'homme qui restait dehors. A l'injonction du maître, il vint barrer la porte.



8. Corbac et Roullis restèrent sur leurs positions, prêts à intervenir dès que Pierre battrait en retraite. Mais Pierre savait qu'il ne viendrait pas à bout du puissant Auguste autrement que par la ruse. Il plongea donc soudain et le saisit aux genoux.



9. Pris par surprise, Auguste piqua du nez. Sans prendre garde, Roullis et Corbac eurent une mauvaise surprise. Ils se tenaient sur la planche de la trappe et Auguste, en tombant, en actionna le levier. Ils tombèrent donc et disparurent dans le vide.



10. Parant aux coups d'Auguste et escorté par la bordée de jurons que les bandits ne lui ménageaient pas, Pierre se mit sur pieds et s'enfuit. A tout prix il devait conserver sa liberté pour tirer au clair l'affaire de Jean. Il enfila la route en courant.



11. Mais il n'était pas loin quand Auguste entra en poursuite. Il courait vite et l'atteindrait avant que Pierre ait pu trouver la police. Courant dans la bruyère, il en vint vite à la falaise. Avant qu'il pût réagir, crac ! Une partie de la terre céda sous lui !



12. Il voulut, mais sans succès, s'agripper au rebord. Il partit dans une chute verticale et se vit tout à fait perdu car la falaise était haute et rugueuse, sans que rien puisse le sauver de graves blessures, peut-être du pire.



13. Mais une fois de plus, la chance sourit à Pierre. Dans sa chute il rencontra un arbre rabougri qui poussait dans une crevasse. C'était sa seule chance qu'il saisit au vol. La branche plia et craqua. Tiendrait-elle assez fort ?



14. Oui, l'arbre était solide. Pierre le tint fermement et attendit en retenant son souffle. Auguste était en haut et inspectait l'horizon. Il ne vit rien du tout : "Voilà qui est fait", se dit-il à lui-même, "nous sommes débarrassés du gamin".



15. Il repartit pour avoir des nouvelles de ses compères, tandis que Pierre descendait. La nuit tombait et en regardant vers l'île, il vit une puissante lumière. C'était un code secret que Jean Perier et lui étaient seuls à connaître ! La lampe brilla de nouveau dans la nuit. (à suivre)

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Une toile exécutée en 1856, par Cornélius Krieghoff, représentant une scène d'hiver au Bas-Canada, vient d'être vendue, chez Christie, à Londres, \$1,496.00. Deux scènes Indiennes de cet artiste du XIXe siècle, ont réalisé en février, la somme de \$1,550.00.

Le colibri mesure deux pouces et trois-quarts et pèse un dixième d'une once; il n'en vole pas moins du Mexique à la Colombie-Britannique, tandis que l'oiseau-mouche vole du sud Mexicain au sud du Yukon. L'un d'eux se posa un jour sur un vaisseau dans le golfe d'Alaska pour se reposer un quart d'heure avant de reprendre sa longue course vers la terre.

Au moment de la tentative de fuite en Suisse, de Mussolini, le 27 avril 1945, ses partisans trouvèrent parmi le butin que contenait son automobile, des sacs contenant les 25,000 joncs d'or, que les femmes d'Italie avaient sacrifié, à sa demande, en 1935, pour aider leur pays à vaincre l'Ethiopie.

En France, la chasse à courre garde ses plus anciennes et ses plus nobles traditions. Chaque année le 3 novembre, fête de la Saint-Hubert, patron des chasseurs, on y célèbre une messe solennelle en l'église de Chantilly, à deux pas de la belle forêt, rendez-vous d'équipages fameux. A l'intérieur de l'église, les trompes sonnent tandis que les maîtres d'équipage prennent place à droite de l'autel, et que tous les chasseurs, en habits bleus ou rouges pénètrent dans le temple. Après la messe, les chiens de la meute sont rassemblés dans la cour du château de Chantilly, et bénis selon une tradition qui remonte au moyen âge.

Si les différentes populations de l'Islam sont unies dans leur foi commune envers Allah, elles sont divisées en un grand nombre de rites et de congrégations. Selon une tradition ancienne, le Prophète avait annoncé que les sectes s'élèveraient à soixante-treize; soixante-douze s'effondreraient, mais l'une triompherait. En fait le nombre des diverses congrégations s'élève à plusieurs centaines et la communauté la plus importante est de beaucoup celle des sunnites. Aujourd'hui l'Université millénaire d'El-Azhar, au Caire, enseigne encore à près de 20,000 étudiants musulmans.

Bientôt la télévision jouera son rôle dans la recherche des criminels en Angleterre. A la suite de conversations entre la BBC, le Commissaire de la police de Londres et le célèbre CID (Criminal Investigation Department) de Scotland Yard, on télévisera des objets et des photos relatifs aux personnes recherchées à propos de crimes importants. Les spectateurs verront des articles tels que des bijoux et des armes que la police veut identifier. La BBC ne télévisera ces pièces qu'à la demande de Scotland Yard et il existera des sauvegardes contre le recours trop fréquent à cette nouvelle méthode. Pour le moment du moins, on ne diffusera pas la photo de criminels recherchés, sauf dans des circonstances exceptionnelles.

Tous les nids d'aigles, dans le rocher comme dans les arbres, sont faits d'un entrelacement de branchages; l'intérieur est tapissé de feuilles, de lichens, d'écorce ou de mousse, selon les ressources de la région. Un «petit» nid d'aigle mesure à peu près 40 pouces de diamètre et de 60 de profondeur. Certaines espèces d'aigles, plus paresseuses, utilisent de vieux nids de buse qu'elles agrandissent.

La moyenne de la vie humaine, un peu partout en Europe, s'est élevée depuis 1840 de près de vingt ans. L'âge moyen, il y a un siècle, était de 38 ans pour l'homme et de 40 ans pour la femme. Il est aujourd'hui respectivement de 54 et de 59 ans. On compte actuellement 16 sexagénaires pour 100 en France, 11 en Italie, 15 en Grande-Bretagne, plus encore en Suède et en Norvège. La France a 119 centenaires, la Grande-Bretagne 150. Les personnes âgées de 90 ans ne sont pas rares en Norvège.

Une revue américaine vient de faire un referendum original auprès de ses lecteurs. « Quel est le livre le plus ennuyeux du monde? » leur a-t-il été demandé. C'est le célèbre roman de Melville: *Moby Dick* qui est arrivé en tête de la liste.

Si jamais un cardinal non Italien peut devenir secrétaire d'Etat, ou élu pape, ce serait Mgr Spellman qui aurait le plus de chances. Le cardinal est le représentant le plus dynamique au Sacré Collège d'un pays qui compte 25,000,000 de catholiques et se trouve à être la plus grande puissance anti-communiste au monde. Il fut le premier prêtre américain à servir à la secrétairerie d'Etat, avec Mgr Pacelli et fut, durant la guerre, « ordinaire militaire » des armées des Etats-Unis. charge qui le mit à la tête de 5,000 aumôniers et lui valut six voyages à Rome.

Electricité, facteur indispensable de notre économie industrielle, s'est grandement développée dans notre province depuis un demi-siècle. En 1900, les installations électriques produisaient moins de 50 chevaux-vapeur; aujourd'hui, les turbines installées dans la province de Québec ont un rendement de plus de 6 millions de chevaux-vapeur. La valeur de nos pouvoirs électriques a augmentée de \$650,000 à \$95,000,000.

Vers 1930, Douglas Stewart, un homme d'affaires à sa retraite, obtint des autorités du Jardin Zoologique de Londres, la permission d'entrer dans la cage de 3 loups si féroces qu'ils attaquaient même leur gardien. Cet étranger réussit à les apprivoiser si bien qu'à certains jours, il les sortait de leur cage et, les tenant en laisse, faisait faire à ces redoutables animaux, une promenade sur les terrains.

Les visiteurs du Mont-Saint-Michel qui ont la force et la persévérance de gravir les 662 marches qui conduisent à la terrasse en sont récompensés par la vue du magnifique panorama qui s'étend à 20 milles dans toutes les directions.

Suggestion Pratique pour un Cadeau

On ne peut pas plaire à tout le monde et à son père, bien sûr! Personne n'a ni le temps, ni les ressources pour offrir un cadeau de prix à tous les membres de son entourage: cela n'est réservé qu'aux êtres chers. Et pourtant, chacun est désireux, à l'approche de Pâques d'exprimer par un moyen tangible qui soit convenable ses vœux, ses hommages. Cela pose en effet un problème. Mais ce problème n'est pas sans solution, et voici la nôtre: un abonnement-cadeau à nos trois magazines:



LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

que vous souscrivez au nom de toutes ces personnes à qui vous entendez plaire. C'est simple, c'est pratique et surtout, c'est économique. Mieux encore, nous mettons à votre disposition un coupon d'abonnement spécialement rédigé à cette fin que vous trouverez ci-contre. Tout ce que vous avez à faire, ce n'est que de le remplir: nous nous occupons du reste. Ainsi, vous aurez l'assurance que, pendant un an, vos amis recevront LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM dont les 76 numéros constitueront autant de marques d'amitié, et tout ça pour la modique somme de \$5.50 au Canada. Et soyez bien assuré que cet abonnement-cadeau sera accueilli avec joie et gratitude, à titre de véritable cadeau de Pâques. Pour une suggestion pratique, c'en est une, en ces temps de vie chère. Songez-y bien!

COUPON-CADEAU — Aux 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT: — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom du destinataire

Adresse

Ville Prov.

Nom de l'expéditeur

Adresse

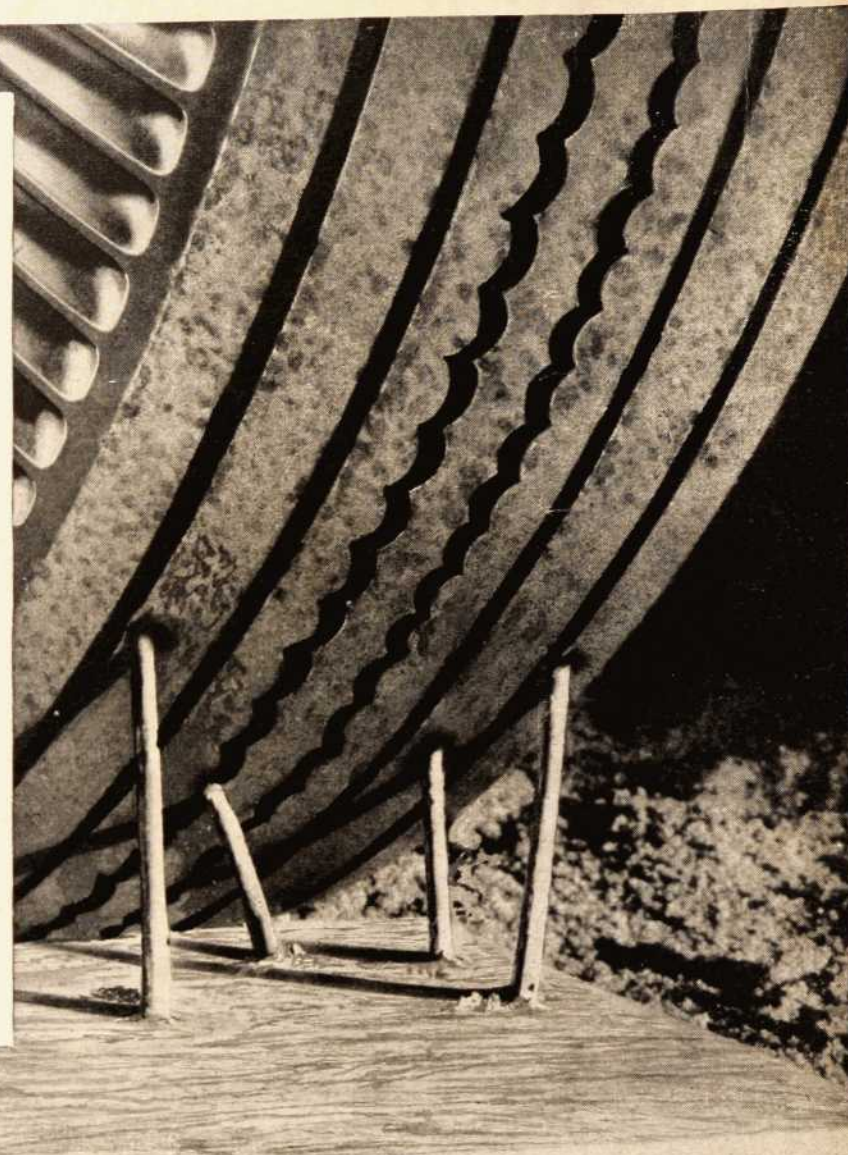
Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.

MAINTENANT AU CANADA

PNEU TUBELESS

B. F. Goodrich
le pneu qui a mérité le
nom de "LIFE-SAVER"



Un fait étonnant? Pourtant c'est bien vrai!

Il s'agit du nouveau pneu "Tubeless" de B. F. Goodrich qui n'exige pas de chambre à air. En effet, aucune chambre à air à acheter ou à crever. La doublure qui retient l'air fait corps avec le pneu lui-même.

Même en passant sur des clous de trois pouces, ce pneu remarquable ne perd pas d'air. Une couche d'un caoutchouc spécial à l'intérieur du pneu adhère à tout objet qui le perce et retient l'air. Lorsque cet objet est retiré, la crevaison se referme d'elle-même instantanément et en permanence. Vous continuez de rouler comme si le pneu n'avait jamais été percé.

Développé, essayé et perfectionné par les ingénieurs du laboratoire de recherches de B. F. Goodrich, le pneu "Tubeless" de B. F. Goodrich est maintenant employé aux Etats-Unis depuis quatre ans, et des milliers d'automobilistes ont fait des commentaires extraordinaires concernant le rendement de ce pneu.

PROTÈGE CONTRE LES ÉCLATEMENTS

La plupart des éclatements commencent lorsqu'un pneu reçoit un coup dans un trou ou sur le rebord d'un trottoir. L'enveloppe endommagée pince et use la chambre à air pendant que l'auto roule, et soudainement, un éclatement se produit.

Le pneu "Tubeless" de B. F. Goodrich n'a pas de chambre à air qui éclate. Les dommages au pneu peuvent seulement causer des fissures comme la pointe d'une épingle et l'air s'échappe si lentement que vous pouvez parcourir plusieurs milles avant d'arrêter doucement et sans danger.

PROTÈGE CONTRE LES DANGEREUX DÉRAPAGES

— Le pneu "Tubeless" possède une nouvelle semelle formée de milliers de petits blocs flexibles en caout-

chouc . . . soit 16 par pouce . . . qui adhèrent au chemin comme la chenille des roues d'un tank. Sur le pavé glacé ou mouillé, ces blocs essuient la route pour ainsi dire, ce qui donne une traction sûre et sans danger.

Des essais comparatifs avec d'autres pneus ordinaires révèlent que cette semelle possède une traction jusqu'à 100% plus grande sur le pavé glacé et jusqu'à 40% plus grande sur le pavé mouillé.

Le pneu "Tubeless" de B. F. Goodrich s'adapte sur les jantes actuelles de votre automobile. Le bourrelet du pneu scientifiquement fabriqué avec nervures "rim-seal", forme sur la jante une pression qui retient l'air hermétiquement. Ce pneu ne s'enlève pas . . . et ne perd pas d'air.

Le vendeur B. F. Goodrich de votre voisinage possède actuellement ce pneu remarquable.



VOYEZ LE PNEU "TUBELESS" B. F. GOODRICH À CETTE E

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-21715